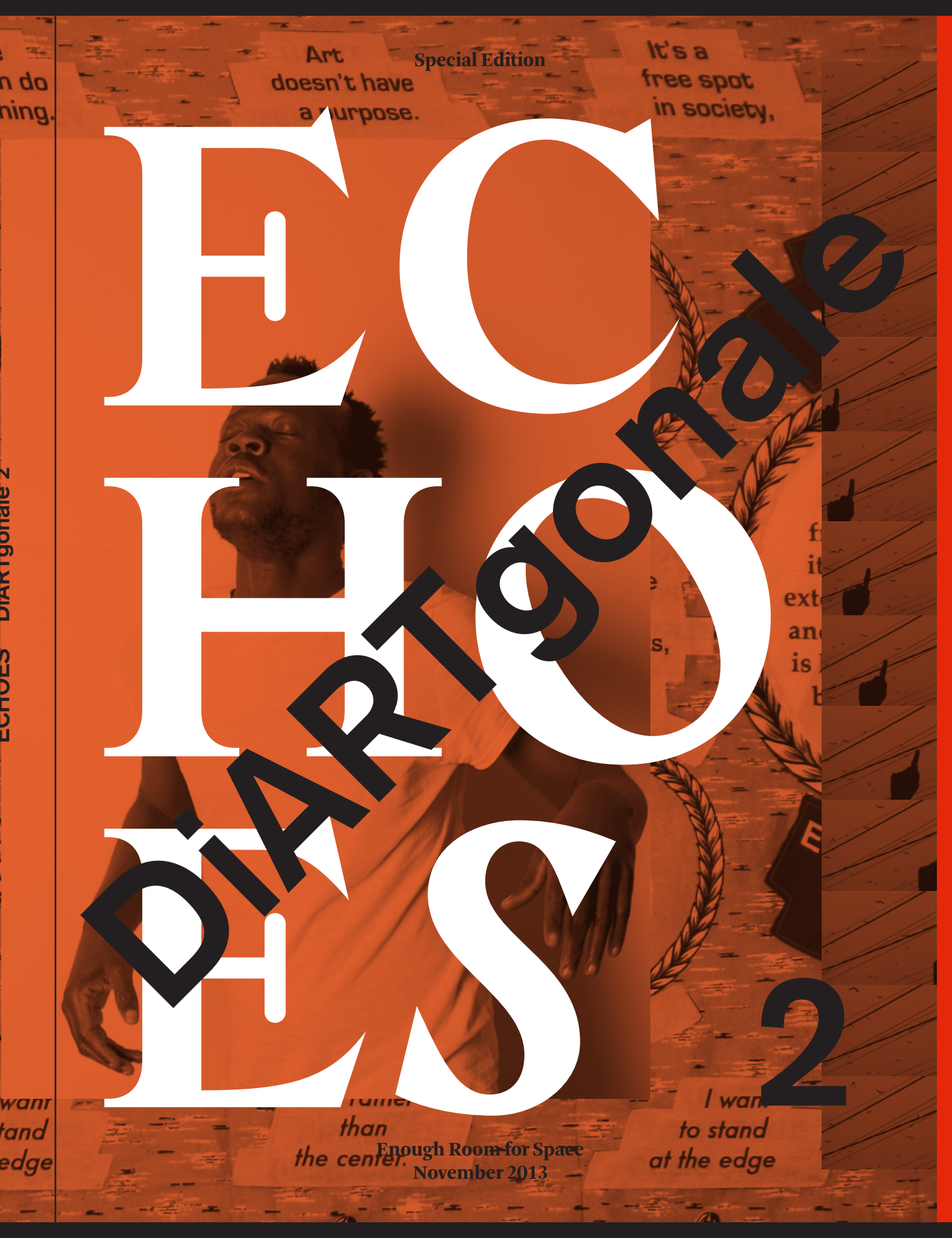


ECHOES DIART 1011112



n do
ning.

Art
doesn't have
a purpose.

Special Edition

It's a
free spot
in society,

EC HI S

DIART 1011112

want
stand
edge

rather
than
the center.
Enough Room for Space
November 2013

I want
to stand
at the edge

2

DiARTgonale

Ouvrir les portes de l'imaginaire

Trimestrielle panafricaine d'opinion, de formation et de réflexion sur l'art contemporain africain - N° 41 avril - mai - juin 2007 - Prix : 800 F CFA



Le développement de l'art africain dans les années 1980-1990 a été marqué par une certaine décadence, celle-ci a été suivie d'une renaissance, celle-ci a été suivie d'une renaissance, celle-ci a été suivie d'une renaissance...

DiARTgonale est une revue trimestrielle panafricaine d'opinion, de formation et de réflexion sur l'art. Une revue d'art contemporain basée au Cameroun dont le but est d'accompagner le dynamisme de l'art contemporain africain et d'ouvrir une nouvelle fenêtre sur l'histoire de l'art. Son approche transversale de l'art et de la société lui procure une démarche spécifique orientée par une gestion égalitariste de la parole entre amateurs et professionnels de l'art.

DiARTgonale est issue d'un projet collectif dont un des objectifs était la démocratisation de la consommation de l'art contemporain au Cameroun : DREAMERS – Les rêveurs du Kamer. Ce collectif d'artistes né en 1998 à Yaoundé s'était donné une durée de vie de quatre ans. Période au cours de laquelle chaque membre devait, au bénéfice de la force du collectif, s'imposer sur la scène nationale/internationale et, par la même occasion, construire un projet individuel, iconoclaste et novateur en prélude à la disparition programmée du groupe après la quatrième année.

Avec l'appui des DREAMERS, Goddy Leye lance le projet ArtBakery (Laboratoire de création contemporaine basé à Bonendale, Douala IV) en 2003. En 2004, je crée l'association DiARTgonale, initialement conçue comme un espace de synergie et de visibilité des projets du groupe DREAMERS. C'est de l'échec de cette première idée que naît plus tard, en 2007, une tribune de publication artistique, la revue DiARTgonale, permettant des discussions scientifiques autour d'articles sur l'art.

DiARTgonale se veut un espace de débats d'idées. Son ambition est de refléter la multiplicité des pratiques artistiques en ébullition au Cameroun, mais aussi, de se constituer en une plateforme de discussions et d'échanges entre artistes et amateurs d'art. Enfin, d'aider à travers des chroniques et des débats sur l'art, à la structuration de la scène artistique camerounaise et à la diffusion de pratiques artistiques novatrices.

Pendant trois années de fonctionnement quasi normal (2007-2009), six numéros de cette revue trimestrielle ont été édités. De nombreux travaux théoriques et/ou empiriques sur les transformations de l'art et du patrimoine, les questions d'utilité/inutilité de l'art contemporain, la mondialisation de l'art, les nouvelles technologies dans l'art, la médiation culturelle et le commissariat ont progressivement (et non exhaustivement) été traités. Depuis 2010, la revue DiARTgonale est en phase de restructuration et de réorientation. Un arrêt d'aspiration/expiration dont le but est d'entreprendre un ressourcement artistique profond, tourné vers une vision rapprochée des pratiques artistiques ancrées dans une Afrique ouverte sur le monde. Depuis 2009, j'échangeais avec les artistes/commissaires/chercheurs européens réunis autour de la plateforme Enough Room for Space. Lors des réunions en atelier à Rotterdam, de la triennale SUD à Douala et de leurs conférences dans mon université à Maroua, nous avons discuté de ce projet collaboratif ayant conduit à la série d'éditions dont vous tenez la première en main. Avec leurs collègues camerounais et européens, les éditrices Marjolijn Dijkman et Annette Schemmel explorent les relations actuelles et historiques entre l'Europe et le Cameroun par le biais de l'art contemporain. Avec plaisir, j'ai donné carte blanche à cette démarche intéressante qui saisit, par la fusion des strates sémiologiques Nord/Sud, l'essence des profondeurs intimes des artistes en confrontation/collaboration.

Achille K Komguem, artiste
Maroua, juillet 2012.

1 Avec Goddy Leye (décédé en 2011), J.M. Siangue, Armand Mekoa, Stefaan Dheedene, Simon Soha et Achille K Komguem.

Editorial

They say a butterfly moving its wings in one place can cause a hurricane thousands of kilometres away. Isn't the world orchestrated by such echoes, by delayed repercussions of previous actions, by distorted sounds bouncing back, amplified or reduced to such a degree that we are sometimes unable to retrace their far-away origins? What if it was possible to retain an echo or to record it and to replay it at will, once everybody is listening?

The authors gathered in this magazine, mainly visual artists, have engaged in such experiments with echoes. Their visual and textual proposals travelled back and forth between Cameroon and Belgium, France and Germany, as well as to Morocco, Senegal, Benin and Nigeria, slightly changing with every trajectory. Reverberations of historical and recent events were interrogated and reformulated, often amongst collaborators from Europe and Cameroon. A famous novel, an idiosyncratic image bank, a sound archive of popular music, a one-way trip from home and historical statements of politicians and artists resonate in their contributions.

On dit qu'un battement d'ailes de papillon peut provoquer un ouragan à des milliers de kilomètres de distance. Car l'orchestration de notre monde n'est-elle pas suscitée par de tels échos, par les répercussions différées d'actions antérieures, de sons déformés qui rebondissent vers nous, tour à tour amplifiés ou assourdis à un degré tel que nous sommes parfois incapables d'en retracer l'origine lointaine ? Que se passerait-il s'il était possible de retenir ou d'enregistrer un écho, et de le rejouer à volonté, une fois que tout le monde serait en train d'écouter ?

Les auteurs réunis dans ce magazine, pour la plupart des artistes plasticiens, se sont attelés à des expérimentations sur le concept d'écho. Leurs propositions visuelles et textuelles sont constituées d'aller-retours entre le Cameroun et la Belgique, la France et l'Allemagne, ainsi que d'incursions au Maroc, au Sénégal, au Bénin et au Nigeria, changeant subtilement à chaque déviation de leur trajectoire. Des réverbérations, des reflets d'événements appartenant à l'histoire ou à une actualité plus récente y ont fait l'objet de questionnements et de reformulations, le plus souvent au sein d'une collaboration entre européens et camerounais. Un roman célèbre, une banque d'images idiosyncratique, une archive sonore de musique populaire, un voyage en aller-simple depuis la maison et des « statements » historiques d'artistes et d'hommes politiques résonnent dans leurs contributions.



In this issue

To begin with, the sculptors [Beate Engl](#) and [Justine Gaga](#) have together thought through the artistic references that inform their individual practices. Following their first meeting on a terrace in Douala in late 2011, this reflection condensed into a text-piece that evolved by means of Internet correspondence and during a joint research period in Munich. They built this dialogue with quotes by other artists and philosophers spanning the period since 1950. The influential categories of production, reception, site and power give structure to this collage of statements, puns, visions, critiques and hopes. Ideas about how to insert this discourse into the public realms of their home cities led to an ensemble of props, comprising reworked propaganda fabric prints and the photo-collages of sandwich-women that are spread across this magazine. The ensemble's title is [Echo](#). In view of the pertinent centre-periphery gap in the so-called global art world and with regard to the high production cost of art publications it comes as no surprise that the art statements collected in Douala and in Munich stemmed for the most part from Western male writers. We tried to counterbalance this result by adding some African voices, but the respective books were to be found on (library) shelves in Europe. Other texts were available online - but only with a speedy Internet connection on our side of the digital divide.

This led to my modest survey of Western and Central-African art libraries and ultimately to the article [Quote, Unquote](#). We learned that many of their books are donations by partners in the Former West, which explains the predominance of the respective publications. Interestingly, the library founders show different attitudes towards this geographic imbalance. The artist [Meschac Gaba](#) for example argues that African readers should embrace foreign art knowledge and profit from the input, whereas other independent art organisations have started to publish art books to add their perspective to the art discourse. [DiARTgonale](#), the Cameroonian artist magazine that generously gave us carte blanche to edit this series of magazines, counts amongst these initiatives.

By contrast, video-artist and photographer [En'kal Eyongakpa](#) did not depend on books for his video installation [À suivre !](#) that we represent by means of stills. Was it his side-practice as a spoken-word performer that inspired his use of recordings of international politicians' speeches, speeches that have resulted in violent echoes?

Dans cette édition

Pour commencer, les sculptrices [Beate Engl](#) et [Justine Gaga](#) ont mis en commun leurs réflexions sur les références artistiques qui façonnent leurs pratiques respectives. À la suite de leur première rencontre sur une terrasse de Douala à la fin de 2011, cette réflexion s'est cristallisée sous la forme d'une pièce textuelle, qui a évolué au gré de leur correspondance par internet, ainsi que pendant un séjour commun de recherche à Munich. Elles ont reconstruit ce dialogue avec des citations d'autres artistes et philosophes, de 1950 à nos jours. La catégorisation en sections déterminantes telles que production, réception, site et pouvoir confère une structure à cet assemblage composite de citations, jeux de mots, visions, critiques et espoirs. L'envie d'intégrer ce discours dans les espaces publics respectifs de leurs villes natales a donné lieu à un ensemble d'objets artistiques dérivés, allant de matériaux de propagande retravaillés à des collages photographiques de femmes-sandwich qui ponctuent l'ensemble de ce magazine. Le titre générique de cette pièce est [Echo](#). Au vu du fossé significatif entre centre et périphérie dans ce que l'on appelle le monde de l'art globalisé, et étant donné le coût de production élevé des publications d'art, il n'est pas surprenant que la plupart des citations sur l'art récoltées à Douala et à Munich émanent d'écrivains hommes occidentaux. Nous avons essayé de contrebalancer ce phénomène en ajoutant des voix et contributions africaines, mais les ouvrages correspondants se retrouvaient essentiellement dans les étagères de bibliothèques européennes. D'autres textes étaient accessibles sur le net - mais uniquement avec une connexion Internet à haut débit, de notre côté de la fracture numérique.

Ces éléments m'ont poussée à réaliser une modeste étude passant en revue quelques bibliothèques d'art d'Afrique Centrale et de l'Ouest, et, au final, à écrire l'article [Afrique, je te citerai](#). Nous avons appris que nombre de leurs ouvrages sont en fait des donations de partenaires en « Occident », ce qui explique la prédominance de leurs publications respectives. De façon intéressante, les fondateurs des bibliothèques réagissent différemment par rapport à ce déséquilibre géographique. L'artiste [Meschac Gaba](#) avance, lui, que les lecteurs africains devraient intégrer une connaissance de l'art étranger, en profitant de son apport, tandis que d'autres organisations indépendantes ont commencé à éditer, elles, des livres d'art afin d'ajouter leur perspective propre au discours usuel sur l'art. [DiARTgonale](#), le magazine de l'artiste camerounais [Achillekà Komguem](#), qui nous a généreusement laissé carte blanche pour publier cette série de numéros, figure parmi ces initiatives.

collage of
statements,

puns,
visions,
critiques
and hopes

p. 7

West and
Central-
African art
libraries

p. 21

violent
echoes

p. 10

citations
d'autres
artistes
et philo-
sophes

p. 7

déséquilibre
géographique

p. 21

correspondence

p.31

In the course of Enough Room for Space's activities in Douala, film-maker and artist [Vincent Meessen](#) has engaged in a new film project reflecting on colonial history and its fictions, more concretely on Céline's novel "Journey to the End of the Night" (1932). He invited writer and journalist [Lionel Manga](#) to re-visit some of the Cameroonian sites that inspired the novel. During these trips Manga wrote a series of letters in his flamboyant style, thus sharing his reflections on the respective locations and on his country's status quo while mixing them with autobiographical impressions. From Brussels, Meessen has interspersed this correspondence with a selection of associative pictures relating to earlier adaptations of "Journey to the End of the Night" and with his thoughts on the project of rethinking the genesis of this seminal work of French colonial literature. By means of a staggered layout Meessen chose to put emphasis on the process that generated his and Manga's texts, as well as on the authors' incommensurably different modes of perception.

The title [Hard to Catch](#) encompasses illustrated conversations on photography. They explore photographic representations of Cameroon, ranging from the late-colonial [Prunet](#) archive to the image bank of [Rose and Nicolas Eyidi](#) and the contemporary photography by [Patrick Wokmeni](#) who lives in Belgium. The artist [Marjolijn Dijkman](#) initiated these conversations on the basis of her own startling experiences with the medium in Cameroon. As a complement, an excerpt of her ongoing photo project entitled [Geography is a Flavour](#) mirrors stereotyped representations of the vernacular architecture of Cameroon. Interestingly, they can be found both in Europe and in Cameroon itself.

Additionally, we have interviewed [Joachim Oelsner-Adam](#), a German resident of Yaoundé with a singular passion for Cameroon's pop music. Decaying audio-tape boxes gathered in radio stations across the country, paper sleeves of music cassettes, translations of lyrics, press articles and - most importantly - music that he has digitalised make up the comprehensive archive that he has assembled over the past 15 years.

Illustrated conversations on photography p.54
passion for Cameroon's pop music p.74

discours d'hommes politiques

p.29

L'artiste vidéaste et photographe [Em'kal Evongakpa](#) n'a pas compté sur des livres pour son installation vidéo. [À suivre!](#) que nous représentons sous forme d'arrêts sur image. Est-ce sa pratique annexe de performeur-slameur qui a inspiré son recours ici à des discours d'hommes politiques internationaux, discours qui tous ont en commun le fait d'avoir provoqué des répercussions violentes ?

Dans le cadre des activités de Enough Room for Space, le réalisateur et artiste [Vincent Meessen](#) s'est lancé dans un nouveau projet de film réfléchissant l'histoire coloniale et ses fictions, en prenant comme point de départ le roman de Céline, « Voyage au bout de la nuit » (1932). Il a invité l'écrivain et journaliste [Lionel Manga](#) à revisiter des sites au Cameroun qui ont inspiré le célèbre roman. Pendant ces voyages, Manga a écrit une série de lettres dans son style flamboyant, partageant ainsi ses réflexions sur les différents endroits et sur le statu quo de son pays, en les mélangeant avec ses propres impressions autobiographiques. Depuis Bruxelles, Meessen a intercalé de façon associative dans cette correspondance une sélection de clichés choisis en relation avec des adaptations antérieures du « Voyage au bout de la nuit » et ses propres réflexions sur son projet de repenser la genèse de cette œuvre séminale dans la littérature coloniale française. À l'aide d'une mise en page échelonnée, Meessen a choisi de mettre l'accent sur le processus qui a donné naissance à ses lettres et à celles de Manga, ainsi que sur l'incommensurable différence de leurs modes de perception.

L'intitulé [Insaisissables](#) désigne une série de conversations illustrées sur la photographie. Ces dernières explorent des représentations photographiques du Cameroun, allant de l'archive [Prunet](#), datant des derniers temps de l'époque coloniale, à la banque d'images de [Rose et Nicolas Eyidi](#), en passant par l'œuvre de [Patrick Wokmeni](#), qui vit actuellement en Belgique. L'artiste [Marjolijn Dijkman](#) a initié ces conversations sur la base de sa propre expérience personnelle du médium au Cameroun. En guise de complément, un extrait de [Geography is a Flavour](#), son propre projet en cours, met en regard des représentations stéréotypées de l'architecture vernaculaire du Cameroun. De façon intéressante, on peut en trouver des exemples tant en Europe qu'au Cameroun.

L'histoire coloniale et ses fictions

p.31

banque d'images p.54

Finally, we would like to introduce a bi-fold contribution by artist Stefaan Dheedene, who in a sense echoes himself. Reconstruction, an Occasion for Mistake is on one hand the title of an installation he created in 2005 after his return from Cameroon. But for DiARTgonale Special Edition #2 he has newly recalled the experience that inspired this artwork by means of a compelling, anecdotal piece of writing.

In many ways the issue you're holding in your hands is an echo of the first special edition in this series, JAMAN, that freely crisscrossed disciplines. Published in November 2012, it unearthed a century of cultural encounters and adaptations between the continents - from curious early colonial contacts, such as the eponymous project by Christian Hanussek and Salifou Lindou, to experimental Science Fiction. It is available as printed matter in bookstores, art spaces and libraries throughout Europe and Africa, as well as online¹. In addition to a range of lectures, artist talks, launches, exhibitions, research trips and residencies, both of these issues are the result of an exceptional curatorial process facilitated by the European artist platform Enough Room for Space. A rich, five-year-long process of artistic and academic research and trans-disciplinary conversations between Cameroon and Europe has thus found a form. We hope for these exchanges to echo on and on and ...

Enjoy,
Annette Schemmel
with Marjolijn Dijkman, Amélie Bouvier
and Bathilde Maestracci.



la musique qu'il a digitalisée

p.74

Nous avons en outre interviewé l'allemand Joachim Oelsner-Adam, qui réside à Yaoundé et nourrit une passion singulière pour la musique populaire camerounaise. Des boîtes entières de bandes audio en passe de se détériorer, récoltées dans des bureaux de stations de radios aux quatre coins du pays, des pochettes de cassettes en papier, des traductions de textes, des coupures de presse et – le plus significatif – de la musique qu'il a digitalisée, forment autant de facettes de l'ensemble des archives qu'il a réunies ces quinze dernières années.

Enfin, nous tenons à introduire la contribution en deux volets de l'artiste Stefaan Dheedene, qui, d'une certaine façon, forme un écho d'elle-même. Reconstruction, une invitation à l'erreur est le titre d'une installation qu'il a créée en 2005 à son retour d'un séjour au Cameroun. Mais pour la seconde édition spéciale de DiARTgonale, il s'est remémoré l'expérience singulière qui a donné naissance à son œuvre d'art, sous la forme d'un récit captivant et anecdotique.

retour d'un séjour au Cameroun
p.81

À plusieurs égards, le numéro que vous tenez entre vos mains est également un écho de la première édition de cette série spéciale, JAMAN, qui mélangeait librement les disciplines. Publiée en novembre 2012, elle dévoilait un siècle de rencontres culturelles et d'influences croisées entre les continents – depuis les curieux premiers contacts coloniaux, à l'instar du projet éponyme de Christian Hanussek et Salifou Lindou, jusqu'à la science-fiction expérimentale. Disponible sous sa forme imprimée dans des librairies spécialisées, des centres d'art et des bibliothèques en Europe et en Afrique, il est aussi consultable sur le net¹. À la confluence de conférences, « talks » d'artistes, deancements, d'expositions, de séjours de recherche et de résidences, ces deux publications sont aussi le fruit d'un processus curatorial exceptionnel rendu possible par la plateforme d'artistes européenne Enough Room for Space. Un processus riche, nourri par cinq ans de recherches académiques et artistiques, de dialogues croisés entre Europe et Cameroun, a donc trouvé sa forme. Nous espérons que ces échanges trouveront ici un écho qui se perpétuera encore et encore et...

Bonne lecture !
Annette Schemmel
Avec Marjolijn Dijkman, Amélie Bouvier
et Bathilde Maestracci.

¹ http://issuu.com/enoughroom-forspace/docs/jaman_-_diartgonale_1_erfors

The artists Beate Engl and Justine Gaga have exchanged on the parameters of their practice by means of quotations from other cultural producers.

Les artistes Beate Engl et Justine Gaga ont échangé sur les paramètres de leur pratique à travers des citations d'autres producteurs culturels.

E **C**

Beate
Justine

H **O**

Production

Anything that is used as art must be defined as art.¹

A line is a figure, a "square is a face".²

I am for an art that takes its form from the lines of life itself, that twists and extends and accumulates and spits and drips, and is heavy and coarse and blunt and sweet and stupid as life itself.³

Art that is a matter of life and death cannot be fine or free art.

An artist who dedicates his life to art, burdens his art with his life and his life with his art. "Art is Art, and Life is Life."⁴

Everything I say is Art is Art. Everything I do is Art is Art. "We have no Art, we do everything well."⁵

J'ai à créer et à créer pour créer, j'ai pas à parler moi-même de ma création faite, à créer pour créer à d'autres de voir ma faire ma création faite, et parler de ma création faite... ! Création elle est, pour se voir dans la vie, qu'elle donne à vivre, création qui n'a pas de vie et ne fait pas de vie pour donner vie à vivre, n'est pas une création.⁶

...make something which experiences, reacts to its environment, changes, is nonstable...⁷

I would like the work to be non-work. (...) It is my main concern to go beyond what I know and what I can know. The formal principles are understandable and understood. It is the unknown quantity from which and where I want to go. As a thing, an object, it accedes to its non-logical self. It is something, it is nothing.⁸

Thinking Forms – how we mould our thoughts or
Spoken Forms – how we shape our thoughts into words or
Social Structure – how we mould and shape the world in which we live:
Sculpture as an evolutionary process; everyone an artist.⁹

J'ai la volonté de donner forme. Donner forme est mon engagement d'artiste. L'art est un outil pour moi, un outil de connaissance du monde, un outil de découverte du réel, un outil d'expérience du temps qui s'écoule.¹⁰

The artist desires and achieves a certain form, rhythm, scale: intends, and identifies with, all the transformations, predictable and unpredictable, that the work is capable of. At a certain point, the work takes over, is in activity beyond the detailed control of the artist, reaches a power, grace, momentum, transcendence... which the artist could not achieve except through random activity.¹¹

The work of art has its origin in an unconscious impulse that springs from a collective substrata of universal value common to all men, from which all men draw their gestures, and from which the artist derives the "archaic" of organic existence.¹²

I want to be at home with the paradoxical, the ambiguous, and the random.¹³

... la vie quotidienne est censée être banale, sans intérêt, ennuyeuse. Et parfois je suis frappé par le fait qu'elle peut être déroutante, mystérieuse, insondable.¹⁴

I want to blur the boundaries between truth and fiction.¹⁵

L'art peut ainsi refléter l'état d'esprit et l'état concret de la société.¹⁶

This is how I would like to understand artistic practice, that is, as a form of counterpractice within the field of cultural production.¹⁷

Je suis un artiste, travailleur, soldat. Je ne lutte pas pour moi. J'ai une mission. C'est une mission impossible.¹⁸

I want to stand at the edge rather than the center.¹⁹

Je suis seul quand les courbatures de la vie me donnent la fièvre seul quand je danse avec mes amis et même seul quand je discute football avec le boutiquier du coin. ... mon regard est l'indiscutable dessin de tout ce que je suis la peau de mon visage est le témoin silencieux de toutes mes solitudes c'est là ma carte d'identité humaine²⁰

I had no support for my art then (...) That left me alone in the studio; this in turn raised the fundamental question of what an artist does when left alone in the studio. My conclusion was that I was an artist and I was in the studio, then whatever I was doing in the studio must be art. And what I was in fact doing was drinking coffee and pacing the floor.²¹

Empêcher la désunion de l'âme et du corps = rester vivant.²²

It's important to exhibit mistakes. Man is not perfect. Neither are his creations. (...)

Two bad things make one good thing.²³

Être soi-même. Savoir s'écouter. Refuser l'embarquement de l'immédiat. Face à l'histoire, rester vigilant. Sachant qu'une version définitive reste toujours à écrire.²⁴

In the creative act, the artist goes from intention to realization through a chain of totally subjective reactions. His struggle toward the realization is a series of efforts, pains, satisfactions, refusals, decisions, which also cannot and must not be fully self-conscious, at least on the esthetic plane. The result of this struggle is a difference between the intentions and its realization, a difference which the artist is not aware of.²⁵

J'ai toujours éprouvé une fascination pour l'aiguille et son pouvoir magique. L'aiguille sert à réparer les dommages. Elle est une demande de pardon.²⁶

The making process itself can be crucial or it can be quite incidental, like an afterthought, really. For my part the physical act of making a work of art is essential...²⁷

Pour avoir un sens et une force créatrice, notre intérêt personnel doit être marié à l'intérêt pour autrui.²⁸

Our western world has been over-run by masses of art objects. What we really need are not more and more objects, but an objective.²⁹

1 Robert Morris: Notes on Sculpture Part III: Notes and Nonsequiturs (1967)
 2 Ad Reinhardt: Twelve Rules for a New Academy (1953)
 3 Claes Oldenburg: I am for an Art (1961)
 4 Ad Reinhardt: Twelve Rules for a New Academy (1953)
 5 Mierle Laderman Ukeles: Maintenance Art Manifesto (1969)
 6 Georges Adéagbo: Textes (2012)
 7 Hans Haacke: Untitled Statement (1966)
 8 Eva Hesse: Untitled Statement (1968)
 9 Joseph Beuys: Untitled Statement (c.1973)
 10 Thomas Hirschhorn: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)
 11 Gustav Metzger: On Random Activity in Material / Transforming Works of Art (1964)
 12 Piero Manzoni: For the Discovery of a Zone of Images (1957)
 13 John Baldessari: What Thinks Me Now (1982)
 14 George Segal, entretien avec Amber Edwards (1998/1999)
 15 John Baldessari: What Thinks Me Now (1982)

16 Sabine Schaschl: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)
 17 Andrea Fraser: An artist's statement (1992)
 18 Thomas Hirschhorn: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)
 19 John Baldessari: What Thinks Me Now (1982)
 20 Marcel Kemdajou Njanke: Phrases solitaires (2010)
 21 Bruce Nauman: Interview, Vanguard 8 (1978)
 22 Marina Abramovic, in: Femmes Artistes du XXe et du XXIe siècle (2001)
 23 Dieter Roth: I only extract the square root: Interview with Ingolfur Margeirsson (1978)
 24 Peter Briggs: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)
 25 Marcel Duchamp: The Creative Act (1957)
 26 Louise Bourgeois, in: Femmes Artistes du XXe et du XXIe siècle (2001)
 27 Martin Puryear: Art versus craft. Conversations with Hugh M. Davies and Helaine Posner (1984)
 28 Martin Luther King: La force d'aimer. Trois dimensions d'une vie achevée (1963)
 29 Frederick Kiesler: Second Manifesto of Correalism (1965)

Beate

Justine

Reception

1. ART IS ART. EVERYTHING ELSE IS EVERYTHING ELSE.
2. ART-AS-ART. ART FROM ART. ART ON ART. ART OF ART. ART FOR ART. ART BEYOND ART. ARTLESS ARTIFICE.³⁰

Le plus important c'est qu'elle puisse se faire l'écho des arts eux-mêmes, de la production des artistes et répondre aux futurs besoins de la société en matière d'art. L'institution devrait commencer par son objet, à savoir l'art.³¹

Estheticism as a sole criterion for the validity of a work of art is evaporating. The artist will not work any more for his glory in museums or galleries but for solidifying the meaning of his creations on a larger scale...³²

Si un homme est capable d'écrire un meilleur livre, de prêcher un meilleur sermon ou de faire une meilleure souricière que son voisin, même s'il construit sa maison dans les bois, le monde tracera un sentier jusqu'à sa porte.³³

The artist may shout from all the rooftops that he is a genius: he will have to wait for the verdict of the spectator in order that his declarations take a social value and that, finally, posterity includes him in the primers of Art History.³⁴

That the art of my time is the most important art. That the art before my time has no immediate contribution to my aesthetics since that art is history explaining past behaviour, but not necessarily offering solutions to my problems.³⁵

...and the role of the spectator is to determine the weight of the work on the esthetic scale. All in all, the creative act is not performed by the artist alone; the spectator brings the work in contact with the external world by deciphering and interpreting its inner qualifications and thus adds his contribution to the creative act.³⁶

Le rôle de l'artiste aujourd'hui comme par le passé est de réveiller quelque chose d'endormi, de faire tomber le masque et de donner à ceux qui regardent la possibilité de se poser des questions... De penser...³⁷

... make something, which lives in time and make the "spectator" experience time...³⁸

Partager ses rêves avec tous ceux qui n'ont plus le temps d'en avoir.³⁹

There are so many different situations in which to look at something, that standing right before the painting or walking around a sculpture could well be the most simple kind. You can fly over something, you can walk along something, drive (by car or train), sail, etc. You can "disorientate" the spectator in space, integrate him, you can make him smaller and bigger, you can force upon him space and again deprive him of it.⁴⁰

Many barriers can be crossed by an artist bringing commitment and vision to the work.⁴¹

AK: There was once an art which was conceived for the museum, and the fact that the museums look like mausolea may actually reveal to us the attitude we have had to art in the past. It was a form of paying respect to the dead.⁴²

Mon souhait : un musée « vivant » où il se passe des choses, des happenings artistiques, que le lieu devienne un carrefour ouvert sur la vie !!!⁴³

I am for art that is put on and taken off, like pants, which develops holes, like socks, which is eaten, like a piece of pie, or abandoned with great contempt, like a piece of shit.⁴⁴

Ce que j'attends d'une institution artistique aujourd'hui, c'est qu'elle offre une possibilité maximale de « rencontre » entre les artistes et les différents types de public de tous bords : culturel, politique, social, etc. Et que dans cette rencontre les artistes et le public se trouvent sur un pied d'égalité.⁴⁵

I am for an art that is combed down, that is hung from each ear, that is laid on the lips and under the eyes, that is shaved from the legs, that is brushed on the teeth, that is fixed on the thighs, that is slipped on the foot. Square which becomes blobby.⁴⁶

Modern art was doubtlessly born on the day when the idea of art and that of beauty were separated.⁴⁷

L'art pour l'art of seventy-five years ago and the period of art for the artist's sake of the last twenty-five years are over.⁴⁸

Depuis que l'art est mort, on sait qu'il est devenu extrêmement facile de déguiser des policiers en artistes.⁴⁹

I am for U.S. Government Inspected Art, Grade A art, Regular Price art, Yellow Ripe art, Extra Fancy art, Ready-to-eat art, Best-for-less art, Ready-to-cook art, Fully cleaned art, Spend Less art, Eat Better art, Ham art, pork art, chicken art, tomato art, banana art, apple art, turkey art, cake art, cookie art.⁵⁰

Art doesn't have a purpose. It's a free spot in society, where you can do anything. I don't think my pieces provide answers, they just ask questions, they don't have an end in themselves. But they certainly raise questions.⁵¹

NON-OBJECTIVE, NON-SUBJECTIVE
 (...) NON NATIONALIST, NON-REGION-
 ALIST, NON-RURAL, (...) NON-VISION-
 ARY, NON-MYTHICAL, NON-IMAGINA-
 TIVE, NON-POETIC, NON-DRAMATIC
 (...) NON-REPRESENTATIONAL, NON-
 SENSATIONAL (...) NON-ENTERTAIN-
 MENT, NON-COMMERCIAL, NON-
 ASYMMETRICAL...⁵²

L'art africain contemporain, contrairement à l'art dit « primitif » ou premier reste un art sans marché qui vit encore largement par le regard des autres qui seuls disposent du moyen matériel de le révéler.⁵³

The artist does not want his work to be in the possession of stinking people. He does not want to be indirectly polluted through his work being stared at by people he detests.⁵⁴

L'habitude de collectionner des œuvres d'art contemporain étant [est] encore peu répandue en Afrique Noire, mis à part quelques rares chefs d'Etat, gouverneurs et ministres.⁵⁵

Are African artists condemned to carry their so specific antique heritage and be expected to perpetuate obsolete traditions?⁵⁶

Il me semble que quelle que soit la manière dont j'aborde mon sujet, il y aura toujours des éléments qui seront perçus comme orientalisants.⁵⁷

The Museum collects, the better to isolate.⁵⁸

Dans de telles circonstances, il me semble que la fonction de l'art en Afrique est précisément de nous libérer des chaînes de développement en tant qu'idéologie, et en tant que pratique. Elle doit subsumer et transcender l'instant, ouvrir les vastes horizons du pas-encore.⁵⁹

The function of the warden-curator is to separate art from the rest of society. Next comes integration. Once the work of art is totally neutralized, ineffective, abstracted, safe, and politically lobotomized it is ready to be consumed by society. All is reduced to visual fodder and transportable merchandise.⁶⁰

Le spectacle dans la société correspond à une fabrication concrète de l'aliénation.⁶¹

show your work – show it again. keep the contemporaryartmuseum groovy. keep the home fires burning⁶²

30 Ad Reinhardt: Lines of Words on Art: Statement (1958)

31 Bartomeu Mari: Qu'attendez-vous d'une institution artistique de 21e siècle? (2001)

32 Frederick Kiesler: Second Manifesto of Correalism (1965)

33 Ralph Waldo Emerson in: Martin Luther King: La force d'aimer. Trois dimensions d'une vie achevée (1963)

34 Marcel Duchamp: The Creative Act (1957)

35 David Smith: Statements, Writings (1947-52)

36 Marcel Duchamp: The Creative Act (1957)

37 Yohji Yamamoto: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)

38 Hans Haacke: Untitled Statement (1966)

39 Kolja: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)

40 Jan Dibbets: Untitled Statement (1969)

41 John Pitnam Weber: Murals as People's Art (1971)

42 Robert Smithson / Allan Kaprow: What is a museum? (1967)

43 Jean-François Guyot: Qu'attendez-vous d'une institution artistique de 21e siècle? (2001)

44 Claes Oldenburg: I am for an Art (1961)

45 Tsuneko Taniuchi: Qu'attendez-vous d'une institution artistique de 21e siècle? (2001)

46 Claes Oldenburg: I am for an Art (1961)

47 André Malraux: Jean Fautrier. Preface to the Fautrier Exhibition Catalog (1945)

48 Frederick Kiesler: Second Manifesto of Correalism (1965)

49 Guy Debord: Commentaires sur la société du spectacle. (1988)

50 Claes Oldenburg: I am for an Art (1961)

51 Chris Burden: Untitled Statement (1975)

52 Ad Reinhardt: Autocritique de Reinhardt (1984)

53 Simon Njami: Vin de palme et Coca Cola (1998)

54 Gustav Metzger: Manifesto World (1962)

55 Pierre Gaudibert: Immense variété des expressions plastiques. L'art contemporain en Afrique noire. Le Monde diplomatique (1991)

56 N'Gone Fall: The Repositioning of Contemporary Art from Africa on the Map (2011)

57 Shirin Neshat: Le vent souffle dans les voiles. Art Press (2002)

58 Daniel Buren: The function of the museum (1970)

59 Achille Mbembe: Art Contemporain d'Afrique : Négocier les conditions de la reconnaissance, entretien avec Vivian Paulissen (2009)

60 Robert Smithson: Cultural Confinement (1972)

61 Guy Debord: La Société du Spectacle. (1967)

62 Mierle Laderman Ukeles: Maintenance Art Manifesto (1969).





I
would
like
the work to be
non work.
It is something,
it is nothing.



WANT TO STAND AT THE EDGE RATHER THAN THE CENTER

Chat avec... ansterez de l'argent par téléphone

VIRA CREAM

LIBRAIRIE SA...

BOUTES - CACHETS - BRODERIE - ET DECORATION - BANDEROLES

SERIGRAPHIE

Beate

Justine

Lieu

No object, of nature or of art, exists without environment. As a matter of fact, the object itself can expand to a degree where it becomes its own environment. (...)⁶³

The definitive place of the work must be the work itself.⁶⁴

A “sculpture” that physically reacts to its environment and/or affects its surroundings is no longer to be regarded as an object. The range of outside factors influencing it, as well as its own radius of action, reach beyond the space it materially occupies. It thus merges with the environment in a relationship that is better understood as a “system” of interdependent processes.⁶⁵

Tout doit venir de l'intérieur, de moi-même en confrontation avec moi-même. Je crois à la résistance dans l'art. Je veux travailler avec ce qui m'est propre et je veux rester libre.⁶⁶

It is in the studio and only in the studio that it is closest to its own reality, a reality from which it will continue to distance itself. It may become what even its creator had not anticipated, serving instead, as is usually the case, the greater profit of financial interests and the dominant ideology. It is therefore only in the studio that the work may be said to belong.⁶⁷

The artist is transformed in the process of creating public art. He must abandon his private self-examination to speak as a citizen in society, and to become a voice for others. He is rewarded in becoming an artist for the people, by gaining a living relationship with the people.⁶⁸

My work originates from a simple desire to make people aware of their surroundings – this can include not just the physical but the psychological world we live in. The desire has led me at times to become involved in artworks that are as much politically motivated as they are aesthetically based.⁶⁹

L'analyse de l'art s'apparente à une autopsie du monde, collaborations et propositions artistiques explorent de nouvelles pistes : l'espace urbain comme nouveau territoire, une zone publique à investir et à repenser. Il est difficile de dire qui de l'artiste et du commissaire d'exposition influence le plus cette nouvelle tendance d'un art sans frontières et sans nationalité, conceptuel et engagé, multiforme et multisupport, en phase avec son époque c'est-à-dire en écho à tous les bruits du monde.⁷⁰

There's even a lot of talk about interesting spaces. They're creating exciting spaces and things like that. I never saw an exciting space. I don't know what a space is. Yet, I like the uselessness of the museum.⁷¹

L'origine du spectacle est la perte d'unité du monde, et l'expansion gigantesque du spectacle moderne exprime la totalité de cette perte.⁷²

The museum tends to exclude any kind of life forcing position. But it seems that now there's a tendency to try to liven things up in the museums, and that the whole idea of the museum seems to be tending more toward a kind of specialized entertainment. It's taking on more and more the aspects of a discotheque and less and less the aspects of art.⁷³

Dans le spectacle, une partie du monde se représente devant le monde, et lui est supérieure. Le spectacle n'est que le langage commun de cette séparation. Ce qui relie les spectateurs n'est

qu'un rapport irréversible au centre même qui maintient leur isolement. Le spectacle réunit le séparé, mais il le réunit en tant que séparé.⁷⁴

The Museum acts as a refuge. And that without this refuge, no work can “exist”. The Museum is an asylum. The work set in it is sheltered from the weather and all sorts of dangers, and most of all protected from any kind of questioning. The Museum selects, collects and protects.⁷⁵

The forms migrate, the contents correspond, and persons engaged in culture become nomads. In this global passage we detect omnipresent affinities. Sometimes, the dominant Western cultures appear at risk of being dissolved in the acidic baths of globalization.⁷⁶

Museums, like asylums and jails, have wards and cells – in other words, neutral rooms called “galleries”. A work of art when placed in a gallery loses its charge, and becomes a portable object or surface disengaged from the outside world.⁷⁷

For decades, ethnographic museums had the monopoly on non-western culture. Standing like sacred temples celebrating defunct colonial powers, they are proud and dormant. By accident or by design, these cemeteries of foreign everyday objects and relics have been making their audiences believe that Africa is the receptacle of frozen traditions and cultures, as if time and technology never made any kind of impact on the continent.⁷⁸

Indeed, collecting makes simplifications possible and guarantees historical and psychological weight, which reinforces the predominance of the support inasmuch as the latter is ignored. In fact, the museum/gallery has a history, a volume, a physical presence, a cultural weight quite as important as the support on which one paints or draws.⁷⁹

In gaining access to the so-called mainstream – mostly Western museums and other art institutions – the work of contemporary African artists inevitably calls for a reassessment of history, not to recuperate Julius Lips' argument about the decline of the West as a result of the onslaught of its primitive other, its formerly colonized subjects, but to appreciate the unpredictable trajectories of social time.⁸⁰

The place where we see it influences the work even more than the place in which it was made and from which it has been cast out.⁸¹

The proliferation of biennials in non-western countries and the increase of exhibitions heckling the world with global issues have slightly re-balanced the prevalence of the North on the South; thus questioning western artistic monopoly. New curators, foreign cultures. Different concepts and practices, new landmarks. A plurality of options in a global world. A new art world cartography was born.⁸²

63 Frederick Kiesler: Second Manifesto of Correalism (1965)

64 Daniel Buren: The function of the studio (1971)

65 Hans Haacke: Untitled Statement (1969)

66 Thomas Hirschhorn: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)

67 Daniel Buren: The function of the studio (1971)

68 John Pitnam Weber: Murals as People's Art (1971)

69 Maya Lin: Untitled Statement (1995)

70 N'Gone Fall : Le pouvoir de l'illusion (2004)

71 Robert Smithson / Allan Kaprow: What is a museum? (1967)

72 Guy Debord: La Société du Spectacle (1967)

73 Robert Smithson / Allan Kaprow: What is a museum? (1967)

74 Guy Debord: La Société du Spectacle (1967)

75 Daniel Buren: The function of the museum (1970)

76 Bartholomäus Grill: Like savages. Some remarks about the Same Old Perception of Africa and How This Exhibition Came About. (2010)

77 Robert Smithson: Cultural Confinement (1972)

78 N'Gone Fall : The Repositioning of Contemporary Art from Africa on the Map (2011)

79 Daniel Buren: The function of the museum (1970)

80 Chika Okeke-Agulu: No Condition is permanent: The Art and Politics of Euro-African Encounter (2010)

81 Daniel Buren: The function of the studio (1971)

82 N'Gone Fall : The Repositioning of Contemporary Art from Africa on the Map (2011)



WHAT WE
REALLY
NEED ARE
NOT MORE
AND MORE
ART
OBJECTS
BUT AN
OBJECTIVE

LT 1524U

LE VRAI ARTISTE
SE DOIT D'ÊTRE
À LA FOIS
SPONTANÉ,
GÉNÉREUX
MAIS AUSSI
VIGILANT ET EN
REVOLTE CONTRE
LE SYSTÈME



Beate

Justine

Pouvoir

La valeur de l'art ne peut être mesurée sur la seule base de sa contribution au bien-être matériel.⁸³

I am for an art that is political-eretical-mystical, that does something other than sit on its ass in a museum.⁸⁴

Le décloisonnement de certains milieux artistiques, l'élargissement de leur espace de diffusion et la marchandisation de leur production ont des effets importants sur le renouvellement des formes d'expression artistique, sur leur hiérarchisation, sur les modes de consécration ou d'institutionnalisation des artistes.⁸⁵

Since the corporate blanket is so warm, glaring examples of direct interference rare, and the increasing dominance of the museums' development offices hard to trace, the change of climate is hardly perceived, nor is it taken as a threat.

To say that this change might have consequences beyond the confines of the institution and that it affects the type of art that is and will be produced therefore can sound like over-dramatization.⁸⁶

La créativité artistique, la critique culturelle et la théorie de la critique font partie intégrante du patrimoine immatériel et non quantifiable produit par une société.⁸⁷

I believe the use of the term "industry" for the entire range of activities of those who are employed or working on a freelance basis in the art field has a salutary effect. With one stroke that term cuts through the romantic clouds that envelop the often misleading and mythical notions widely held about the production, distribution, and consumption of art.⁸⁸

S'il y a un combat à mener, c'est celui de faire changer chez les professionnels ou les amateurs des arts africains cette image préconçue et romantique de l'Afrique.⁸⁹

Cultural confinement takes place when a curator imposes his own limits on an art exhibition, rather than asking an artist to set his limits.⁹⁰

La dimension contestataire de nouveaux régimes d'expressivité peut en effet, selon les contextes, être un atout ou un écueil pour l'accès à ces nouveaux marchés de l'art. Elle est souvent privilégiée par une certaine critique occidentale qui érige les artistes « exotiques » en porte-paroles ou en témoins de leur société. Les modes de réception et d'interprétation des œuvres ont souvent un caractère politique qui, sous couvert d'universalisation de la modernité artistique, perpétue un exotisme reproduisant le grand partage entre eux et nous.⁹¹

We face the fear of unbearable weight: the weight of repression, the weight of constriction, the weight of government, the weight of tolerance, the weight of resolution, the weight of responsibility, the weight of destruction, the weight of suicide, the weight of history which dissolves weight and erodes meaning to a calculated construction of palpable lightness.⁹²

Le fait est que le pouvoir et l'argent parlent la même langue un peu partout. Les agences donatrices occidentales ont tendance à s'accoquiner avec les gouvernements africains pour tenter d'instrumentaliser l'art et de restreindre le sens, le pouvoir et la portée de la critique artistique et culturelle.⁹³

Why have business executives been receptive to the museums' pleas for money? (...) Irrespective of their own love for or indifference towards art, they recognized that a company's association with art could yield benefits far out of proportion to a specific financial investment. Not only could such a policy attract sophisticated personnel, but it also projected an image of the company as a good corporate citizen and advertised its products – all things which impress investors.⁹⁴

Nous n'appartenons pas, nous, à la mafia bureaucratique et politicienne, ni à celle des banquiers et des financiers, ni à celle des millionnaires, ni à la mafia des grands contrats frauduleux, à celle des monopoles ou à celle du pétrole, ni à celle des grands moyens de communication.⁹⁵

We take art out of art galleries and museums. The artist must destroy art galleries. Capitalist institutions. Boxes of deceit.⁹⁶

Le rôle d'artiste est plus important que jamais dans cette société cynique et ultra-matérialiste, où le pouvoir de l'argent cherche à imposer une pensée unique. Le vrai artiste se doit d'être à la fois spontané, naïf, généreux, mais aussi vigilant et en révolte contre le système.⁹⁷

You stinking fucking cigar smoking bastards and you scented fashionable cows who deal in works of art.⁹⁸

Formuler la résistance et l'exprimer au-delà du contexte microcosmique de l'art. Dans la société actuelle, l'art et la culture agissent comme anesthésiants sur la rage et l'aspiration à la rébellion : les artistes doivent donc chercher d'urgence à briser cette situation puisqu'ils devraient nous rendre capables de résister au totalitarisme de la réalité, pour nous libérer du coma du consentement duquel nous sommes tous prisonniers.⁹⁹

Two basic systems: Development and Maintenance. The sourball of every revolution: after the revolution, who's going to pick up the garbage on Monday morning?¹⁰⁰



83 Achille Mbembe: Art Contemporain d'Afrique : Négocier les conditions de la reconnaissance, entretien avec Vivian Paulissen (2009)

84 Claes Oldenburg: I am for an Art (1961)

85 L'émergence de nouveaux marchés de l'art, Revue Transcontinentales (2011)

86 Hans Haacke: Museum, Managers of Consciousness (1986)

87 Achille Mbembe: Art Contemporain d'Afrique : Négocier les conditions de la reconnaissance, entretien avec Vivian Paulissen (2009)

88 Hans Haacke: Museums, Managers of Consciousness (1986)

89 Simon Njami: L'internationale africaine. Revue Rezo (2002)

90 Robert Smithson: Cultural Confinement (1972)

91 L'émergence de nouveaux marchés de l'art, Revue Transcontinentale (2011)

92 Richard Serra: Weight (1988)

93 Achille Mbembe: Art Contemporain d'Afrique : Négocier les conditions de la reconnaissance, entretien avec Vivian Paulissen (2009)

94 Hans Haacke: Museums, Managers of Consciousness (1986)

95 Guy Debord: Commentaires sur la société du spectacle (1988)

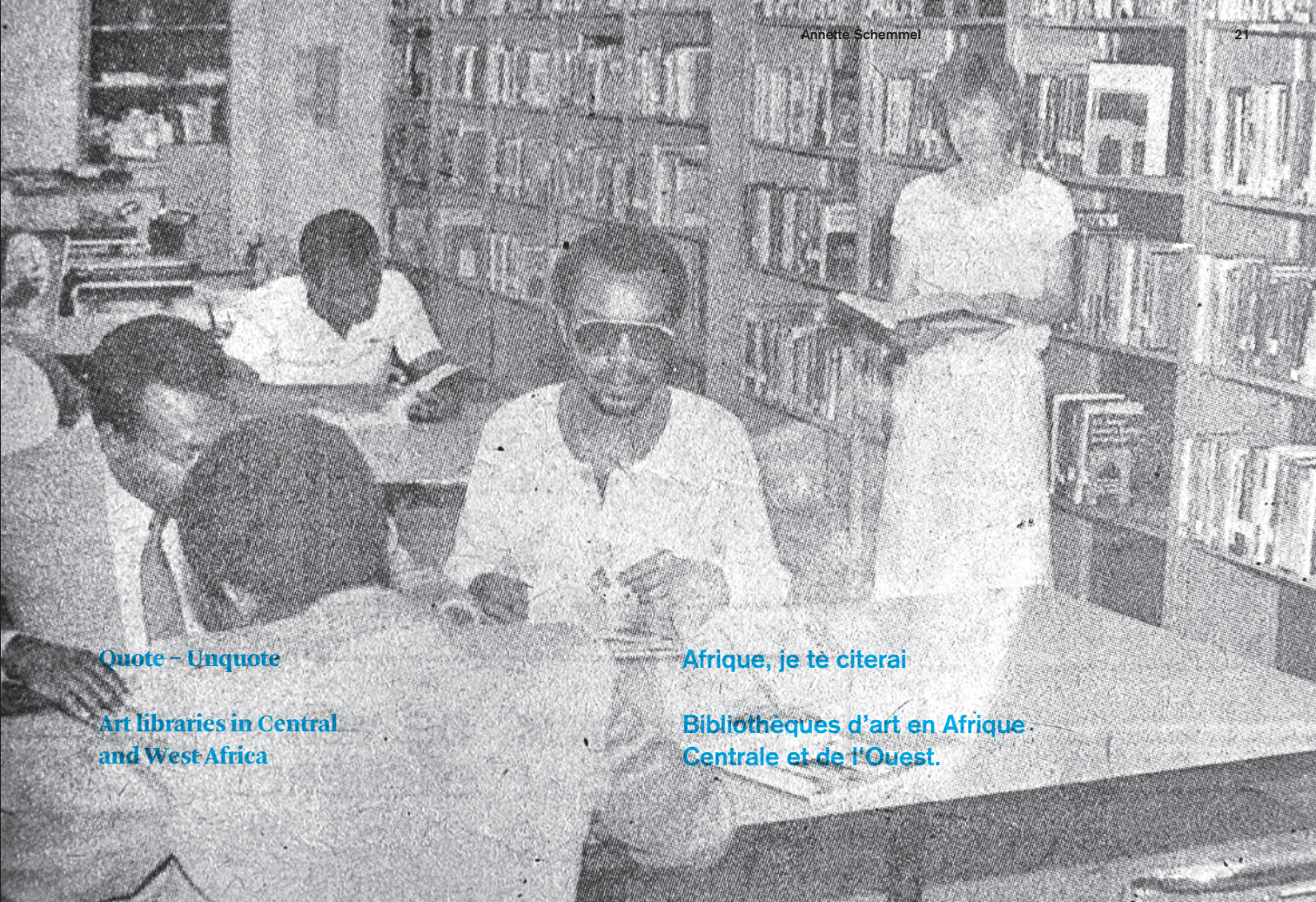
96 Gustav Metzger: Manifesto World (1962)

97 Pierre-Louis Berthaller: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)

98 Gustav Metzger: Manifesto World (1962)

99 Jens Hoffmann: Quel est le rôle de l'artiste aujourd'hui? (2001)

100 Mierle Laderman Ukeles: Maintenance Art Manifesto (1969)



Quote - Unquote

Art libraries in Central
and West Africa

Afrique, je te citerai

Bibliothèques d'art en Afrique
Centrale et de l'Ouest.

A clipping from Cameroon's official post-independence newspaper shows a library setting. Taken at the Goethe Institut in Yaoundé in the 1980s, this picture was used again and again to illustrate articles on literacy and education in the daily "Cameroon Tribune". Seemingly casual at first glance, the scene was carefully staged, otherwise the composition would hardly have turned out so striking. It caught me like a déjà-vu when I first saw it, reflecting the century-old self-image of the former colonisers amidst their "civilising mission". And it's the photograph's scopic regime that is telling in this respect; the white-dressed, white-skinned woman returns the photographer's regard and thus properly assumes her representative function as an upright deputy of "European culture". For their part, the seated black men bend their heads in due commitment to their reading, smartly dressed and lined up in their rows like schoolboys, while the picture's composition serves to clearly separate these two realms.

But this hierarchical constellation does not go unchallenged; from behind his fancy shades and thus rendered opaque to the scrutiny of the viewer, one of the men is looking back. I like to imagine him as an artist, similar to the Cameroonian film-maker Jean-Marie Teno. He polemically pointed at the predominance of the foreign cultural centres in Cameroon's cultural life in his 1992 documentary "Afrique, je te plumerai" (Africa, I will pluck you).

Une coupure de presse officielle du Cameroun de l'après-indépendance nous montre une salle de lecture. Pris au Goethe Institut de Yaoundé dans les années 80, ce cliché fut utilisé à de multiples reprises pour illustrer des articles sur l'alphabétisation et l'éducation dans le quotidien Cameroon Tribune. Bien que pouvant paraître tout à fait accidentelle au premier regard, la situation fut soigneusement mise en scène, sans quoi la composition n'aurait pas pu être aussi frappante. J'ai eu l'impression d'un déjà-vu quand je découvris la photo pour la première fois, dans la mesure où elle offre le reflet fidèle des anciens colonisateurs en pleine « mission civilisatrice ». Et c'est le dispositif scopique du photographe lui-même qui est révélateur à cet égard ; la femme à la peau blanche, vêtue de blanc rend son regard au photographe, assumant ainsi sa fonction de digne représentante, de plein droit, de la « culture européenne ». À leur tour, les hommes noirs sont assis, la tête penchée, tout absorbés qu'ils sont par leur lecture. Ils sont soigneusement vêtus et alignés dans leurs rangées respectives, et la composition de l'image prend garde de bien séparer ces deux univers.

Mais cette constellation hiérarchisée se voit menacée. Car caché derrière ses lunettes de soleil à la mode, et échappant ainsi au regard du spectateur, l'un des hommes regarde lui aussi le photographe. Il me plaît d'imaginer qu'il s'agit d'un artiste, à l'instar du réalisateur camerounais Jean-Marie Teno. C'est ce dernier qui a mis le doigt de façon polémique, dans son documentaire « Afrique, je te plumerai », sur l'hégémonie des centres culturels étrangers dans la vie culturelle camerounaise.

Ato Malinda, "Bâtir une culture du savoir"/"Building a culture of knowledge", in Koyo Kouoh, Nana Oforiatta Ayim (eds.), *Une bibliothèque idéale. Une publication sur la théorie qui influence la pratique de l'art / An ideal library. A publication on theory that influences art practice*, (Dakar: Raw Material Company, 2012), 13-21, 21-29.

Annette Schemmel, "Interview with Goddy Leye (Dec. 2010): Selected Excerpts", *African Arts* 44 (2011), 14-15.

www.bidoun.org/bidoun-projects/bidoun-library

www.ciccairo.com/library.html

http://appartement22.com/IMG/pdf/Bibliotheque-Art_Rabat.pdf

<http://kuonatrust.org>

www.chimurenga.co.za

www.bandjounstation.com

www.villagottfried.de

Note: The website

www.contemporaryand.com regularly features selected libraries from the African context in their publications section.



Meschac Gaba: Bibliothèque Roulante, Biennale Bénin 2012 (photo: Barnabé Koudedo)

Catalogues and books on art, in particular, used to be the monopoly of the foreign cultural centres' libraries after the independences, at least in countries without fully-fledged university art departments and without art education in public schools, such as Cameroon. Yet, Jean-Marie Teno was not the only cultural producer to take exception to this. Since the early 1990s, non-governmental organisations and art initiatives all over the African continent have set up centres for contemporary culture, each with its particular agenda, each in response to a very different context. Many of them have also built up specialised libraries on visual art. From South to North, some examples thereof are the Chimurenga Library (since 2008), an online archive of selected "independent, pan-African, paper-periodicals" on culture, "both extinct and alive", maintained by the journal and publishing house of the same name from South Africa. Or the art library of the not-for-profit Kuona Trust Centre for Visual Art (since 1995) in Nairobi, Kenya's most extensive collection of art literature and rare archive material. Then there is La Bibliothèque associative internationale d'art moderne et contemporain located in Rabat, Morocco. The artists Fouad Bellamine and Philippe Cazal established it in 2006. The library of the not-for-profit art initiative Contemporary Image Collective (CIC) in Cairo, Egypt, has existed since 2004. And a last example is The Bidoun Library, a mobile book collection focused on the Middle East, gathered since 2009 by the editorial staff of the eponymous magazine. Information on all of these libraries is also available online. As our focus is set on Cameroon, libraries in West and Central Africa are of particular interest here. The following organisations have kindly answered my questions and provided photographs: the Bibliothèque-médiathèque of Espace doual'art in Douala, Cameroon (est. 1991), the CCA Library of the Centre for Contemporary Art

Après les indépendances des différents pays africains, les catalogues et livres d'art, en particulier, étaient le monopole des centres culturels étrangers, du moins dans des pays qui, comme le Cameroun, étaient dépourvus de facultés d'art à l'université et qui n'offraient guère davantage d'éducation artistique dans l'enseignement public. Précisons néanmoins que Jean-Marie Teno n'a pas été le seul créatif à s'en offusquer. Depuis le début des années 1990, des organisations non-gouvernementales et des initiatives d'artistes ont impulsé la naissance, à travers tout le continent africain, de centres dédiés à la création contemporaine, chacun avec son programme particulier, chacun répondant à un contexte très différent. Nombre d'entre eux ont aussi mis sur pied des bibliothèques spécialisées en arts visuels. Du Sud au Nord, en guise d'exemples, citons par exemple la Chimurenga Library (existant depuis 2008), une archive en ligne d'une sélection de « publications indépendantes et pan-africaines ». Citons encore la bibliothèque de l'association Kuona Trust, Centre for Visual Arts de Nairobi (qui existe depuis 1995), la collection la plus importante en livres d'art et autres rares documents d'archives au Kenya. De son côté, la Bibliothèque associative internationale d'art moderne et contemporain est basée à Rabat, au Maroc. Les artistes Fouad Bellamine et Philippe Cazal l'ont fondée en 2006. La bibliothèque de l'initiative à but non-lucratif Contemporary Image Collective (CIC) au Caire existe, elle, depuis 2004. Et en guise de dernier exemple, citons The Bidoun Library, une collection de livres itinérante, centrée sur le Moyen-Orient, rassemblée depuis 2009 par l'équipe éditoriale du magazine éponyme. On peut trouver des informations sur toutes ces bibliothèques sur le net.

Notre focus étant le Cameroun, ce sont les bibliothèques d'Afrique Centrale et Occidentale qui retiendront ici plus particulièrement notre intérêt. Les organisations suivantes ont répondu aimablement à mes questions et m'ont envoyé des photographies : la Bibliothèque-médiathèque

in Lagos, Nigeria (est. 2007), Rawbase, the resource centre of Raw Material Company in Dakar, Senegal (est. 2011), and the MAVA Bibliothèque d'Art Contemporain in Cotonou, Benin (est. 2012). Speaking of the latter, a project by artist Meschac Gaba, it mustn't go unmentioned that the last decade saw the emergence of a range of artist-in-residence-centres, initiated by nomadic visual artists in their Western and Central African home countries. Examples are Villa Gottfried in NGaparou, Senegal, founded by Mansour Ciss in 2001, ArtBakery in Bonendale, Cameroon, founded in 2002 by Goddy Leye (1965-2011), and finally Barthélémy Toguo's Bandjoun Station in Bandjoun, Cameroon, built in 2006. They hold collections of art books both as a means of inspiration for guest artists and as a vehicle of familiarisation with visual art for lay visitors.

Both the libraries of organisations and those of artists are run by their founders and depend mainly on their enthusiasm and investment. The answers that I have collected by e-mail convey a sense of this - reason enough to reproduce them as they were (p. 24). The engagement and vision that led to these projects is admirable, especially on a continent that tends to "live for today with no cognizance of tomorrow", as Nairobi-born performance artist Ato Malinda recently criticized in her plea for a "culture of knowledge" in Africa. Yet, their lack of institutionalisation also causes such ambitious enterprises to remain utterly fragile, according to Koyo Kouoh, curator and director of Raw Material Company. As a matter of fact, without the permanent input and care of their founders these initiatives are prone to stagnation, as is the case with Art-Bakery after Goddy Leye's sudden death.

This said, there is no lack of ideas to promote the new art libraries. Meschac Gaba for example literally brought the art discourse to the streets of Cotonou. He had statements by curators, critics and artists from his global network embossed as the licence plates of the ubiquitous moped taxis. This "Bibliothèque Roulante" was a teaser to the "MAVA" project in the framework of the 2012 Benin Biennale. For their part, and as a response to the lack of specialised printed matter produced in Africa, Bisi Silva and Koyo Kouoh have started to publish art books, catalogues and monographs with their respective organisations in Lagos and Dakar. And also doual'art acts as a publisher whenever possible. The initiative that our host Achillekà Komgwen took in 2007 with the newspaper DiARTgonale belongs in this same realm. Let me therefore close with a quote from a publication made in Dakar. In it, Ato Malinda proclaims: "Only through knowledge can a public interested in art grasp the necessary discourse to supply its civilisation with ideas, values and feelings from which each generation can learn and grow." Artists' books, manifestoes, catalogues, surveys and theory volumes allow these discourses to circulate and to be transformed by new artistic practices. It's good to recall that their accessibility is not a given everywhere!

que de l'Espace doual'art à Douala, Cameroun (fondée en 1991), la CCA Library du Centre for Contemporary Art de Lagos au Nigeria (fondée en 2007), Rawbase, le centre de documentation de Raw Material Company à Dakar, au Sénégal (fondé en 2011), et enfin la MAVA Bibliothèque d'Art Contemporain à Cotonou, au Bénin (fondée en 2012). Pour parler de cette dernière, un projet de l'artiste Meschac Gaba, il faut mentionner le fait que la décennie qui vient de s'écouler a vu l'émergence de centres accueillant des artistes en résidence, initiés par des artistes visuels dans leurs pays d'origine respectifs. De bons exemples sont notamment la Villa Gottfried à Ngaparou, Sénégal, fondée par Mansour Ciss en 2001, ArtBakery à Bonendale, Cameroun, fondée en 2002 par Goddy Leye (1965-2011), et, enfin, Bandjoun Station, construite en 2006 à Bandjoun, Cameroun, sous l'impulsion de Barthélémy Toguo. Ces espaces artistiques développent et conservent des collections de livres d'art qui servent tant à l'inspiration des artistes invités que comme outils de familiarisation aux arts plastiques pour le commun des visiteurs.

Toutes ces bibliothèques sont gérées par leurs fondateurs et dépendent principalement de leur enthousiasme et de leur investissement. Les réponses réunies par mail rendent compte de cette dimension – ce qui suffit à justifier le choix de les reproduire telles quelles (p. 24). L'engagement et la vision qui ont conduit à la naissance de ces projets sont admirables, en particulier dans un continent qui tend « à vivre pour le présent sans connaissance du lendemain », pour reprendre les termes de l'artiste-performeuse kenyane Ato Malinda. Dans une publication récente, elle plaide ainsi pour une « culture de la connaissance » en Afrique. Cependant, comme le souligne Koyo Kouoh, curatrice et directrice de Raw Material Company, leur manque d'institutionnalisation amène ces entreprises ambitieuses à rester tout à fait fragiles. En fait, sans l'apport de leurs fondateurs, ces initiatives ont tendance à stagner, comme cela a été le cas pour ArtBakery après le décès inattendu de Goddy Leye.

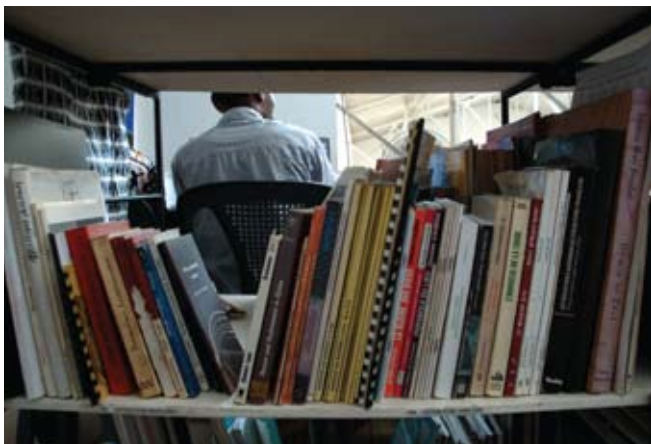
Ceci étant dit, les idées ne manquent pas pour promouvoir ces nouvelles bibliothèques d'art. Meschac Gaba a par exemple littéralement amené le discours sur l'art dans les rues de Cotonou, en faisant graver des bons mots de curateurs, critiques et artistes de son réseau international sur les plaques d'immatriculation des moto-taxis, omniprésents dans la ville. Cette « Bibliothèque roulante » servait de clin d'œil au projet MAVA développé dans le cadre de la Biennale du Bénin en 2012. De leur côté, et en réponse au manque de publications spécialisées en Afrique, Bisi Silva et Koyo Kouoh ont commencé à publier des livres d'art, des catalogues, et des monographies avec leurs organisations respectives à Lagos et Dakar. Et l'association doual'art devient éditeur toutes les fois que cela s'avère possible. Le journal DiARTgonale, initié en 2007 par notre hôte Achillekà Komgwen, participe du même esprit. Permettez-moi donc de conclure avec une nouvelle citation d'Ato Malinda tirée d'une publication réalisée à Dakar : « Seule la connaissance permet à des publics intéressés de s'approprier le discours fournissant à leur environnement culturel les idées, les valeurs et les sentiments nécessaires au développement et à l'apprentissage des générations successives. » Les livres d'artistes, manifestes, catalogues, essais et autres livres théoriques assurent la circulation de ces discours et surtout, leur transformation, voire leur détournement, par les artistes contemporains. Il est utile de rappeler que l'accès à cette documentation ne va pas de soi partout dans le monde !

1. How did your collection of books come together? Do you curate the books in your library?

2. Do you have a focus on African artists, authors or publishers?

3. How do you keep yourself informed about new publications?

4. Who are the users of your library?



(photo: A. Schemmel)



(photo: M. Dijkman)

Bibliothèque-
médiathèque de l'Espace
doual'art

Name and location of
library / Nom et site de
votre bibliothèque :

Contemporary arts
centre Espace doual'art
87, place du Gouverne-
ment, B.P.650 Douala,
Cameroun
www.doualart.org

Founded by /
Initiée par :

Marilyn Douala-Bell,
director, and Didier
Schaub, artistic director.

Year of establishment /
Fondée en :

1991

1. At first, it was simply the personal library of Marilyn and Didier Schaub, the founders of doual'art. Later, the collection was greatly enriched by generous donations from the publishers Revue Noire in Paris, l'Association Afrique en Création in Paris, the Goethe Institut in Yaoundé, and the Institut Français in Douala. Finally, the various partners of doual'art, cultural institutions, arts centres, museums and artists have helped expand the collection which now totals approximately 1500 books, some 1000 periodicals and around 150 videos. Doual'art is particularly looking for books on art history and contemporary visual art, architecture and urbanism, which are the fields of doual'art's activities and research.

2. Yes, we try to maintain the richest possible collection on African artists and creatives.

3. We don't have any special channel for this.

4. Artists and various researchers from Cameroon and abroad who have been invited by doual'art.

1. Au départ, il s'agissait de la bibliothèque personnelle de Marilyn et Didier Schaub, fondateurs de doual'art. Ensuite, le fonds a été considérablement enrichi par les gracieuses dotations de l'éditeur Revue Noire à Paris, de l'Association Afrique en Création de Paris, de l'Institut Goethe de Yaoundé, et de l'Institut Français de Douala. Enfin, les différents partenaires de doual'art, institutions culturelles, centres d'art et musées, artistes, contribuent à l'enrichissement de la collection, qui compte environ 1500 ouvrages, environ 1000 périodiques, et environ 150 vidéos. Doual'art recherche tout particulièrement des ouvrages concernant l'histoire et l'actualité des arts visuels, l'architecture et l'urbanisme, qui sont les domaines d'intervention et de recherche de doual'art.

2. Oui, nous essayons d'avoir une collection la plus riche possible sur les créateurs africains.

3. Nous ne disposons pas de canal spécifique pour cela.

4. Les artistes et quelques chercheurs camerounais et étrangers invités par doual'art.

1. Comment votre collection de livres s'est-elle constituée ? Dans quelle mesure sélectionnez-vous les livres pour votre bibliothèque ?

2. Favorisez-vous les publications sur les artistes africains, les auteurs africains ou les maisons d'édition africaines ?

3. Comment vous tenez-vous informés des nouvelles publications ?

4. Qui sont les usagers de votre bibliothèque ?



(photos: CCA)

CCA Library

Name and location of library / Nom et site de votre bibliothèque :

Centre for Contemporary Art
9 McEwen Street
Yaba, Lagos
www.ccalagos.org

Founded by /
Initiée par :

Bisi Silva

Year of establishment /
Fondée en :

2007

1. We get our books in two ways: through donations, requests to publishers and through our own purchases. I wouldn't say we curate the library yet though we do have library highlights. Like we have something on Chinua Achebe at the moment.

2. Our focus is on contemporary art generally and African art geographically.

3. I keep up through my wide network and subscriptions.

4. Our users are mainly students (under- and post-graduate) as well as practicing artists and other independent researchers.

1. Nous nous procurons les livres de deux façons : d'une part au moyen de donations, notamment en nous adressant directement aux éditeurs, d'autre part par des achats. Je ne dirais pas que nous « curatons » la bibliothèque, même si nous avons certains ouvrages ou sujets que nous mettons en exergue. C'est ainsi que l'on met un accent sur Chinua Achebe en ce moment.

2. Nous mettons l'accent sur l'art contemporain en général, et, d'un point de vue géographique, sur l'art africain.

3. Je me tiens informée à travers l'étendue de mon réseau et les abonnements que nous avons.

4. Nos usagers sont principalement des étudiants, tant du premier que du second cycle, ainsi que des artistes professionnels ou des chercheurs indépendants.

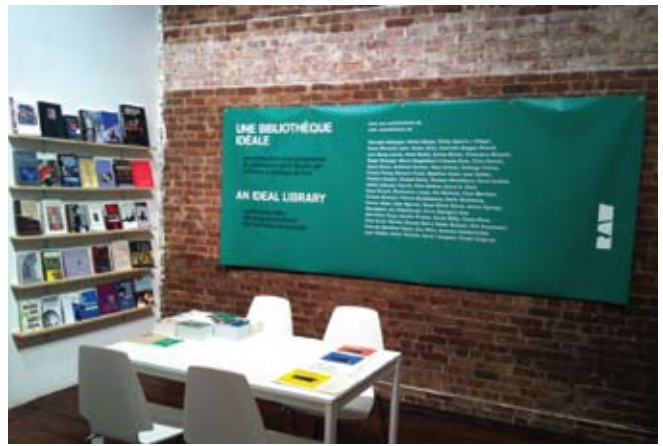


1. How did your collection of books come together? Do you curate the books in your library?

2. Do you have a focus on African artists, authors or publishers?

3. How do you keep yourself informed about new publications?

4. Who are the users of your library?



(photos: Andrew Esiebo)

Rawbase

Name and location of library / Nom et site de votre bibliothèque :

Raw Material Company
4074 bis Sicap Amitié 2,
Dakar Sénégal
rawmaterialcompany.org

Founded by / Initiée par :

Koyo Kouoh

Year of establishment / Fondée en :

2011

1. We purchase books and we also receive them as donations from institutions or artists. "An ideal library" was our first book that we edited and we plan to publish others.

2. I wouldn't say it's a focus, but since we're based in Africa and strongly involved in promoting artistic practices in Africa, this means that most of our library collection naturally consists of books about Africa. But our theoretical scope has a global outlook that includes artist books from all over the world, books on international exhibitions, art theory and history and photography.

3. We receive notices and we also do a lot of our own research on the Web. Plus, we have a network of local and international friends and colleagues with whom we're regularly in touch.

4. Our visitors are made up of local artists, art students and cultural actors in general.

1. Nous achetons et recevons aussi des livres sous forme de dons d'institutions ou d'artistes. « Une bibliothèque Idéale » est le premier livre que nous ayons produit et nous avons l'intention d'en produire d'autres.

2. Je n'utiliserais pas le terme « favoriser » mais, dans la mesure où nous sommes basés en Afrique et très impliqués dans la promotion de la pratique artistique en Afrique, c'est un fait que notre bibliothèque est pour la majorité composée d'ouvrages sur l'Afrique. Cependant, notre éventail théorique a une classification globale qui inclut des livres d'artistes du monde entier, des ouvrages sur des expositions internationales, sur la théorie et l'histoire de l'art et la photographie.

3. Nous recevons des annonces et nous faisons nous-mêmes beaucoup de recherches sur le net. Par ailleurs, nous avons des relations de travail et d'amitié avec beaucoup de professionnels locaux et internationaux avec lesquels nous échangeons régulièrement.

4. Nos visiteurs sont des artistes locaux, des étudiants en art et des acteurs culturels en général.

1. Comment votre collection de livres s'est-elle constituée ? Dans quelle mesure sélectionnez-vous les livres pour votre bibliothèque ?

2. Favorisez-vous les publications sur les artistes africains, les auteurs africains ou les maisons d'édition africaines ?

3. Comment vous tenez-vous informés des nouvelles publications ?

4. Qui sont les usagers de votre bibliothèque ?



(photo: Hermann Pitz)



(photo: MAVA)

MAVA

Name and location of library / Nom et site de votre bibliothèque :

MAVA Bibliothèque d'Art Contemporain
Cotonou, Benin, quartier Fidjrosse Centre c/1687
www.mavabenin.org

Founded by / Initiée par :

Meschac Gaba

Year of establishment / Fondée en :

2012

1. The collection of the MAVA Bibliothèque d'Art Contemporain comes from the library of the "Musée d'Art Contemporain Africain" which I created in 2001 at the art space Witte de With in Rotterdam. I started this artists' museum at the Rijksakademie in 1997 and I finished it at documenta 11, directed by Okwui Enwezor in 2002. Some of the books come from my personal library, others are donated by artists, curators and museums. For example during documenta 11, many artists donated books and catalogues.

2. Our library is made up of art books from all around the world. It is not specialised in African art or African authors. American or Chinese authors are just as welcome as long as they are talking about contemporary art. Because it's good for us in Africa to get to learn from others as well!

3. For the time being, that's not something we are concerned with because this library is based on donations of books. Artists who like the library will give us their new publications, such as the recently released book "Les destins de Zinkpè" for example: Dominique Zinkpè gave it to me and we invited him to come and give a talk about it. It was a success.

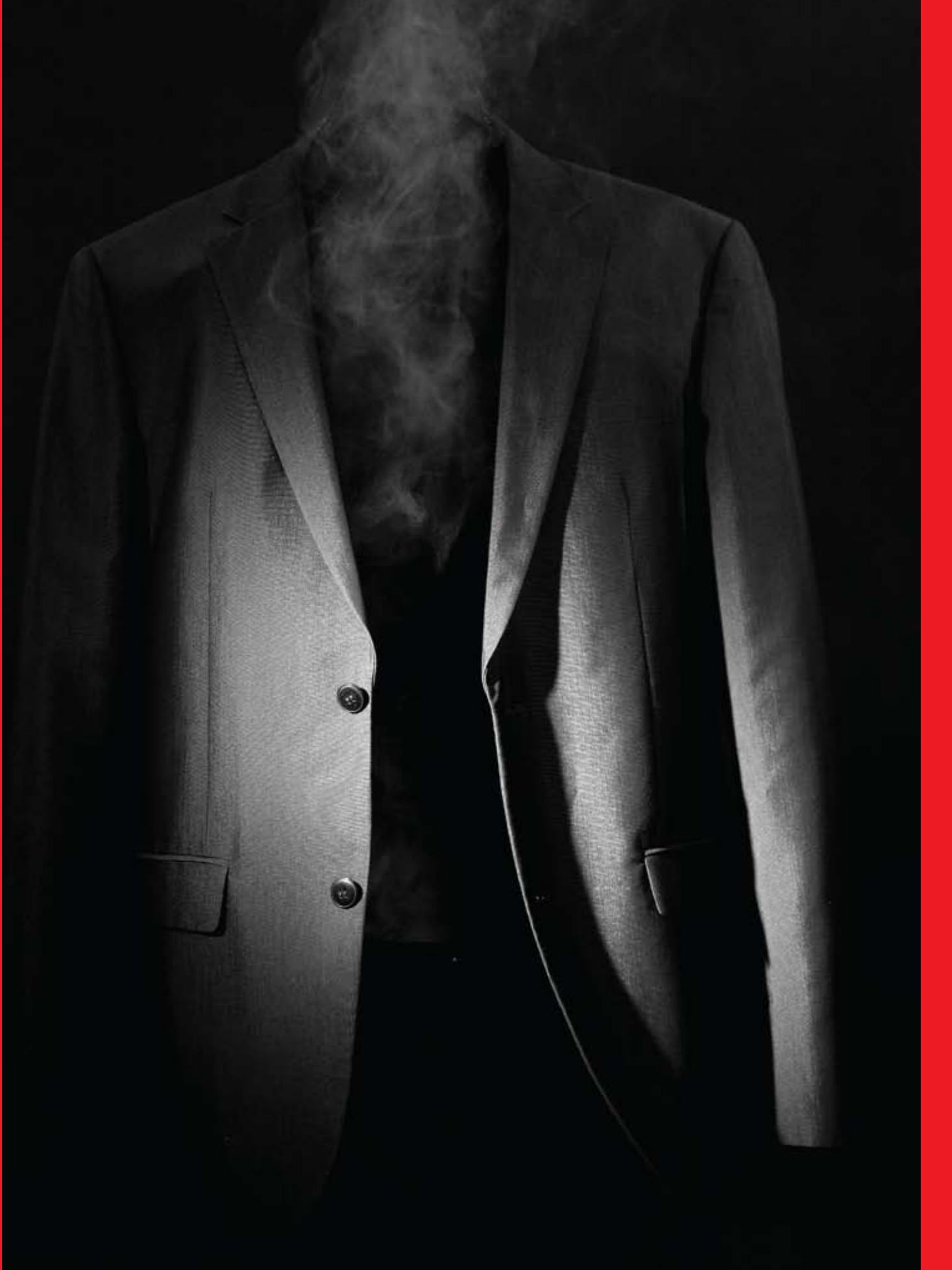
4. It's a library open to anyone interested in art. Artists can come do research and read about art. A lot of art history students also use it. A professor offers a history course here to familiarise students with the art books. It's a library with an educational mission, above all. Artists from the city come and give training workshops at the library: in April, Rafiy Okefolahan did a 15-day workshop on video. Schoolchildren from the local district also visit it as well as art lovers in general.

1. La collection de MAVA Bibliothèque d'Art Contemporain vient de la bibliothèque du « Musée d'Art Contemporain Africain » initiée en l'an 2001 à l'espace d'art Witte de With à Rotterdam. J'ai commencé ce projet de musée d'artiste à la Rijksakademie en 1997 et l'ai fini à la documenta 11, organisée par Okwui Enwezor en 2002. Une partie des livres vient de ma bibliothèque personnelle, d'autres de dons d'artistes, de curateurs et de musées. Par exemple lors de la documenta 11, beaucoup d'artistes ont donné des livres et des catalogues.

2. Notre bibliothèque est faite de livres d'art de tous les horizons. Elle n'est pas spécialisée en art africain ou auteurs africains. Les auteurs américains ou chinois sont aussi bienvenus quand ils parlent de l'art contemporain. Car c'est bien qu'en Afrique nous puissions aussi apprendre des autres !

3. Pour le moment, nous ne nous occupons pas de cela car cette bibliothèque est basée sur des dons de livres. Les artistes qui aiment la bibliothèque nous offrent leurs nouvelles publications, par exemple le catalogue « Les destins de Zinkpè », sorti tout récemment : Dominique Zinkpè me l'a donné et nous l'avons invité pour le présenter. Ce fut un succès.

4. C'est une bibliothèque ouverte à tout le monde. Les artistes peuvent venir faire des recherches et lire sur l'art. Les étudiants en histoire de l'art la fréquentent beaucoup. Un professeur notamment y donne ses cours d'histoire à ses étudiants pour qu'ils se familiarisent avec les livres d'art. Des artistes de la ville viennent faire des ateliers de formation à la bibliothèque : au mois d'avril, Rafiy Okefolahan a fait un atelier sur la vidéo pendant 15 jours. Les élèves du quartier la fréquentent, ainsi que les amoureux de l'art.





Em'kal Eyongakpa: À suivre !, 2012, stills from video installation (33'33" loop, audio with overlapping excerpts from historic pro-conflict speeches by politicians, recorded between 1940 and 2012). "À suivre" is a French expression that could be translated as to be continued, to be followed or to be listened to.

Em'kal Eyongakpa: À suivre !, 2012, clichés d'une installation vidéo (boucle de 33'33", bande-son superposant des extraits de discours d'hommes politiques prononcés en faveur de la guerre, enregistrés entre 1940 et 2012).

“How hot can an ephemeral political speech be, and what amount of smoke can it breed?”

« A quel point un discours politique éphémère peut-il être brûlant, et combien de fumée peut-il produire ? »

In 2010, at the invitation of Enough Room for Space, Vincent Meessen did initial location scouting in Douala for a film project provisionally titled "To the End of the Night". The project was inspired by the life of Louis Destouches, a French colonial administrator who lived in the south of Cameroon from 1916 to 1917. Fifteen years later, by then a doctor working in the slums of Paris, under the pen name Louis-Ferdinand Céline this same Destouches ambushed the literary world with "To the End of the Night", now considered one of the seminal works of modernity. On behalf of DiARTgonale, Vincent Meessen asked the author and journalist Lionel Manga to continue this location scouting in the South. It became a journey of words through an exchange of letters, tracing the footsteps of Louis Destouches, alias Céline, to Fort-Gono (Douala), Topo (Campo) and elsewhere, revisiting a novelistic topography along the way.



(photo: Vincent Meessen)

Post-Script



En 2010, à l'invitation d'Enough Room for Space, Vincent Meessen réalise ses premiers repérages à Douala pour un projet de film provisoirement intitulé « Au Bout de la Nuit ». Ce projet est informé par la vie de Louis Destouches, un administrateur colonial français ayant vécu dans le sud du Cameroun de 1916 à 1917. Une quinzaine d'années plus tard, ce même Destouches, devenu médecin dans la banlieue parisienne, fera son entrée par la grande porte dans la littérature. Sous le nom de plume de Louis-Ferdinand Céline, il publie « Voyage au bout de la nuit », considéré comme l'un des romans clef de la modernité. Pour le compte de DiARTgonale, Vincent Meessen a proposé à Lionel Manga, auteur et journaliste, de poursuivre les repérages dans le Sud. Ce repérage se fait en mots et prend la forme d'une correspondance. Sur les traces de Louis Destouches alias Céline, à Fort-Gono (Douala), à Topo (Campo) et ailleurs, c'est toute une topographie romanesque qu'il s'agit de revisiter par l'expérience.

Dear Lionel,

I hope this letter finds you well and that the fourth volume of the Cahiers Céline ("Letters and early writings from Africa", 1916-1917) arrived safely. In it, you'll find the letters that Louis Destouches sent to his parents and others from Douala, Campo, Bikobimbo and the island of Dipikar.

I know that we are at the start of a long process. Making it a shared one from the get-go will be the first test. I wanted to write you to explain a bit more about my approach. To continue with the scouting I started during my first visit to Douala, I began thinking of handing it over to a Cameroonian scriptor. This choice of words is in no way pejorative, I simply prefer to use it in place of the term author, as a reminder that we're all just webs of citations spun from multiple traditions.

I'm very pleased that you readily agreed to be the scriptor. I'd like to just briefly go over the terms of the assignment. Since it's not a matter of doing the scouting in the conventional way (through pictures), but rather through words, granting poetic licence upfront is a way to avoid being restricted to working only with the actual locations revisited. You and I will then be able to unearth some of the important issues that this film project shouldn't circumvent. One of these will be to get away from a certain fixation, to escape the repetitive spiral of commentary by setting the images in motion.

I'm thinking back to our first meeting. I can clearly picture you sitting on a bench in the garden of the arts centre next-door to La Pagode, the former royal palace frequented by Destouches and which Céline mentions in his novel. My initial investigations revealed that the current exhibition gallery of the arts centre was once the city's first cinema: le Paradis. And this, in a city where sadly, there is now not a single movie theatre. After the Germans had hanged the king for "high treason", La Pagode for a time served as headquarters for the logging company that employed the future Céline. These two histories are separated by a simple partition wall.

For now, my plan could be expressed in a series of questions: how to find the way back from the hell of "Journey to the End of the Night" by way of the case of this former "Paradise" in Douala? Not literally, of course, but by and through the cinema. What might a character named Louis be like if we were to conjure him through this magic trick?

Hoping to hear from you soon,
Vincent

Dear Louis,

The deepest, most beautiful blue sky over Douala this morning. Extraordinary.

All my best,
Franck Lagache

Dear Lagache,

I suspected that my first letter would have narrative consequences. I take note of your character and I welcome "mine" without being quite sure what type of pact to forge with him: adopt him? Give him consistency? Share him? Or rather strategically retreat, migrate into footnotes and wisely let you drift towards the island of Dipikar? I thank you for your deep blue. Here, a smoke-coloured sky crisscrossed with lightning. More apocalyptic than paradisiacal. I think back to it. No cinema in Douala has ever matched it for the sheer, fantastical enchantment of the name,

Cher Lionel,

J'espère que ce courrier te trouve en pleine forme et que le quatrième tome des Cahiers Céline (« Lettres et premiers écrits d'Afrique », 1916-1917) t'est bien parvenu. Tu y découvriras les courriers de Louis Destouches postés à ses parents et à quelques proches depuis Douala, Campo, Bikobimbo et l'île de Dipikar. Je sais que je suis au début d'un long processus. Le mettre en partage dès le départ offre une première mise à l'épreuve. Je voudrais profiter de ce courrier pour expliciter un peu ma démarche. Afin de continuer le repérage entamé lors de mon premier séjour à Douala, j'ai donc pensé le confier à un scripteur camerounais. Ce terme n'est nullement péjoratif, il remplace le terme d'auteur et rappelle que nous sommes tous des tissus citationnels issus de multiples traditions. Que tu aies d'emblée accepté d'être ce scripteur me réjouit. Je voudrais revenir brièvement sur les termes de cette délégation. Ainsi ne s'agit-il pas de poursuivre le repérage de façon conventionnelle (en images) mais bien en mots. Autoriser la fiction de devenir d'emblée effective éviterait de se limiter à composer avec le seul réel des espaces revisités. Toi et moi serions alors à même de faire émerger quelques-unes des questions importantes dont ce projet de film ne pourra faire l'économie. L'une de celles-ci sera d'échapper à une forme de hantise, de sortir de la spirale répétitive du commentaire grâce à l'image en mouvement.



Poste, Douala, 1917
(photo: Frédéric Gadmer)

Je repense à notre première rencontre. Je te revois très nettement assis sur un banc dans le jardin du centre d'art qui jouxte la Pagode. Cet ancien palais royal, que Destouches fréquenta et que Céline mentionne dans son roman. Mes premières recherches m'ont appris que l'actuelle salle d'exposition du centre d'art fut le premier cinéma de la ville : le Paradis. Et ce, dans une ville où tristement plus aucune salle de projection n'existe. Une fois que les Allemands eurent pendu le roi pour « haute trahison », la Pagode abrita un temps le siège de la compagnie forestière qui employa le

futur Céline. Un simple mur-écran sépare ces deux histoires.

Pour l'heure, mon programme pourrait donc se poser en forme de questions : comment revenir des enfers du « Voyage au bout de la Nuit » en passant par la case de l'ex-Paradis de Douala ? Non pas littéralement bien entendu mais par et à travers le cinéma. A quoi pourrait ressembler un personnage prénommé Louis et qui nous reviendrait après cette passe magique ?

Dans l'espoir de te lire sous peu,
Vincent

Cher Louis,

Très beau ciel bleu et profond au-dessus de Douala ce matin. Exceptionnel.

Votre dévoué,
Franck Lagache

Cher Lagache,

Je me doutais que ma première lettre pourrait avoir des conséquences narratives. J'acte votre personnage et j'accueille le « mien » sans trop savoir quel pacte nouer avec lui : l'adopter ? Lui donner consistance ? Le partager ? Ou, au contraire, tactiquement battre en retraite, migrer en « footnotes » et vous laisser sagement dériver en direction de l'île de Dipikar ? Je vous remercie pour votre bleu profond. Ici, coup de grisou dans un ciel zébré par les éclairs. Plus apocalyptique que paradisiaque. J'y repense. Aucun cinéma de Douala n'a pu rivaliser avec



le Paradis. This "fantasma" as the Italians and Spanish call phantoms or ghosts. Every movie theatre is a paradise devoted to "la fantomachia", spectrality.

These brief lines have convinced me to follow you, as is my first wish. I'll give you free rein, taking refuge in the margins, and accept the role of this other Louis.

Projectively yours,
Vincent

Dear Franck,

I don't know whether that old French physio-therapist still lives at La Pagode. During my stay in Douala, I was able to film in his home, that is to say, in this former royal palace in tatters... Surprised by the impoverishment, from the office to the bedroom. Perhaps you've encountered him on occasion?

He, too, is a real character. Yet one who has never been able to leave. When he arrived from Côte d'Ivoire to settle, 20 years ago, the palace was empty. It was offered to him. I'm told that he was planning to leave the city but could never reconcile himself to it and was constantly postponing his return to France. Back to a farm in the country he had purchased long ago, where his children and grandchildren now live. A man who embodies the oxymoron of "re-becoming". How to re-become? How to re-become what one hasn't been for ages: a natural-born Frenchman. This France of mythical origins fantasised by Louis-Ferdinand Céline and to which this long-retired member of the medical corps did not seem to want to return. One cannot "re-become", one can only become. "Only that which becomes in the fullest sense of the word can return, is fit to return", writes Deleuze on Nietzsche's thought-as-movement. The Nietzschean eternal return is not of the order of the repetition of the Same or the Identical, but on the contrary, the creation of the possibility for the same to return, different: the possibility of a difference. Fighting against the reactive (resentment and bad conscience) to make room for the affirmation. What Nietzsche would have wholeheartedly endorsed, Doctor Destouches put as much into practice as the lampoonist Céline would have betrayed, allowing the fatal to prevail over life-giving creation. I will leave you with your companion A.K., alias Castor II, in whom I seem to recognise a kinship with a certain Zarathustra.

Looking forward to hearing from you,
Louis

Dear Louis,

"Me voici donc", So here I am in Douala! I'm borrowing the phrase word for word, copyleft, you might say, from the Old Man who has run this country for a good 30 years, regularly changing acolytes. I got it from a green-red-yellow friend from my old days at the Sorbonne who's living and working there, Adrien Katika, alias Castor II, a computer engineer and environmental activist, a brilliant free electron. They don't make them like that anymore. You would be stunned to see what Douala has become in the meantime. A massive metropolis that goes into gridlock seizure at rush-hour. And all these "made in China" motorbikes! The chorus of backfiring two-strokes produces a continuous background noise, as well as clouds of CO₂ pollution. You should see them in traffic, threading their way right under the motorists' noses, darting into the slightest gap, impervious to danger! These days this "little native village" blithely hosts 4 million inhabitants.

Not sorry to be here, 6000km south of those doldrums where the children of Deicide flounder about in our oh-so-disenchanted post-modernity. Europe is endlessly venting its spleen about the single currency, the political cohesion of the Union, and Growth and Employment, to anyone who wants to hear it. Black bile and Berlin imposing the pressure of budgetary rigour on other capitals. The gods of yore are out of breath and Profit unabashedly dictates its law to the States, with the blessing of the ratings agencies. Oh yes! States are given ratings! They lose points, and the value of their sovereign debt plunges instantly on the markets. The world of High Finance decried by our earnest blue-white-red president simply carries on doing as it pleases, polishing its conscience with swashbuckling non-profit foundations. Or how humanitarianism becomes a money-laundering operation in broad daylight.

Having been here only a week, I've been eating fresh fish every night and I can't get enough of it. No worries when it comes to food. Sole, threadfin, longneck and bobo croaker. Especially on the grill. Accompanied by very ripe plantains fried in raw palm oil. I am seriously enjoying myself. How about some "ndolè" with cod or smoked fish? And in the fruit section, it's quite simply the garden of the Hesperides! Between the pineapples, avocados, bananas, papayas, and mangoes, which are just coming into season, and so on, one is spoiled for choice in ways to delight the taste buds. My enthusiasm is as acute as the change of scenery: a curiosity that will be rewarded and I am enjoying it already.

Surprising as it may seem, it's on a medical prescription that I have come to this side of the world. After attentively listening to my ranting, my therapist asked me if I'd ever visited and stayed in Africa. The answer turned out to be no. I can still see him appraising me from his armchair, his compassion laced with a mischievous smile, strongly recommending that I jump on the next plane to Cameroon. Assuring me that this sub-Saharan getaway would be better than any pills. Provided that I'd avoid following the beaten paths tramped by the local Whites who prefer to travel in herds and are here on business, to get filthy rich, grabbing cash for their retirement in temperate climes. I am pleased to have followed his advice to the letter so far. Here, my Euclidean and Cartesian training is constantly undermined, assaulted by reality, at all levels. As is the Aristotelian law of non-contradiction, the cornerstone of knowledge from the Enlightenment with which our Western culture drapes itself so very smugly. Here, the shortest route from one point to another is not necessarily the canonical, linear laws of classical geometry. Oh yes, it does seem a paradox! Whether in artistic terms or otherwise, in my initial estimation, blurred lines seem to be the norm in this country that is said to be poor and heavily indebted in the jargon of the World Bank, that pseudo-good fairy whose macroeconomic prescriptions riddled with monetarism have, in the twilight of the last century, indefinitely plunged the civil servants and, consequently, the Cameroonian people, into a suffocating and vertiginous insecurity. They call it "structural adjustment", the same thing that contemporary Greece is struggling with, sparking serial suicides in the land of Socrates. And when will it be France's turn to be declared in recession by licensed experts? I am off to find Adrien Katika, alias Castor II, alias A.K. waiting for me on the bench of totems, beneath an imposing mango tree, in the garden of the White Cube, a contemporary art centre set up in a building adjoining the Pagode which once held the city's first cinema, "le Paradis".

Best,
Franck Lagache



un nom aussi enchanteur et fantasmagique que celui du Paradis. Ce « fantasma » que les Italiens et Espagnols utilisent aussi pour « fantômes ». Chaque salle de cinéma est un paradis dédié à la fantomachie. Ces quelques lignes m'auront conduit à vous suivre puisque tel est mon souhait premier. Je vous laisse le champ libre, je prends refuge dans les marges et accepte d'endosser le rôle de cet autre Louis.

Projectivement vôtre,
Vincent

Cher Franck,

Je ne sais pas si le vieux kiné français vit toujours dans la Pagode. Lors de mon séjour à Douala, j'ai pu filmer chez lui, c'est-à-dire dans l'ex-palais royal en piteux état... Surprenant de dénuement, de la salle de consultation à la chambre à coucher. Peut-être l'as-tu croisé à l'occasion ?

C'est, lui aussi, un véritable personnage. Un de ceux qui n'ont jamais pu repartir. Quand il est arrivé de Côte d'Ivoire pour s'installer à Douala, il y a vingt ans, le palais était vide. On le lui a proposé. Il m'a dit qu'il allait quitter la ville mais ne pouvait s'y résoudre et reportait sans cesse son retour en France. Vers une ferme à la campagne qu'il a achetée il y a bien longtemps et où vivent aujourd'hui ses enfants et petits-enfants. Un homme incarnant l'oxymore du « redevenir ». Comment re-devenir ? Comment redevenir ce qu'on est plus depuis perpétue : un Français du terroir. Cette France des origines mythiques fantasmée par Louis-Ferdinand Céline et vers laquelle ce membre du corps médical plus que retraité ne semblait pas vouloir retourner. On ne peut pas « redevenir », on ne peut que devenir. « Seul est apte à revenir, ce qui devient, au sens le plus plein du mot » écrit Deleuze à propos de la pensée-mouvement de Nietzsche. L'éternel retour nietzschéen n'est pas de l'ordre de la répétition du Même ou de l'Identique mais au contraire la création d'une possibilité pour le même de revenir autre : la possibilité d'une différence. Lutter contre le réactif (ressentiment et mauvaise conscience) pour faire place à l'affirmation. Ce que Nietzsche aura appelé de tous les vœux, le Docteur Destouches l'aura mis autant en pratique que le pamphlétaire Céline l'aura trahi, laissant le mortifère prendre le pas sur le vivifiant de la création. Je te laisse avec ton compagnon A.K. alias Castor II, en qui il me semble déceler une parenté avec un certain Zarathoustra.

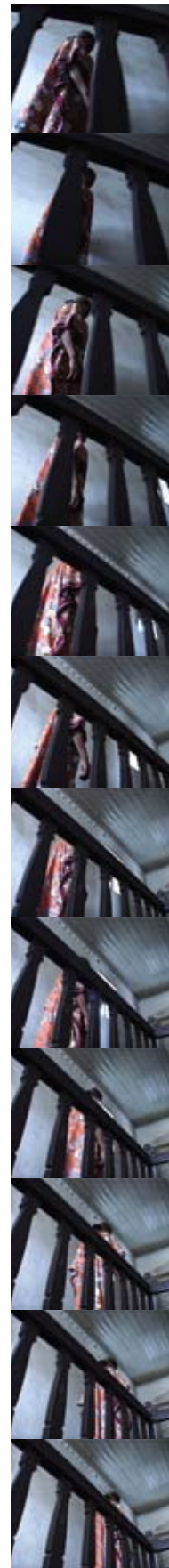
Dans l'attente de te lire,
Louis

Très cher Louis,

Me voici donc à Douala ! J'emprunte la formule mot pour mot, libre de droits, au Vioque qui dirige ce pays depuis une bonne trentaine d'années déjà, en changeant d'acolytes régulièrement. Je la tiens d'un ami vert-rouge-jaune du temps de la fac à la Sorbonne, y vivant et y travaillant, Adrien Katika alias Castor II, ingénieur informaticien et activiste vert, un électron libre génial, comme on n'en fait plus. Vous seriez ahuri de voir ce que Douala est devenu entre temps. Une énorme métropole où la circulation est apoplectique aux heures de pointe. Et toutes ces motos « made in China » ! L'intégrale des pétarades à deux temps produit un bruit de fond continu, ainsi qu'une pollution diffuse au CO₂. Il faut les voir dans la circulation se faufiler sous le nez des automobilistes et s'infiltrer dans le moindre interstice, au mépris du danger ! La « petite ville indigène » tutoie aujourd'hui allègrement les quatre millions d'habitants.

Je ne suis pas fâché de m'être rendu 6000 km au sud du marasme où patauge la postérité du Décide, cette postmodernité si désenchantée. L'Europe n'en finit pas de se faire encore et encore de la bile sur la monnaie unique, sur la cohésion politique de l'Union, sur la Croissance, sur l'Emploi, bref de la bile sur tout et tous azimuts. De la Bile noire avec Berlin qui met la pression de la rigueur budgétaire aux autres capitales. Les Dieux d'antan sont essouffés et le Profit dicte, sans vergogne, sa loi aux Etats, avec la bénédiction des agences de notation. Eh oui ! On note les Etats ! On leur retire des points et la cote de leur dette souveraine plonge aussi sec sur les marchés. La Haute Finance, décriée par notre brave président bleu-blanc-rouge, normal, n'en fait qu'à sa tête et se donne bonne conscience avec des fondations sémillantes à buts non-lucratives. Ou comment l'humanitarisme se fait lessiveuse de fonds propres à ciel ouvert. Arrivé il y a une semaine seulement, je ne me lasse pas, depuis le premier soir, de manger du poisson frais. Zéro souci de croûte. Bar, sole, capitaine, bossu. Surtout à la braise. Accompagné de plantains très mûres frites dans de l'huile de palme brute. Je me régale grave. Que dire du « ndolé » à la morue ou au poisson fumé ? Au rayon des fruits, c'est tout simplement le jardin des Hespérides. Entre les ananas, les avocats, les bananes, les papayes, les mangues dont la saison vient de commencer, et j'en passe, on n'a que l'embarras du choix pour égayer ses papilles gustatives. Mon enthousiasme est à la hauteur du dépaysement : ma curiosité sera servie et je m'en réjouis d'avance. Aussi surprenant que cela puisse te paraître, c'est sur prescription médicale que je me trouve de ce côté du monde. Après avoir prêté une oreille attentive à mes jérémiades, mon psy m'a demandé si j'avais jamais été et séjourné en Afrique. Il se trouvait alors que non. Je le vois d'ici me considérant de son fauteuil avec une commisération ourlée d'un sourire malicieux et me suggérant vivement de sauter dans le premier avion pour le Cameroun. En m'assurant que cette escapade subsaharienne vaudrait mieux que des cachets. Pourvu que je me risque à ne pas prendre les sentiers battus par les Blancs du cru qui préfèrent la grégarité et sont ici pour le « business », pour se faire des couilles en or, du bon fric destiné à leurs vieux jours aux latitudes tempérées. Je me félicite jusque-là d'avoir suivi à la lettre son conseil. Ici, mon formatage cartésien et euclidien est constamment mis à mal, bousculé par la réalité, à tous les niveaux. Ainsi que le principe de non-contradiction aristotélicien, socle du savoir venu des Lumières dont notre vieille culture occidentale se drape et se gargarise sans modération. Ici, le plus court chemin menant d'un point à un autre n'est pas forcément la droite canonique, linéaire, de la géométrie classique. Eh oui ! Cela semble bel et bien paradoxal ! Artistique ou pas, le flou me paraît en première approximation être la norme de ce pays qu'on dit pauvre et très endetté dans le jargon de la Banque Mondiale, cette pseudo-bonne fée dont les ordonnances macroéconomiques cousues de monétarisme ont, au crépuscule du siècle dernier, plongé sine die les salariés du service public et, partant, les populations camerounaises, dans une suffocante et vertigineuse précarité. Cela se nomme « ajustement structurel », celui-là même avec lequel la Grèce contemporaine a maille à partir, fauteur de suicides en série au pays de Socrate. En attendant le tour de la France déclarée en récession par les experts patentés ? Je file de ce pas alerte retrouver Adrien Katika alias Castor II alias A.K. qui m'attend sur le banc des totems, sous un vénérable manguier, dans le jardin du White Cube, un centre d'art contemporain installé dans un édifice mitoyen à la Pagode et qui abrita le premier cinéma de la ville, le Paradis.

Cordialement vôtre,
Franck Lagache





Hôpital Laquintinie, Douala, 1916
(photo: Frédéric Gadmer)

Dear Narrator,

Thanks for your note. It reminds me that it would be useful to share the results of my investigations. If I didn't disclose some of the information gathered, it's on the one hand because I could not foresee certain crossroads at which we now find ourselves. But also because your first letters form a part of my return trip. So here I am, having boarded your story and effectively engaged in a parallel journey. More and more I am liking this idea that we are both passengers on a journey that the other is making on his "behalf". No sooner have I typed it, than rereading this sentence, it strikes me that its full ambiguity is apparently the very thing that will soon concern us.

In the context of our collaboration, location scouting for the sake of developing a script, perhaps we should allow ourselves wrong turns and rewrites? This "we" should be understood as a constantly widening community: it already encompasses protagonists, both real and fictitious, living and dead: you and I, Louis, Franck, A.K., Destouches, Céline, Jamot, Deleuze, Nietzsche... All those who have been inked-in become characters. Here, they are included in the story but may also become forces acting within it. And all who have been summoned for the journey speak to us not only in the past, but they have "prehended" our present. Otherwise we'd no longer be talking about them. A question arises: how can we, with as much determination as tact, re-route this occupation of our psyches, not remain stuck in the traps of all those stories, big and small, written by others? How to forge a path beyond the great colonial night if not through a dual motion: taking into account the way in which History affects the present and at the same time our capacity to think, each of us with our own forms, in propositional terms? Will there be a possibility for forms of critical positivities in the action of "plotting"? I think so.

The results of my research which might have proved useful for writing your last letter, inspires this one. In this sense, writing is never more than rewriting. What may at first seem trivial is sometimes the beginning of a path, a bifurcation which proves beneficial to the project. So, you mention the GMI, the Groupe Mobile d'Intervention, the local CRS riot police. In fact, the building that holds the hard-core of the GMI was the focus of all my attention as soon as I arrived in Douala. By a rather disturbing coincidence, this building houses not only the cultural administration that has the authority to issue permits for filming motion pictures, but also, and above all, it once housed the colonial hospital. The nerve centre where the future doctor Louis Destouches was hospitalised before his repatriation to France.

Dear Louis,

Under the guidance of Castor II, I've gradually made a religion, bold words for an atheist, of Kamer as they call it here, short for Cameroon, where the postcolonial sequence decisively took off around 1960 with the independence inscribed on the first of January, its preamble having been written in Douala in May 1955, in blood, following a fatal road accident involving a white driver running down an indigenous man. That makes it 13 years before our own May, that of the baby-boom youth and the thirst for emancipation at every level of life, heirs to the "never again", to the spectre of Auschwitz and a guilty conscience. The rest of the story can be summed up concisely: an interminable disillusionment. With the blessing of our General and the mysterious Jacques Foccart having free rein to preserve French interests at any price. The

cradle of the nefarious Françafrique was somewhere just north of zero latitude, in Cameroon: I know that now.

My marvellous friend comes from a historic hometown: Ayos. The headquarters of the physician-colonel Eugène Jamot, a child of the Creuse region in France, conqueror of the sleeping sickness, rampant in this equatorial zone, that caused tremendous devastation among the population. A great uncle of Castor II's was a member of his famous mobile teams. His method of intervention thoroughly revolutionised preventive medicine and he died, thrust into disgrace, actually, this noble Jamot, paying dearly for the dramatic blunder of a worker in charge of prescriptions at a health station in his absence who got the dosage wrong. There, in Ayos, on the banks of the Nyong, the river that irrigates the region, as I discovered, this man of the Creuse, who continued as a country doctor upon his return to France remains a respected icon of devotion and undeniable selflessness in the service of his fellow man, a man whose illustrious memory is honoured by a stela erected in Yaoundé. So you see, the Whites in black Africa are not all villains like Joseph Conrad's Kurtz, lawless and amoral, driven exclusively by Lucre. It's very comforting, believe me, not having to don the iron frockcoat of guilt by proxy!

My half-masted libido of Paris has found its fibre here. I was starting to get worried. A quasi-celibacy had gradually taken hold of me in this liberated society where to brush against a woman counts as harassment within the legal system and is consequently punishable. Men from here think this is a hilarious joke, as they feel up the girls every which way and straightforwardly charm them in suggestive terms. Who see it as a sign of interest and don't complain in the least. I have yet to see a guy dished out a sharp slap as happens back home to some unfortunate fellows. Women here are 100% women and willingly display themselves. There is such variety and much to whet the appetite in this profusion of boobalicious bodies. Edith, a buxom cabaret dancer champing at the bit as I put her through her paces, profoundly reconciled in me the burning bush with a verb as filthy-minded as it is promising: to fuck. I haven't had a hard-on like that since I don't know when, nor fired off so many rounds in a single night. Between the mangrove and the macadam, welcome to sex without complex, the raw stuff, copulation in its essence, bathed in exhilarating carnal aromas!

All the best,
F.L.

Mon cher Louis,

Sous la houlette de Castor II, je me fais progressivement une religion (figure osée pour un athée) sur le Kamer - comme on dit par ici, pour faire court, au lieu de Cameroun. La séquence postcoloniale menant à l'Indépendance du premier janvier 1960 a pris à Douala un élan décisif et sanguinaire en Mai 1955, suite à un accident mortel sur la voie publique, impliquant un automobiliste blanc et une autochtone qu'il avait renversée. Soit treize ans avant notre Mai, celui de la jeunesse du baby-boom en mal d'émancipation sur tous les paliers de la vie, héritière de « Plus jamais ça », du spectre d'Auschwitz et de la mauvaise conscience. La suite de l'histoire ici peut se résumer en trois mots : une interminable désillusion. Avec la bénédiction de notre Général et le mystérieux Jacques Foccart qui avait alors les pleins pouvoirs pour préserver à n'importe quel prix les intérêts hexagonaux. La sulfureuse Francafrrique a son berceau au voisinage nord de la latitude zéro, au Cameroun : je le sais maintenant.

Mon génial pote est originaire d'un patelin historique : Ayos. Ce village est le quartier général du médecin-colonel Eugène Jamot, un enfant de la Creuse, vainqueur de la maladie du sommeil qui sévissait dans cette contrée équatoriale et causait des ravages énormes parmi la population. Un grand-oncle de Castor II avait fait partie de ses fameuses équipes mobiles. Son modèle d'intervention aura carrément révolutionné la médecine prophylactique et il est mort frappé de disgrâce pourtant, ce brave Jamot, payant ainsi au prix fort la bévue dramatique d'un collaborateur qui prescrivait dans un poste de santé en son absence et se trompa de dosage. Là-bas, à Ayos, au bord du Nyong, le fleuve qui arrose la contrée, comme j'ai pu m'en rendre compte, le Creusois, redevenu médecin de campagne dans son terroir, demeure une icône respectée pour son dévouement et son abnégation indéniables au service de son prochain, et une stèle érigée à Yaoundé honore cet homme d'illustre mémoire. Comme quoi, les Blancs en Afrique noire ne sont pas tous des canailles à la Kurtz de Joseph Conrad, sans foi ni loi, motivés exclusivement par le lucre. C'est trop réconfortant, croyez-moi, de ne pas devoir endosser la redingote en fer de la culpabilité par procuration !

Ma libido, en berne à Paris, a retrouvé du nerf ici. Je commençais à m'inquiéter. Une quasi-chasteté avait fini en effet par s'imposer progressivement à moi dans cette société affranchie où effleurer une femme est qualifié de harcèlement par le système juridique et puni en conséquence. Les hommes d'ici en rigolent grassement, eux qui tripotent les gonzesses sous tous les angles et les titillent sur la fréquence lubrique sans l'ombre d'un détour. Elles y voient une marque d'intérêt et ne s'en plaignent point. Je n'ai pas encore vu un mec se prendre une baffé cuisante, comme ça arrive chez nous à tel olibrius mal luné. Les femmes, par ici, sont 100% femmes et s'exposent volontiers. Il y a vraiment de la variété et de quoi être stimulé par cette profusion de corps-nichons. Mon galop d'essai avec une lascive et piaffante Edith, plantureuse danseuse de cabaret, m'a réconcilié à fond le buisson ardent avec ce verbe aussi égrillard que prometteur : baiser. Je n'avais plus bandé autant depuis une kyrielle de saisons, ni tiré autant de bordées à répétition en une nuit. C'était, entre mangrove et macadam, la bienvenue au sexe sans complexes, au rut brut, à la copulation en soi, dans un bouquet d'effluves charnels et émoustillants !

Cordialement vôtre,

F.L.

Cher Narrateur,

Merci pour cette missive. À te lire, je me rends compte que te fournir le fruit de mes petites recherches ici serait certainement profitable. Si je retiens certaines de ces informations, c'est d'une part parce que je ne pouvais prévoir certains carrefours où nous nous retrouvons. Mais aussi parce que tes premiers courriers constituent une partie de mon voyage de retour. Me voilà embarqué dans ton récit et de facto engagé dans un voyage parallèle. Me plaît de plus en plus cette idée que l'un et l'autre soyons passagers d'un voyage que l'autre effectue en « son nom ». A peine tapée, je relis cette dernière phrase et me dis que toute son ambigüité est vraisemblablement ce qui nous occupera sous peu.

Dans le cadre de notre collaboration, celui d'un repérage en vue d'un script, peut-être devrions-nous nous autoriser bifures et reprises ? Ce « nous » étant à entendre comme une communauté qui ne cesse de s'élargir : elle englobe déjà des protagonistes, réels et fictifs, morts et vivants : vous et moi, Louis, Franck, A.K., Destouches, Céline, Jamot, Deleuze, Nietzsche... Tous ceux qui sont écrits deviennent des personnages. Les voilà pris dans le récit mais aussi possibles forces actives en son sein. Et tous ceux qui seront appelés à la cause du voyage ne nous parlent pas seulement du passé, ils ont « préhendé » notre présent. Sinon nous ne parlerions plus d'eux. Une question se pose ici : comment pouvons-nous avec autant de détermination que de tact re-router cette occupation de nos psychés, ne pas rester prisonniers des pièges des histoires, la grande comme les petites, écrites par d'autres ? Comment frayer un chemin hors de la grande nuit coloniale sinon par un double mouvement : la prise en compte de la façon dont l'Histoire affecte le présent et de manière concomitante notre capacité à penser, chacun avec nos formes, en termes propositionnels ? Y aurait-il une possibilité pour des formes de positivités critiques dans l'action de « mettre en intrigue » ? Je le crois.

Le fruit de mes recherches qui aurait pu être profitable à l'écriture de ta dernière missive alimente la présente lettre. En cela, écrire n'est jamais que réécrire. Ce qui peut sembler de prime abord anecdotique est parfois à l'origine d'une piste, d'une bifurcation qui s'avère salutaire au projet. Ainsi tu évoques le GMI, le Groupe Mobile d'Intervention, les CRS locaux. Or le bâtiment qui abrite les durs à cuire du GMI a fait l'objet de toute mon attention lors de ma venue à Douala. Par un hasard assez troublant, ce bâtiment est non seulement celui qui abrite les services



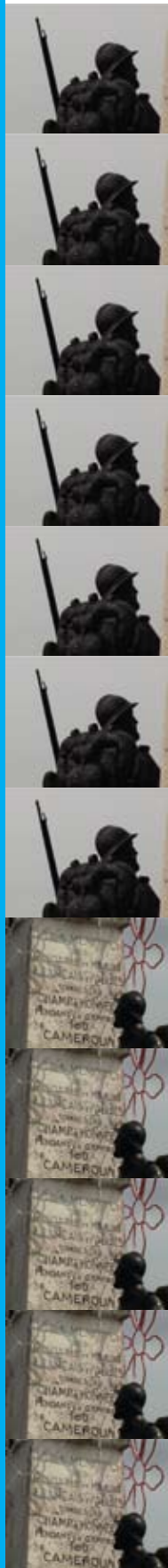
By an even more disturbing coincidence, while I was filming in this building, in a darkened backroom, I discovered three rusted boxes stacked on top of each other. Inside, rolls of 35mm film. The title was printed on the label: "La Nuit Africaine" (The African Night). According to one critic, a mediocre, made-for-TV film on the life of Eugène Jamot.

I would rather have stumbled upon a vintage (1930) copy of the film that popularised Jamot's proto-humanitarian work. "Le réveil d'une race au Cameroun" (The awakening of a race in Cameroon) – as it was called – featured decidedly Cameroonian infantrymen of the "Senegalese Tirailleurs" corps as nurses. Armed with microscopes, we see them assisting infected patients who look like bewitched zombies. The black bodies of the sick are marked with a white crayon. Thus, those contaminated bear a simple letter S for Sleeping. Hard not to make a connection between the future Doctor Destouches and his militant hygienism, and this other Doctor, both produced by the age of Pasteur with its revolutionary discovery of "invisible agents". Microbiological agents that at this time already formed a fantasmatic source infiltrating – through cinematographical ideas and propaganda – the body of an afflicted nation. The colonies, this was the testing ground that might one day make it possible to heal, to revive, the French national body...

Knowing we are moving towards each other, I hope I haven't led you astray with this letter and imagine you must have set course for Campo.

Hope to hear from you soon,

L



Dear Louis,

By chance yesterday afternoon I witnessed a minor but hardly mundane incident that speaks volumes about the outstanding balances and the silence on all registers in the historical field here. With a white beard and a thick necklace, a determined and luminous gaze, sporting a hat in the national colours and armed with a sledgehammer, a political activist known to the law enforcement authorities and the riot police had a go at a vestige of French colonisation, the memorial erected in honour of Leclerc de Hautecloque in front of the Post Office in Bonanjo. The celebrated leader of the legendary 2nd DB¹ poses there like a perfect gentleman of war, leaning casually on a cane, before a mural depicting, in bas-relief, the epic record of his unit, from the draft of black troops in AEF² to the victorious entry into Paris, via the Sahara. Le Combattant, according to his public nickname, couldn't keep away, and didn't hesitate to join the forces of the GMI³ out and about in a battered pick-up. The words of Vladimir Jan-kélévitch inevitably come to mind: that which has been, henceforth cannot not have been...

The garden adjacent to the White Cube creates a completely improbable sanctuary within the hypercentre of the green-red-yellow metropolis. In this urban context, it's like a lush oasis in the desert. The incurious "poula-poula"⁴ readily give this harbour a wide berth. The old mango tree that stands there covered with moss and epiphytes holds its own in the shadow of the nonagenarian Palace of Justice, the seat of the Littoral Court of Appeals, a microclimate that affords a serenity in which conversations blossom between laughter and exclamations. Welcome to the kingdom of Stéphanie, the comely chatterbox who tends the gallery bar. She's on good terms with my acolyte and brings him natural fruit juices made in her small production unit. Appreciated equally by drop-ins and A-listers at the openings, widening the circle. I have never encountered such a voluble biped.

Adrien is on familiar ground in Bonanjo and in this enclave. He saw the first film of his later addiction to cinema at the "Paradis": the city's first movie house. "Tintin et les oranges bleues". He still remembers the colored black and white images. Back then, there was a Printania in Bonanjo and a Monoprix in Akwa. His father was the Commissaire Central, the powerful boss of the police. The white, lobed flowers of the frangipanis in the rue Ivy would scent the air and yellow butterflies would flit about in the shower of photons. The Belgian Congo monopolised the newspaper headlines. Katanga, Moïse Tshombé, Bob Denard, Patrice Lumumba, Pierre Mulélé, Joseph Kasavubu. Blood and fire. After Tintin, Milou and the zany Capitaine Haddock, there was Zorro with his cape and whip, perched on his white steed. A paradise without Saint Peter, in the hellish tug-of-war between the established order and the armed branch of the intractable "UPC"⁵ partisans. The happy few would shut themselves in after nightfall. His mother read Paris Match and he would tag along when his papa went to buy the newspapers at Sagittaire, the bookshop on l'avenue du Général de

1 Ed. DB: Armoured Division

2 Ed. AEF: French Equatorial Africa

3 Ed. GMI: Mobile Intervention Group

4 Ordinary people

5 Ed. Members of the Union des Populations du Cameroun (UPC), the opposition party founded in 1948

culturels habilités à délivrer les autorisations de tournage cinématographique, mais aussi et surtout, ce fut un bâtiment qui jadis abrita l'hôpital colonial. Cet endroit névralgique où Louis Destouches, futur médecin, fut hospitalisé avant d'être rapatrié vers la France. Par un hasard encore plus troublant, en filmant dans ce bâtiment, j'ai découvert, dans une arrière-salle sombre, trois boîtes rouillées empilées les unes sur les autres. A l'intérieur, les bobines d'un film 35mm. Sur l'étiquette figurait le titre : La Nuit Africaine. De l'avis d'une critique, un piètre téléfilm sur la vie d'Eugène Jamot.

J'aurais tout de même préféré tomber sur une copie d'époque (1930) du film qui popularisa l'œuvre pré-humanitaire de Jamot. « Le réveil d'une race au Cameroun » – tel était son titre – montrait de très camerounais tirailleurs sénégalais devenus infirmiers. Armés de microscopes, on les voit se porter au secours de personnes infectées, apparaissant tels des zombies ensorcelés. Les corps noirs malades sont marqués au crayon blanc. Les contaminés se voient ainsi signés de la simple lettre S pour Sommeil. Difficile de ne pas tirer un trait entre le futur Docteur Destouches et son hygiénisme militant, et cet autre médecin produits de l'ère Pasteur, celle qui détecta et popularisa les « agents invisibles ». Des agents microbiologiques qui fourniront à cette époque déjà un matériel fantasmagique grâce auquel infiltrer – par les idées et la propagande cinématographique – le corps d'une nation malade. Les colonies, c'était ce banc d'essai qui permettrait peut-être un jour de soigner, de revivifier le corps national français... Nous sachant en route l'un vers l'autre, j'espère ne pas t'avoir égaré avec ce courrier et t'imaginer avoir mis le cap sur Campo.

En espérant te lire sous peu,
L

Très cher Louis,

J'ai été témoin hier dans la mi-journée, fortuitement, d'un fait qui n'était pas divers pour un sou, et qui en dit long sur les soldes en suspens et les mutismes en tous genres du champ historique ici. Un activiste politique, connu des services de police et de gendarmerie, à la barbe blanche en collier épais, au regard déterminé et lumineux et coiffé d'un bonnet aux couleurs nationales, s'en est pris, massette à la main, à un vestige de la colonisation française, à savoir le mémorial érigé en l'honneur de Leclerc de Hautecloque qui orne la façade de la Poste à Bonanjo. Ledit Leclerc, meneur encensé de la mythique 2ème DB¹, y pose en parfait gentleman-guerrier, en s'appuyant avec indolence sur une canne devant une fresque en relief qui retrace le parcours épique de son unité, depuis la levée des troupes noires en AEF² jusqu'à l'entrée victorieuse dans Paris, via le Sahara. Le « Combattant », pour utiliser son sobriquet public, récidive, et ne tarde à se faire embarquer par des éléments du GMI³ en vadrouille à bord d'un pick-up cabossé. Comment ne pas penser ici à Vladimir Jankélévitch ? Car ce qui a été ne peut pas ne pas avoir été...

Le jardin attendant au White Cube fait figure de sanctuaire totalement improbable dans l'hypercentre de la métropole économique vert-rouge-jaune. Dans ce contexte urbain, il assume le même statut et la même valeur qu'une luxuriante oasis dans le désert. Le poula-poula⁴ peu curieux reste prudemment au large de ce havre. Le vieux manguier moussu et couvert d'épiphytes qui y est planté entretient, à l'ombre du nonagénaire palais de Justice, siège de la Cour d'Appel du Littoral, une espèce de micro-climat qui favorise une atmosphère de sérénité où les conversations s'épanouissent entre rires et exclamations. Bienvenue dans le royaume de Stéphanie, l'accorte pipelette qui tient le bar de la galerie. Elle est à tu et à toi avec mon acolyte qui le lui rend bien et lui livre les jus de fruits naturels produits par sa petite unité. Ceux-ci sont appréciés tant par les passants que par le gratin des vernissages, multiplicateurs de périmètre. Je n'ai jamais croisé avant une bipède aussi volubile.

Adrien est en terrain connu à Bonanjo et dans cette enclave. Le premier film de son addiction ultérieure au cinéma, il l'a vu là, au Paradis : la première salle de cinéma de la ville. Tintin et les oranges bleues. Il se souvient d'images en noir et blanc colorisées. En ce temps-là, il y avait un Printania à Bonanjo et un Monoprix à Akwa. Son père était le Commissaire Central, le puissant patron de la police. Les fleurs blanches lobées des frangipaniers de la rue Ivy embaumaient l'air et des papillons jaunes voletaient dans le déluge photonique. Le Congo belge monopolisait les unes des journaux. Katanga, Moïse Tshombé, Bob Denard, Patrice Lumumba, Pierre Mulélé, Joseph Kasavubu. Du feu et du sang. Après Tintin, Milou et le loufoque capitaine Haddock, il y eut Zorro avec sa cape et son fouet, juché sur son destrier blanc. Un paradis sans Saint Pierre, dans l'enfer du bras de fer entre l'ordre établi et la branche armée des réfractaires upécistes⁵. Les « happy few » se barricadaient la nuit venue. Sa mère lisait Paris Match et il accompagnait papa acheter les journaux au Sagittaire, la librairie située sur

1 Ndlr. DB : Division Blindée.

2 Ndlr. AEF : Afrique Equatoriale Française.

3 Ndlr. GMI : Groupement Mobile d'Intervention.

4 Le commun des mortels.

5 Ndlr. Adhérent de l'Union des Populations du Cameroun (UPC), parti d'opposition fondé en 1948.



Dear Franck,

Your friend A.K. appears to have followed the perfect path for the African elite. The French Catholic Lycée forged him as a Cameroonian man. It's something that stays with you for life, like old loves. One of my previous films got me interested in the education of African elites during the colonial era. I learned quite a bit first-hand from several dozen former high-ranking officers who attended the colonial military schools. Most of them fought for France, in Algeria, in Indochina... You've probably heard of the scandal of the tens of thousands of veterans whose pensions were permanently frozen in 1959. The irony of history is that it was only after the 50th anniversary of the Independences, the natural deaths of many veterans, and Sarkozy, the man who invited the Africans to enter History, that the process the French dubbed the "unfreezing" could finally take place. What would Marshal Leclerc, whose predominantly African troops liberated French Equatorial Africa, have thought of this? I'm pleased to be able to send you some pictures of the statue of Leclerc prior to the assault that you witnessed. Rereading the highly lyrical "What to do with the colonial statues and monuments" published by the Cameroonian philosopher Achille Mbembe¹ in a Douala newspaper in 2006 would help to understand the motivation and the necessity of dismantling colonial monuments. Mbembe describes them as "the spectacular expression of the power of destruction and thievery that drove the colonial project"¹. He concludes by suggesting that all of the colonial statues of Africa be brought together into a single theme park and never again to erect any statue glorifying anyone whatsoever, potentate or not. Count me in.

Till next time,
L.

¹ "Que faire des statues et monuments coloniaux", published in the Cameroonian daily Le Messenger in 2006. Online on the Africultures website.

Gaulle. Le Monde, le Figaro and others. Passenger liners providing a regular maritime connection between France and Africa still made port at Douala then.

His usual tightrope walker's nerves of steel stumble when he mentions a certain Solange. His "old girlfriend" of long ago times at the French school Dominique Savio they attended. His So. His first flirt. A platonic bond never again regained. Blazing and barrelling at 120 km/h down the "Beach", the boulevard along the harbour, in the early seventies, three fingers on the wheel of his dad's R16, on a Sunday afternoon, smelling the sweet hints of cacao stored ready for shipment to Europe. She'd got her driving licence before he did, and never let him forget it. He remembered their long Sunday strolls flanked by Hector and Flora, an intimidating pair of German Shepherds, tenderly arm in arm. It was the birth of Makossa, and Ekambi Brillant, ignited by James Brown, was just breaking through on the local popular music scene. As innocent teens, they didn't worry about what lay behind their peaceful daily lives. A heavy lead blanket weighed upon the country under the flag of Ahmadou Ahidjo, skipper of the single-party state. In 1996, a foul generalised cancer took his So to her death. A talented translator, married to a Rwandan and the mother of two daughters, over the years she had become his confidant. Topping the list of his "immortal beloveds", born on the first of January in the same year as he was, he misses her more than words can say when he longs to unburden his heavy heart.

Best,
Franck Lagache

Dear Louis,

I wonder, what destiny did your parents imagine for their offspring when they named you Louis? Given the tragic fate of the royal number XVI, whose blue blood flowed, the question may well be warranted. It occurred to me on the road, in this intercity transport coach humming at a brisk pace towards the sea. A flat tire on the old German bridge in Edéa, which for more than a century has spanned the river Sanaga, gave me the chance to strike up a chat with an early member of the militant UPC who enlightened me on the military violence that his native Bassa region, committed to the nationalist Um Nyobè and classified as a pacification zone, underwent during the "années de braise", the "smouldering years", of green-red-yellow student protests.¹ Having spent time in the jails of the BMM² and been strung up on the terrible "parrot's perch", torture was just a word in a life, broken in its prime. Chills above dark water, beneath an azure sky.

I can assure you that the descendants of the Negroes, once unaware of the value of money, are by contrast perfectly liberated today and won't be tricked just like that. They have a colourful expression, "five francs doesn't go looking for its brother". Who can top that? Having cash à gogo has become the stated, ultimate goal in life in many ways, and corruption, which is endemic, flourishes in this ground. Is it an addiction, this collective inclination that treats the common good as a dangerous illusion? This stinginess of our so-called fellow men can be terrifying at times...

Goethe said that in a journey, it's not where we are going that counts but rather what happens on the way. Public tolls chop the traffic arteries into sections. As soon as the driver slows at the toll barrier's coming into view and joins the waiting queue, a swarm of vendors overtakes the bus, plying the passengers with all manner of food and drink. Colourful sodas, bags of ice water, roasted peanuts, corn, plantain chips, coconuts, brochettes, meatballs and other local specialties. Some sales are made. Miserable hovels and spectacular residences dot the landscape, between concrete and dirt floors,

l'avenue du Général de Gaulle. Le Monde, le Figaro et d'autres. Des paquebots de ligne assurant une liaison maritime régulière entre la France et l'Afrique accostaient encore à Douala.

Son aplomb usuel de funambule s'est brisé en évoquant une certaine Solange. Sa « vieille compagne » du temps jadis issue comme lui de l'école française Dominique Savio. Sa So. Son premier flirt. Une connivence platonique jamais retrouvée. Fusant et fonçant à cent vingt kilomètres à l'heure sur le Beach, le boulevard longeant le port, au début des « Seventies », trois doigts désinvoltes instruisant le volant de la R16 paternelle, le dimanche après-midi, dans les suaves relents du cacao stocké et en attente de chargement vers l'Europe. Elle avait obtenu le permis de conduire avant lui et en faisait des gorges chaudes. Il se rappela leurs longues promenades dominicales encadrées par Hector et Flora, un couple intimidant de bergers allemands, bras dessus bras dessous, tendrement. Le Makossa naissait et un certain Ekambi Brillant, subjugué par James Brown, émergeait alors sur la scène locale de la musique de variétés. Leur adolescence candide ne se souciait pas des ressorts de leur quotidien cousu de quiétude. Une lourde chape de plomb pesait sur le pays battant pavillon Ahmadou Ahidjo, le « skipper » du parti unique. En 1996, un sale cancer généralisé avait précipité sa So, traductrice talentueuse, mariée à un Rwandais, mère de deux filles, et devenue au fil du temps sa confidente, dans la tombe. Née le 1er Janvier de la même année que lui, elle était la tête de liste de ses « chers disparus », lui manquait « more than words can say » quand son cœur lourd désirait s'épancher.

Cordialement,
Franck Lagache

Mon cher Louis,

De quel destin rêvaient pour leur rejeton vos parents, en vous prénommant Louis ? Sachant le sort tragique du numéro XVI royal, de sang bleu, la question peut être de mise. Elle m'est venue inopinément, sur la route, dans ce car de transport interurbain filant à bonne allure vers la mer. Une crevaillon à proximité m'a donné l'opportunité de tailler une bavette, sur le vieux pont allemand plus que séculaire d'Edéa enjambant le fleuve Sanaga, avec un militant upéciste de la première heure qui m'a affranchi sur la violence militaire que son terroir natal bassa, acquis au nationaliste Um Nyobè et classé zone de pacification, avait endurée pendant les années de braise vert-rouge-jaune¹. Pour cet homme passé par les geôles de la BMM² et par le terrible perroquet du perroquet, la torture n'a pas été qu'un mot dans sa vie cassée à la fleur de l'âge. Frissons au-dessus d'une onde sombre et sous un ciel azur.

Je peux vous assurer que les descendants des Nègres qui ignoraient la valeur de l'argent naguère, sont en revanche parfaitement affranchis aujourd'hui et on ne la leur fait pas au quotidien. Ils ont un savoureux mot stipulant que « cinq francs ne cherche pas son frère ». Qui dit mieux ? Avoir du fric à gogo est devenu ici le but avoué et ultime de la vie à maints égards et la corruption, endémique, prospère sur ce terreau. Addiction ou pas que cette inclination collective qui traite le bien commun en chimère dangereuse ? La mesquinerie de nos « so called » semblables est parfois terrifiante... Goethe disait que dans le voyage, ce n'est pas d'arriver qui compte le plus, mais davantage ce qui se passe durant la translation. Des péages publics sectionnent les axes routiers en tronçons. Sitôt que le chauffeur ralentit en arrivant en vue de la herse dissuasive du poste ou vient s'ajouter à la file d'attente, une flopée de vendeurs et de vendeuses fond sur le car et les passagers avec diverses propositions pour la fringale et la soif. Sodas en couleurs, eau glacée en sachets, arachides grillées, maïs, chips de plantain, noix de coco, brochettes, boulettes de viande et d'autres spécialités du cru. Certains se laisseront tenter. Masures misérables et demeures fastueuses scandent le

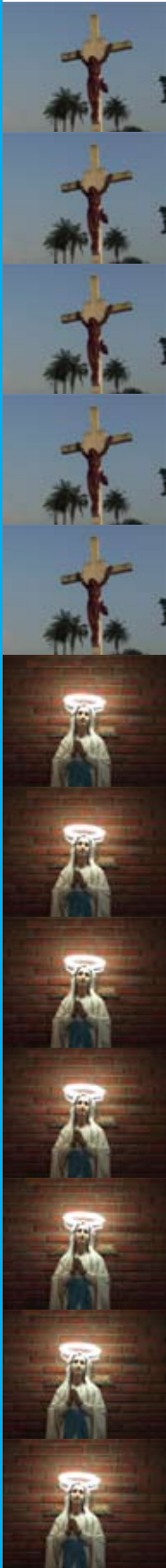
Cher Franck,

Ton ami A.K. semble avoir suivi la parfaite trajectoire de l'élite africaine. Le lycée catholique français, ça forge son homme camerounais. C'est pour la vie, comme les amours. Une de mes précédents films m'a fait m'intéresser de très près à la formation des élites africaines à l'époque coloniale. J'ai ainsi appris pas mal de la bouche même de plusieurs dizaines d'ex-officiers de haut rang qui ont fréquenté les écoles militaires coloniales. La plupart ont combattu pour la France, en Algérie, en Indochine, ... J'imagine que tu as entendu parler de cette fameuse histoire des dizaines de milliers de combattants pour la France dont, dès 1959, on gela de façon permanente les pensions. L'ironie de l'histoire est qu'il aura fallu attendre le cinquantenaire des indépendances, la mort naturelle de nombreux vétérans et Sarkozy, l'homme qui invita les Africains à entrer dans l'Histoire, pour que s'opère enfin ce que les Français ont baptisé la « décrystallisation ». Qu'en aurait pensé le combattant Leclerc dont les troupes, majoritairement africaines, libèrent l'Afrique Équatoriale Française ? J'ai le plaisir de t'envoyer quelques images de la statue de Leclerc d'avant la prise d'assaut dont tu fus témoin. Relire le très lyrique « Que faire des statues et monuments coloniaux » publié par le philosophe camerounais Achille Mbembe dans un quotidien de Douala en 2006, aidera à comprendre la motivation et la nécessité du démantèlement des monuments coloniaux. Mbembe les décrit comme « l'expression spectaculaire du pouvoir de destruction et d'escamotage qui anima le projet colonial »¹. Il concluait en proposant qu'on réunisse toutes les statues coloniales d'Afrique dans un même parc à thème et que plus jamais ne soit érigée une statue à la gloire de quiconque, potentat ou pas. Je souscris.

A te lire,
L.

¹ Publié dans Le Messager, quotidien camerounais en 2006. En ligne sur le site d'Africultures.





Dear Franck,

From one Goethe to another, from letter to letter, you too make astonishing journeys. This second Goethe connects "foto" and "foot". I can't help but be reminded of my first trip to Cameroon, 20 years ago. Fresh from school, I accepted a plane ticket to go and take some pictures of the Indomitable Lions¹ who were by then running out of steam. They were playing a match in the CAN² against a country which was at the time still called Zaïre. It was in the Roger Milla days, as coach and no longer as player. Twenty years have passed and memory of this set-up is as vivid as ever: my film and equipment confiscated. No possible way to work. I later learned what was really behind my plane ticket, a Belgian-Luxembourgish neocolonial who had supposedly purchased the rights to the images of the Lions. It makes a fine fable of intangible neocolonialism in which I played the role of fall-guy. The bosses of the Cameroonian Federation were obviously not inclined – and rightly so – to let some green-horn encroach on their territory. I can still see myself: the only white in a packed Yaoundé stadium in full swing, singing along: "we're going to eat the white, we're going to eat the white...". Add some fire eaters, and green-yellow-red all over the place and you'll have the full effect. Looking forward to reading your account of the "journey" to Campo,

L.

1 Ed. Cameroon national football team.
2 African Cup of Nations.

linked by smaller constructions. The huge pylons carrying high-voltage power and the mobile telephone relay antennas compete with the tall trees.

The notion of Progress is as deeply embedded in the landscape as the Crucifix. While back home, religious fervour hasn't been in fashion for a long time, it's in full swing on Sundays in this country where Catholics and Protestants are in the majority. God is legit and can hide a world of sins. Adapted to suit all ends, from black to yellow, He takes the place of comprehensive insurance. What's more, faith gets on very well with fatalism and they feed one another in this relationship which at times eclipses reason. A.K.'s mother wanted him to become a priest, and as an adolescent, he dodged the clerical goal of his progenitor, who died without ever truly recovering, poor thing, barely on speaking terms with her son. He didn't want to become a certified, lacquered mascot in the spiritual service of the nuclear and extended family, professor of blessings and an ideal channel for divine graces. He definitely didn't see himself in a cassock, my leftist brother...

Best regards,
Franck Lagache

1 Ed. The "smoldering years" refer to the protests in the early 1990s that led to a change in the constitution.

2 Brigade Mixte Mobile. Ed. the paramilitary secret police in Cameroon.

Dear Louis,

Two popular passions rule this country, and they're naturally compatible: football and beer. The sagas of Lionel Messi, Cristiano Ronaldo, Samuel Eto'o and others stir outlandish hopes in the minds of the youth jettisoned by the local version of the Jules Ferry public school system. Dreams of glory and money fed by the universal sportscast. It was actually a photographer, originally from Sierra-Leone, who introduced football here in 1931, Georges Goethe. Seventeen years later, a thriving French group that had already expanded into Indochina set up the first brewery. In the ensuing decades, the industry prospered, with two major players carving up the market, producing an estimated 5 million hectolitres between them: Castel and Diageo. No need for the Tsetse fly, then, to efficiently numb the masses to sleep. My puckish friend has another way of putting it: buried in beer, as in "lying in state". It's a harsh image, uncompromising and high-definition, scathing as a flamethrower. He's got a penchant for reggae and weed, this A.K. without the 47. Just what the doctor ordered, really, for a biped from the North looking to decompress, reboot, and reset. Seeking redemption in the South? I keep up with my loved ones and with European news in virtual real-time thanks to the array of tools, the fruits of technological innovation that compress geographical distance into a figment of the imagination. What an age we live in! Homesickness is not what it used to be.

F.L.

Dear Louis,

It's impossible to get to Campo in one go. Mechanical issues with the Toyota pick-up. Never mind, things being as they are, we're going to stay in Kribi until tomorrow morning. An afternoon and a night to kill. What's the hurry? A.K. entrusts the vehicle that's seen better days to a mechanic recommended by a friend he consulted by phone. Like everyone else, we'll take motorcycles to get there and back. The city is pint-sized. With a backdrop of dense forest, it faces the sea. The perfect tourist snapshot. A premium destination, "top of mind", it's Saturday, and the happy few of the Fiasco are out in

paysage, entre béton et terre battue, articulées par des constructions plus modestes. Les énormes pylônes transportant le courant électrique de haute tension et les antennes de relais de la téléphonie mobile rivalisent avec les grands arbres. Le Progrès est aussi bien implanté dans le paysage que le Crucifix. Alors que chez nous la ferveur religieuse n'est plus depuis longtemps à l'ordre du jour, elle bat son plein les dimanches dans ce pays où catholiques et protestants sont majoritaires. Dieu a pignon sur rue, et bon dos. On le met à toutes les sauces, de noire à jaune. Il tient lieu d'assurance tous risques. La foi fait du coup très bon ménage avec le fatalisme et ils s'alimentent l'un l'autre dans cette relation qui met parfois sous cloche la raison. La mère d'A.K. voulait en faire un prêtre mais l'adolescent qu'il était avait botté en touche cette visée sacerdotale de sa génitrice qui est morte sans vraiment s'en remettre, la pauvre, presque en froid avec son fils. Lui y'en a pas vouloir être une mascotte certifiée et ripolinée, au service spirituel de la famille nucléaire et élargie, pourvoyeur de bénédictions et canal idéal de grâces divines. Il ne se voyait certes pas en soutane, mon pote gauchiste dans l'âme...

Bien à vous,
Franck Lagache

1 Ndlr. Les « années de braise » désignent les révoltes du début des années 1990 qui ont abouti à un changement de constitution.

2 Bridage Mixte Mobile. Ndlr. Services secrets camerounais.

Cher Louis,

Deux passions populaires mènent ce pays et font bon ménage, cela va de soi : le football et la bière. La saga des Lionel Messi, Cristiano Ronaldo, Samuel Eto'o et d'autres, allume des espoirs démesurés dans les têtes de la jeunesse larguée par l'école de Jules Ferry mise à la sauce du cru. Des rêves de gloire et d'argent entretenus par la Lucarne universelle. C'est un photographe originaire de Sierra-Leone qui a introduit le football ici en 1931, un certain Georges Goethe. Dix-sept ans plus tard, un groupe français florissant et alors enraciné en Indochine a installé la première brasserie. Cette industrie a prospéré au fil des décennies et deux acteurs majeurs se partagent aujourd'hui le marché pour une production totale estimée à 5 millions d'hectolitres environ : Castel et Diageo. Pas besoin donc de la glossine pour endormir efficacement les masses. Mon espion copain m'a fourgué un autre bon mot pour encapsuler cela : la mise-en-bière. L'image est cruelle, à très haute définition et sans concession, digne d'un lance-flammes. Féru de reggae et de weed, cet A.K. sans 47. Tout ce qu'il faut en fait, n'est-ce pas, pour plaire à un bipède du Nord en quête de décompression et de reboostage, de réinitialisation. En quête de rédemption au Sud ? Je reste au contact des miens et en prise avec l'actualité européenne quasiment en temps réel grâce à la panoplie d'outils issus de l'innovation technologique qui réduisent la distance géographique à une vue de l'esprit. Notre époque est formidable. Le mal du pays n'est plus ce qu'il fut naguère.

F.L.

Cher Louis,

Impossible de poursuivre d'une seule traite le voyage vers Campo. Ennui mécanique avec le pick-up Toyota. Qu'à cela ne tienne, et pour le coup, on va se poser là jusqu'à demain matin, à Kribi. Une après-midi et une nuit à tirer. Pourquoi courir ? A.K. confie le véhicule plus tout neuf à un garagiste qu'un copain consulté par téléphone lui recommande. On prendra comme tout le monde des motos pour aller et venir. La ville tient dans la main, adossée à la forêt dense et contemplant la mer. Le cliché touristique par excellence. Destination premium, « top of mind », c'est samedi, et les

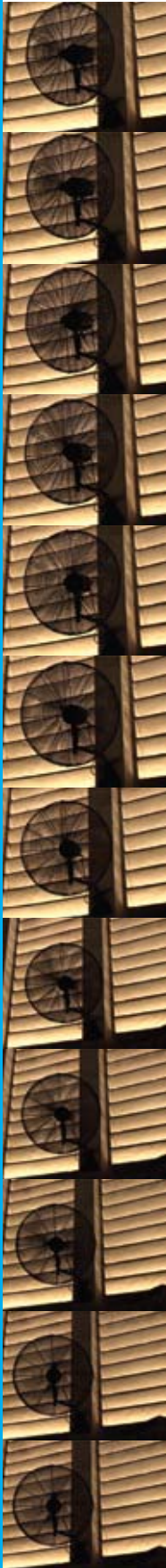
Cher Franck,

D'un Goethe à l'autre, voilà que tu opères aussi, de lettre en lettre, des translations étonnantes. Ce second Goethe lia « foto » et « foot ». Cela ne peut que me rappeler mon premier voyage au Cameroun, il y a vingt ans. A peine diplômé, j'avais accepté un ticket d'avion pour aller faire quelques photos des Lions Indomptables¹ en perte de vitesse. Ils jouaient un match de CAN² contre un pays qui s'appelait alors encore Zaïre. Époque Roger Milla, coach et non plus joueur. Vingt ans ont passé et le souvenir de ce traquenard reste très vivant : bobines et matériel confisqués. Impossible de travailler. J'appris plus tard que derrière mon ticket d'avion se cachait en réalité un néo-co belgo-luxembourgeois qui avait prétendument acheté les droits d'images des Lions. Belle fable du néocolonialisme immatériel dans laquelle je jouais le rôle du dindon. Les boss de la Fédération camerounaise n'étaient évidemment – et à bon droit – pas enclin à laisser un blanc bec marcher sur leurs plates-bandes. Je me reverrai encore longtemps : seul blanc dans un stade yaoundé comble et en pleine effervescence chantant en cœur : « on va manger le blanc, on va manger le blanc... ». Mettez-y quelques cracheurs de feu, du vert jaune rouge en pagaille et vous aurez la palette complète. En espérant lire sous peu le récit de ta « translation » vers Campo,

L.

1 Ndlr. Équipe nationale de football du Cameroun.
2 Coupe d'Afrique des Nations.





droves, as usual, for the weekly getaway, as the license plates of the gleaming cars parked at the Debarcadère, the market hall full of fish and shrimp, attest. The majority of them are marked LT and CE, having come down from Douala and Yaoundé respectively. The sun is relentless. Feels like flames licking my skin.

We cast our sights on the box of a young woman whose smile sparkles a bit more warmly than her competitors'. Operation shrimp. We sit at a table with a view of the natural harbour of the port. There is no activity to speak of. Ragged kids perched on the stern of a stranded barge play at fishing. A few pirogues at anchor bob gently on the water. Port is not quite the word for it, between you and me. Picture a pocket-sized quay and installations to match. Not a single "decrepit freighter" docks here anymore, according to A.K. His little Guigui¹ is not properly chilled and he groans. Certainly more as a joke than anything else. Still, the warm dark beer is not really quite the thing, you know. In general the atmosphere is friendly. Trinket sellers stroll by, hawking their cheap junk. I suddenly imagine the suave Corto Maltese in this setting, running around with a totally out-there Bocca Dorada on his arm, haughty, sensual, an endless cigarillo delicately clenched between her lips.

With a stellar, infinite delight, I am discovering Sony Labou Tansi, a Congolese writer who died in 1994. I'm immersed in "Les sept solitudes de Lorsa Lopez". Waiting for me in the library of Master A.K. are "L'Anté-peuple", "Les yeux du volcan", as well as "La vie et demie" and a collection of poems. A torrential flow in the service of an incendiary imagination. I savour this French language oiled with a high-definition lyricism and amplified by improbable shifts in meaning. You hardly need an added brain to imagine freedom as "un mot beurré à la sardine" (a word as slippery as a sardine). The



Louis Ferdinand Céline, Meudon, 1957 (photo: François Pages)

readers I occasionally meet in Paris will not be disappointed. A rare gem to be shared and made widely known. This amazing, abundant work deserves it. And how could I not mention the breathtaking "Astonishing the Gods" by the Nigerian Ben Okri? Africans produce a rich literature yet only a few enlightened aficionados are aware of it.

Big hungry bipeds, we made just a snack of the mound of crustaceans. Now the day has been ousted by the night and the sky is studded with stars. The hostel where we'll spend the night is not what it was when A.K. used to come here with his parents in the sixties. He is moved by the advanced state of disrepair of this public institution. A room with two separate beds for 12,000 francs is a deal in Kribi. The rusty, dust-choked air conditioner produces a thin breath of cool air. Orange glimmers pierce the darkness at sea. Sitting side-by-side on a plain bench, facing the roaring surf, silently, we commune in the timeless beauty of the Earth.

All my best,
Franck Lagache

Franck,

"There's nothing terrible inside us or on earth or possibly in heaven itself except what hasn't been said yet. We won't be easy in our minds until everything has been said once and for all, then we'll fall silent and we'll no longer be afraid of keeping still. That will be the day."

(Céline: "Journey to the End of Night" quoted by Antoine Compagnon in "La seconde main ou le travail de la citation")

There is a quality in the work of SLT (Sony Lab'ou Tansi²) that he shares with LFC (Louis-Ferdinand Céline): a singularity so tightly connected to orality. If the reader of our exchanges has made it this far, it is because he has understood that what is at stake in this dialogue goes beyond the scriptors and the various systems of articulation we have resorted to. Behind our "intergloss" and the aspect inherent to all writing, there are always "voices". It is their vibration that we seek to recapture. This requires a dramaturgy of the word. It will one day be voiced in a cinematographic format, if an actor is able to become this vibratory body. Who is this person who will succeed in appropriating the text and perhaps even the voice of the author, at the same time as keeping us at arm's length from Célinian possession? Who is willing to lose control of himself so as, ultimately, the better to possess us? This relationship to orality is doubly important. Because in another paradox, the first film-maker who planned to adapt "Journey to the end of Night" for the cinema was one of the masters of silent film. Céline in fact became friends with

¹ Short for Guinness

« happy few » du Fiasco sont venus nombreux, comme d'usage, en villégiature, pour la pause hebdomadaire. Au Débarcadère, la grande halle courue du poisson et des crevettes, les plaques minéralogiques des voitures rutilantes stationnées dans le parking en témoignent. LT et CE en majorité, venues de Douala et de Yaoundé respectivement. Le Soleil fait du zèle. Sensation de flamme qui me lèche l'épiderme.

Nous jetons notre dévolu sur le box d'une jeune femme au sourire un peu plus avenant et étincelant que ses concurrentes. Opération crevettes. On a pris place à une table avec vue sur la rade du port. Il n'y a pas d'activité qui tienne. Dépenaillés, des gamins juchés à la poupe d'une barge de remorquage échouée jouent à pêcher. Quelques pirogues au mouillage tanguent doucement sur l'eau. En fait de port, le mot est abusif, de vous à moi. Figurez-vous un quai de poche et des installations à l'avenant. Plus aucun « cargo valétudinaire » n'accoste ici, à en croire A.K. Sa petite Guigui¹ n'est pas polaire et il râle. Plus pour rire certes qu'autre chose. Reste que la bière brune tiède, ça ne le fait pas vraiment, quoi. L'atmosphère générale est bon enfant. Des marchands de colifichets déambulent en faisant l'article de leur pacotille. Je me prends subitement à imaginer le désinvolte Corto Maltese dans ce décor, allant et venant avec la très déjantée Bouche Dorée à son bras, altière, sensuelle, un cigarillo interminable délicatement fiché entre les lèvres.

Je découvre avec un ravissement stellaire, infini, Sony Labou Tansi, un écrivain congolais disparu en 1994. Suis plongé dans « Les sept solitudes de Lorsa Lopez ». M'attendent dans la bibliothèque fournie du sieur A.K. « L'Anté-peuple », « Les yeux du volcan », ainsi que « La vie et demie » et un recueil de poèmes. Débit torrentiel au service d'une affabulation incendiaire. Je déguste cette langue française irriguée par un lyrisme à haute définition et amplifiée par des glissements de sens improbables. Il ne faut pas être mou du cerveau pour envisager la liberté comme « un mot beurré à la sardine ». Les lecteurs que je fréquente par intermittence à Paris ne vont pas être déçus. Perle rare à partager et à faire connaître très largement. Cette œuvre surprenante, foisonnante, le mérite amplement. Comment passer sous silence l'époustouflant « Etonner les dieux » du Nigérian Ben Okri ? Les Africains produisent une riche littérature et seuls quelques aficionados éveillés le savent.

Notre grosse faim de bipèdes n'aura fait qu'une bouchée du monticule de crustacés. La nuit a évincé le jour maintenant. Firmament criblé d'étoiles. Le Centre d'Accueil où nous prenons gîte n'est plus ce qu'il était quand le A.K. y venait enfant avec ses parents, dans les années soixante. Le délabrement avancé de cet établissement public l'émeut. Une chambre avec deux lits individuels pour douze mille francs, c'est donné à Kribi. Le climatiseur rouillé et poussif produit un ténu souffle de fraîcheur. Des lueurs orangées sur la mer trouent les ténèbres. Assis côte à côte sur un banc sommaire, face au mugissement de la houle, silencieux, nous communions dans la beauté intemporelle de la Terre.

Franck,

« Il n'y a de terrible en nous et sur la terre et dans le ciel peut-être que ce qui n'a pas encore été dit. On ne sera tranquille que lorsque tout aura été dit, une bonne fois pour toutes, alors enfin on fera silence et on aura plus peur de se taire. Ça y sera. »

(Céline : « Voyage au bout de la nuit » cité par Antoine Compagnon « La seconde main ou le travail de la citation »¹)

Il y avait de ça chez SLT (Sony Lab'ou Tansi²), quelque chose qu'on trouvait aussi chez LFC (Louis- Ferdinand Céline) : de l'inouï pourtant tellement lié à l'oralité. Si le lecteur de nos échanges a tenu jusqu'ici, c'est qu'il aura compris que l'enjeu de ce dialogue excède les scripteurs et les différents régimes d'énonciation auxquels nous recourons. Derrière notre « entre-glose » et l'aspect possédé de toute écriture, il y a toujours des « voix ». Ce sont leur vibration que nous cherchons à recapturer. Cela nécessite une dramaturgie de la parole. Elle se donnera un jour à entendre dans un format cinématographique à condition qu'un acteur puisse devenir ce corps vibratoire. Qui est celui qui réussira à s'appropriier le texte et peut-être même la voix de l'auteur tout en nous tenant à l'écart de la possession célinienne ? Qui acceptera de perdre le contrôle de lui-même pour mieux nous posséder à son tour ?

Ce rapport à l'oralité est doublement important. Car autre paradoxe, le premier cinéaste qui eut l'intention d'adapter « Au bout de la nuit » au cinéma était l'un des maîtres du cinéma muet.

Bien à vous,
Franck Lagache

¹ Diminutif de la Guinness.



Abel Gance³ as soon as he returned from Cameroon. As Céline wrote to him, "In 100 years, more will remain of your movies than of my big funeral drum". Gance purchased the rights from the publisher. He abandoned the project a year later as an impossible challenge. He was followed in this attempt to adapt the *Journey* by other illustrious names: Claude Autant-Lara, Michel Audiard, Sergio Leone, Federico Fellini... All of them failed or gave up, despite the fervour of the film-makers and the efforts of Céline who travelled to Hollywood in 1934 to sign an option. In the end, Céline concluded: "I'm leaving nothing to the cinema! I've stolen all its effects! All of its pretentious melodrama! All its phony feeling! (...) I've captured all the emotion!"
I hope that between these two letters, you will have been able to continue on your way to Campo.

See you,
L

1 Editions du Seuil, 1979.
2 Ed. Congolese novelist (1947-1995).
3 Considered one of the founding fathers of modern cinema along with figures such as Eisenstein and Griffiths.

Dear Louis,

On this side of the world, there is a life force in the face of constant adversity that never ceases to bowl me over. This force is also a capacity for endurance that builds character in the present, and perhaps also the foundation for the future. However, the violence of the asymmetries holds the potential for explosion. Clearly, everyone knows it, is aware of it, and are crossing their fingers. The conspiracy is collective and conservatism is certainly taking convenient advantage of this. The dike of inhibition for now is still intact. The cracks of February 2008¹ were quickly sealed. A swift injection of the BIR² did the trick. Where will the next one be, and what will it be made of?

We've been able to get back on the road to Campo, with buoyant hearts, the mechanic having assured us that the road has been freshly levelled smooth. The ribbon of laterite alongside the sea, following the contours of the coastal relief, momentarily lapses and then resurges, edged with ageing coconut palms, hidden by dense undergrowth that forms a bushy screen. I feel myself lifted with unimaginable weightlessness, floating on a Breton beach undiscovered by the summer hordes. The weed deserves four stars. If you've never savoured Miles Davis and his jazzmates in a reconditioned Japanese pick-up on the Gulf of Guinea, it's a must.

Waiting for us in Campo is a long-time accomplice of A.K.'s in insubordination, a certain Judith Mandjouel. A Centralienne³ burnt by bureaucratic inertia, she took early retirement and now devotes herself to beekeeping in the formal context of a community initiative group organised with villagers. I've been hooked on their honey since my first breakfast: a delicacy with the floral richness of this extraordinary forest habitat. Her only child, Jason, a pianist and doctoral student at Stanford, is spending a few days' holiday with her together with his Jamaican girlfriend who is studying quantum physics.

Judith's competence still lands her well-paid high-level consultancy work. Far from the intrigues and gossip, together with her gifted offspring, she revisits the ancient African cosmogonies, like poetic maps of the real, at the crossroads of a panoply of scientific disciplines: thermodynamics, molecular biology, theories of information, chaos, complex systems, and percolation, not to mention the mind-boggling fractal geometry of Benoît Mandelbrot. So a cognitive feast and stratospheric conversation awaits.

A deepwater port is under construction on a site called Wolf Rock, as part of the development projects initiated by the Old Man. The name is a tad incongruous, no? My A.K. has no ready explanation. Is it ordinary exoticism disregarding ecological niches? Is there some story behind it? We pass earthmovers and trucks loaded to the brim with assorted debris. Trails of dust. A new world thundering out of the starting blocks in the roar of taxable horsepower. A port large enough to align Cameroon with globalisation is essentially what the Old Man is saying. Or what his spin doctors are having him say. What will be the long-term impact on the surrounding biodiversity? Monstrous threats are bound to accumulate with such unprecedented proximity. Concern for the environment is not yet a categorical imperative here.

I'm keeping a journal as clearly and concisely as possible of this therapeutic escapade. Another of my wily shrink's suggestions. And so I become a diarist in Popaulie⁴. It is a sacred exercise, to attempt to capture in a few sentences these sometimes fleeting impressions, to isolate facts picked from a successive menu of hours broken down into minutes, seconds, when consciousness apprehends reality as a whole, unsliced.

Signing off for now,
Franck Lagache

1 Ed. In February 2008, Cameroon was rocked by violent protests by motorcycle-taxi drivers (against rising fuel prices) and students (against the failing school system).

2 Ed. BIR: Brigade d'Intervention Rapide (Rapid Intervention Battalion of the Cameroon armed forces).

3 Ed. Alumni of the French elite university École Centrale.

4 Ed. "Popaulie" = Paul Biya's land.



Céline se lia d'ailleurs d'amitié avec Abel Gance³ pile à son retour du Cameroun. « Il restera dans cent ans bien plus de votre cinéma que de mon gros tambour mortuaire » lui avait écrit Céline. Gance acheta les droits à l'éditeur. Impossible défi, il abandonna le projet un an plus tard. Lui succéderont dans la tentative d'adapter le Voyage d'autres grands noms : Claude Autant-Lara, Michel Audiard, Sergio Leone, Federico Fellini... Autant d'échecs ou d'abandons, malgré la ferveur des cinéastes et les efforts de Céline qui se rendit à Hollywood en 1934 pour signer une option. Céline en avait conclu : « Je laisse rien au cinéma ! Je lui ai embarqué ses effets ! toute sa rastaquouérie-mélo ! tout son simili-sensible ! (...) J'ai capturé tout l'émotif ! » J'espère qu'entre deux courriers, tu auras pu remettre le cap sur Campo.

Au plaisir,
L

1 Éditions du Seuil, 1979.

2 Ndlr. Romancier congolais (1947-1995).

3 Considéré comme l'un des pères fondateurs du cinéma moderne avec Eisenstein et Griffiths entre autres.



Résidence allemande (ancienne),
1917, Campo
(photo: Frédéric Gadmer)

Très cher Louis,

Il y a de ce côté du monde une force de vivre contre l'adversité permanente qui n'en finit pas de me sidérer. Cette force est aussi une capacité d'endurance qui forge les trempe au présent et, peut-être, le socle du futur. Pour autant, la violence des asymétries est grosse d'une potentielle déflagration. De toute évidence, chacun le sait, en a conscience, et tout le monde croise les doigts. La conjuration est collective et le conservatisme en tire amplement, commodément, parti. La digue de l'inhibition tient encore. La fissure de Février 2008¹ a été vite colmatée. Une injection de BIR² y aura suffi. D'où viendra la prochaine et de quoi sera-t-elle faite ?

Nous avons pu reprendre la route vers Campo, les cœurs légers, le garagiste nous assurant qu'elle était fraîchement rabotée, lisse. Le ruban de latérite longe la mer en épousant les contours du relief littoral, la perd parfois un moment, puis il la retrouve, mugissante et ourlée de cocotiers vieillissants, dissimulée par un sous-bois dense, touffu, faisant écran. Je me sens léviter dans une impesanteur impensable, même en relâche sur une plage bretonne inconnue de la horde saisonnière des estivants. La « weed » mérite quatre étoiles. Un must du cru pour déguster Miles Davis et ses pairs en jazz au fond du golfe de Guinée à bord du pick-up japonais requinqué.

Là-bas, à Campo, nous attend une complice d'A.K., en insoumission au long cours, une dénommée Judith Mandjouel. Centralienne échaudée par l'inertie de l'appareil administratif, elle avait pris une retraite anticipée et pratique l'apiculture dans le cadre formel d'un groupement d'initiative commune monté avec des villageois. Suis à leur miel depuis mon premier petit déjeuner : une exquisité de la richesse floristique de ce biotope forestier exceptionnel. Son fils unique Jason, pianiste et doctorant à Stanford, passe quelques jours de vacances à ses côtés, en compagnie de sa « girl friend » jamaïcaine qui étudie aussi la physique quantique.

La compétence de Judith lui assure encore des consultations de haut niveau grassement rémunérées. Loin des intrigues en tout genre et des potins, elle revisite avec son surdoué rejeton les cosmogonies africaines d'antan, comme des chartes poétiques du réel, à la croisée d'une batterie de disciplines scientifiques : la thermodynamique, la biologie moléculaire, les théories de l'information, du chaos, des systèmes complexes, de la percolation, sans oublier la déroutante géométrie fractale de Benoît Mandelbrot. Agapes cognitives et conversations stratosphériques en vue.

Un port en eau profonde est en cours de construction sur un site nommé le Rocher du Loup, au titre des projets structurants initiés par le Vioque. Un tantinet incongru quand même cette appellation, non ? Mon A.K. n'a pas d'explication sous la main. Un exotisme

comme un autre faisant fi des niches écologiques ? Y a-t-il une quelconque histoire tapie derrière ? On croise des engins de terrassement et des camions chargés à ras bord de déblais hétéroclites. Sillages de poussière. Un nouveau monde commence dans le fracas des chevaux fiscaux. Un port d'envergure pour mieux arrimer le Cameroun à la globalisation. Dixit en substance le Vioque. Ou lui font dire ses autres pensantes. Qu'advient-il au long cours de la biodiversité à l'entour ? Des menaces infernales s'accumuleront forcément avec cette proximité inédite. Le souci écologique n'est pas encore un impératif catégorique ici.

Je tiens un journal aussi éclairant et concis que possible de cette escapade à vocation thérapeutique. Une autre recommandation pressante de mon espigle psy. Me voici donc diariste en Popaulie³. C'est un sacré exercice que de parvenir à fixer en quelques phrases des impressions parfois fugitives, à isoler des faits menus d'une suite d'heures s'articulant en minutes, en secondes, quand la conscience appréhende la réalité plus globalement, sans la saucissonner.

Je vous quitte,
Franck Lagache

1 Ndlr. En février 2008, les émeutes des moto-taxis (contre la hausse des prix d'essence) et des écoliers (contre le système scolaire en difficulté) secouent le Cameroun.

2 Ndlr. BIR : Brigade d'Intervention Rapide.

3 Ndlr. La « Popaulie » désigne ici le pays de Paul Biya.



Dear Louis,

How could I describe Campo to you in this second decade of the 21st century without betraying my experience, and falling heavily into a gummy mire of cliché? To borrow the leitmotif of a summer hit, it's not that easy, believe me! Out of the myriad terms commonly used to hierarchically define human settlements, the one I think best fits the experience is "village", with all due respect to the little municipal sign proudly announcing City of Campo at the entrance. To even call it an agglomeration would be too much of a misnomer, and would distort the image that you might intuitively create... Compared to the vibrant cities of Douala and Yaoundé, Campo is quite simply the middle of nowhere, in the back-of-beyond South of the country. Judith laughingly recalls the outrage that met her decision ten years ago, one that she had thoroughly mulled over in secret, to get away from the city and to come here, out of gravity, to move on to something else and save herself, extricating herself from the swamp of mediocrity-for-all. Her peers in all quarters could not understand how a technocrat of her calibre could, without warning, abandon the deck of the flagship and choose to carry on in a skiff, at the mercy of the beam sea and poor winds. Relatives, no doubt with the best of intentions, outdid themselves in the role of scaremongers trying to dissuade her from her plan of intentional exile. Except that more than one of these critics, so full of their careers, had in the meantime slipped on that ladder and been transported to the land of their ancestors by fatal cardiovascular accidents.

I certainly wasn't expecting the moon, at the end of 75 bumpy kilometres. But the bus station? Imagine a four-sided area, raised and paved, covered by a steeply angled roof with four peaks, supported by a series of posts around the edges, like a wide-brimmed straw hat perched upon a bald head. Mounted high in the rafters, among decaying cobwebs, televisions on all sides produce a constant din drowning out conversation. At the centre of this non-descript space, utterly devoid of charm, furnished with tables, chairs and benches, open to the winds, you can buy drinks and grub.

Nothing on this scale of supply and demand costs more than a euro. It's the social waterline: above this threshold, according to A.K., the burden on purchasing power would become insupportable and the wallets would start taking on water. A plump young girl glistening with sweat, installs her fish-grill as we sit down looking for a refreshing beer after being on the road. A pale red mutt wanders in search of relief and receives a swift kick in the ribs when he lifts his leg to relieve himself on the concrete floor, against a table leg. The status of former pet does not grant him impunity to do as he pleases, obviously. A bit of decorum in public, please. The animal gets the message and soon trots off, raised tail wagging.

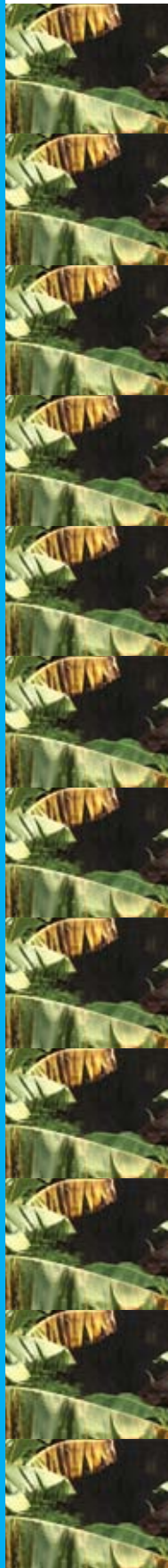
Some uninhibited kids cross my visual field and enter a shop on the bustling square, carrying an empty bottle that comes out filled with an emerald green liquid. This, I

interpret from a distance as being candy-coloured mint-water, and my innocent question to A.K. cracks him up, as it is in fact tinted kerosene. I'm quite stunned by this surreal ambiguity. Knocks me sideways!

All the best,
Franck



(photo: Lionel Manga)



Cher Louis,

Comment donc vous dépeindre Campo en cette deuxième décennie du XXIème siècle sans trahir mon expérience, au demeurant brève, et en évitant de tomber lourdement dans le travers visqueux du cliché ? Pour reprendre le leitmotiv d'un tube estival, c'est pas si facile, croyez-moi ! De la kyrielle de vocables usités couramment pour rendre compte des établissements humains en les hiérarchisant, celui qui me semble rendre le mieux la réalité vécue est « patelin », n'en déplaise à un petit panneau communal annonçant fièrement CAMPO-VILLE aux entrées. Parler même d'agglomération serait tout juste excessif, de l'ordre d'un abus de langage, soit une source de biais dans la représentation que vous pourriez vous en faire intuitivement...

Vu des vibrantes métropoles que sont Douala et Yaoundé, Campo c'est tout bonnement au diable Vauvert, un trou perdu au sud du pays. La Judith se souvient en riant des quolibets qui saluèrent il y a dix ans sa décision, mûrement réfléchie et en secret, de plaquer la ville et de venir là, « out of gravity », passer à autre chose et sauver sa tête en s'extirpant du marécage de la médiocrité pour tous. Ses pairs en tout genre comprennent mal qu'une technocrate de son calibre quitte le pont du vaisseau amiral sans crier gare et choisisse de continuer dans un esquif, à la merci d'une lame de travers et de vents mauvais. Des proches débordant indubitablement de bienveillance à son égard, commirent des prouesses dans le rôle d'épouvantail pour la dissuader de mener à bien ce projet d'exil raisonné. Sauf que plus d'un de ces détracteurs imbus de carrière étaient passés entre temps à la trappe de l'accident cardio-vasculaire fatal et reposaient dans la terre de leurs ancêtres.

Je ne m'attendais certes point à la Lune au bout des soixante-quinze kilomètres pas si lisses que ça, en définitive. La gare routière ? Figurez-vous une aire quadrangulaire, surélevée et dallée, couverte par une toiture à grand angle dotée de quatre pentes, posée sur une litanie de poteaux décrivant le pourtour, comme un chapeau de paille à larges bords trônerait sur un crâne chauve. Perchés haut dans la charpente en madriers, parmi de vieilles toiles d'araignées qui partent en lambeaux, des téléviseurs d'ambiance produisent en continu un bruit de fond surplombant les conversations. Au centre de cet espace sans qualités, dépourvu de la moindre once d'esprit, garni de tables, de chaises et de bancs, ouvert à tous les alizés, on débite boissons et boustifaille.

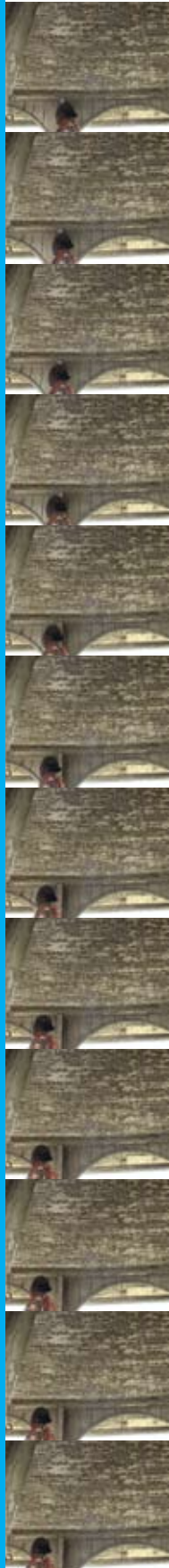
Rien à cette échelle de l'offre et de la demande ne coûte plus d'un euro. La ligne rouge de flottaison sociale : au-dessus de ce seuil, parole d'A.K., l'atteinte au pouvoir d'achat serait insupportable et la voie d'eau garantie dans les escarcelles. Une rondouillarde mousmé¹, luisante de sueur, installe son attirail à poisson braisé, lorsque nous prenons place en arrivant pour une vivifiante pause bière après la route. Un clébard au poil d'un roux tendre rôde en quête de reliefs et se prend un coup de pied sournois dans les côtes, quand il lève la patte pour se soulager sur le sol cimenté, contre un pied de table. Le statut ancien d'animal de compagnie ne confère pas l'impunité de faire n'importe quoi, cela va de soi. Un peu de tenue en public. L'animal se le tient pour dit et décampe aussitôt en trottant, la queue relevée et frétilante.

Quelques enfants désinvoltes traversent mon champ visuel et entrent dans une boutique sur la place animée, avec une bouteille vide qui en ressort remplie d'un liquide vert émeraude. Ce que je prends alors de visu et à distance pour de la menthe à l'eau, avec ma candide question à A.K. qui se fend la pêche, est en fait du pétrole lampant teinté. Suis juste abasourdi par cette surréaliste équivoque. De quoi tomber à la renverse !

Bien à vous,
Franck



¹ Ndlr. Mousmé : jeune fille.



Dear Franck,

Of course there's something tragic in your allusion to Perec and his *Capital H*. Although it's by no means our subject, not pausing to mention Céline's intense anti-Semitism would be unacceptable. As something of an orphaned letter itself, the "H" reminds us rather to stick with French military and colonial History and of the one who recorded it under the codename of "Photographer H". The black-and-white photos of Douala and Campo reproduced on these pages are his. This Photographer H had a name: Frédéric Gadmer. Dispatched in the middle of the First World War, at the same time as Céline was living in Cameroon, his photographs have made it possible to retrace the locations and people who served as model for the Célinian characters in the "Journey". La Pagode, which currently houses the White Cube, the hospital which became the barracks for the Rapid Intervention Battalion, Destouches's colonial villa, the dryers that he used for cacao on the island of Dipikar... In rediscovering these places, these habitats, these bodies and faces dressed up as characters in the novel, one has the feeling of being caught in a ritual of documentary possession. And one feels, again, that the only way to avoid being pulled into the vicious circle of History is precisely to let it become, to narrate it, and in turn, to "blacken pages and paint oneself black"¹, to create our own "false testimonies", to borrow a phrase from your lawyers.

L.

¹ An expression that Céline used to describe his purpose in writing.

Dear Louis,

Between you and me, I would probably feel no better at the summit of Everest than here in Campo. A.K has left, and I've lingered for a few more hours on the Gulf of Guinea. The winds that rage across the planet, gradually gaining force above the oceans and which periodically violently strike the wealthy and virtuous America, are born here. I hadn't a clue about this and I have the mercurial Judith to thank for the geophysical elucidation. She's just as put off by the surly local machismo as I am by the post-modern vaginocrats populating the blue-white-red lands. Not that this symmetry implies anything between us.

Made a long motorcycle trip yesterday morning with a local boy, beneath an unstable sky. Set course for Ipono about twelve km away. The unpaved road winds, rises and falls straight through the forest, past modest hamlets, then runs for several minutes through a magnificent green corridor devoid of all human presence or habitation, an ochre ribbon punctuated by muddy patches. The rainfall of 2900mm distributed over 204 days makes it one of the wettest areas in the country. Not really up for an enforced shower, I'm very close to cutting short this bucolic woodland jaunt, and getting him to turn back this instant, worried by the rumblings overhead, but the youngster at the helm reassures me, as a veteran connoisseur of local weather: it's just seasonal sabre rattling, not to worry, anxiety is useless. So we carried on. Zero rainfall in the end. The Forestière de Campo, once the jewel of the Rivaud Group and holder of the largest industrial logging concession in Cameroon, has called the shots in Campo for three decades, far from prying eyes, paying dividends to a few strategic officials, shareholders in the good cause. The vast majority of the workers were from Bassa country. As Catholics, they had built a church in which to hold their weekly worship, which is now abandoned to the wild grasses of the bush. Ecological policies have changed everything. The Bassa have returned to their native lands. White expatriate businessmen once zoomed around on jet skis on the Ntem¹ and vented their energies on the dirt roads of the district on big noisy motorbikes with chrome gleaming in the sun. The freewheeling good life for the licensed bloodletters of the forest, cogs of the capital "H"² which drops down its dialectic blade astride capitalist folly. First-degree wood plundering continues completely legally on the island of Dipikar, a hotbed of biodiversity that has in fact been declared a World Heritage site by UNESCO. What's wrong with this picture...

"Les Hespérides" is how clear-eyed Judith named her farm. When a proud Bantu appropriates Greek mythology, the identity-compasses go berserk and Hollywood breaks out in a fever. Her distillery produces an excellent pineapple schnapps. The dissident arranged an "ad hoc" crash course in the Caribbean and now sells a part of her strictly limited artisanal output to the gentry of Equatorial Guinea. Another part warms the taste buds in Paris, Grenoble and Brussels where she has a network of good friends. An orchard conspires over the two-hectare estate with a field, and there are eggs for the delectable omelettes from the henhouse. The stellar Centralienne is thinking about getting into the cured meat sector as well, and has sent a talented nephew with a passion for cooking to learn the craft in Italy. Her house, a wood frame two-storey, is a wonder of modern rusticity. At this point in my trip, I already suspect that I'll never leave Cameroon in one piece.

That's all for now,
Franck

¹ Ed. The Ntem is a river in the South of Cameroon that flows into the Atlantic Ocean.

² Georges Perec's term for History.

Cher Louis,

De vous à moi, je ne me sentirais probablement pas mieux au sommet de l'Everest qu'ici à Campo. A.K reparti, je me suis attardé encore quelques heures supplémentaires au fond du golfe de Guinée. Les fureurs éoliennes qui traversent la planète en gagnant progressivement de la puissance au-dessus des océans et vont périodiquement frapper violemment l'opulente et vertueuse Amérique, naissent là. J'en savais que dalle et je dois cette lumière géophysique à l'aérienne Judith. Echaudée par le machisme revêché du cru autant que moi par les vaginocrates postmodernes sous les cieux bleu-blanc-rouge. Cette symétrie n'infère pour autant rien entre nous. Longue virée en moto hier matin avec un enfant du pays sous un ciel instable. Cap sur Ipono à douze kilomètres environ. La route non revêtue serpente, monte et descend, trouant la forêt, longe de modestes hameaux, pour filer ensuite pendant plusieurs minutes dans un somptueux corridor vert dépourvu de toute présence humaine et d'habitations, ruban ocre jalonné de passage bourbeux. La pluviométrie de 2900 mm répartie sur 204 jours en fait une des zones les plus arrosées du pays. Peu partant pour essayer une douche forcée, je suis même à deux doigts de couper prématurément court à cette bucolique promenade sylvestre et de lui faire rebrousser chemin dare-dare, inquiet par des borborygmes au-dessus de nos têtes, mais le jeunot au guidon me rassure, connaisseur chevronné de la météo locale : rodomontade de saison, tout ira bien, foin d'anxiété. Et nous avons poursuivi. Zéro pluie au finish.

La Forestière de Campo, naguère fleuron du groupe Rivaud et titulaire de la plus grande concession de coupe industrielle du bois au Cameroun, a fait la pluie et le beau temps à Campo trois décennies, loin des curiosités déplacées, en versant des dividendes à quelques fonctionnaires stratégiques, actionnaires pour la bonne cause. Dans leur grande majorité les ouvriers étaient originaires du pays Bassa. Catholiques, ils avaient érigé pour tenir leur culte hebdomadaire, une église aujourd'hui livrée aux herbes folles de la brousse. La gouvernance écologique a changé la donne. Retour au pays natal. Les cadres expatriés blancs de l'entreprise fusaient en jet-ski sur le Ntem¹ et se défoulaient sur les pistes en terre de l'arrondissement, chevauchant de grosses bécanes rugissantes et rutilantes de tous leurs chromes au soleil. La belle vie en roue libre pour des seigneurs patentés de la forêt, rouages de la Grande Hache² qui va déroulant sa dialectique et chevauche la déraison capitaliste. La rapine ligneuse au premier degré se poursuit tout à fait légalement sur l'île de Dipikar, un haut lieu de biodiversité pourtant classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. Cherchez l'erreur...

« Les Hespérides » : Judith n'a pas du tout eu froid aux yeux pour dénommer sa ferme. Quand une fière Bantoue s'approprie la mythologie grecque, les boussoles identitaires s'affolent et Hollywood fait de la fièvre. Sa distillerie produit une excellente eau-de-vie d'ananas. La dissidente est allée faire un stage intensif ad hoc dans les Caraïbes et vend une partie de sa production artisanale, strictement limitée, à la gentry équatorienne. Une autre allume des papilles à Paris, Grenoble et Bruxelles où elle a un réseau de bons amis. Un verger conspire sur le domaine de deux hectares avec un champ et les œufs des omelettes baveuses viennent du poulailler. La stellaire Centralienne envisage désormais de se lancer dans la charcuterie en envoyant un neveu doué et passionné de cuisine se former au savoir-faire italien. Sa maison, un R+1 en planches, est une merveille de rusticité contemporaine. A ce stade de mon séjour, je pressens déjà que je ne quitterai pas le Cameroun intact.

Je vous quitte.

Franck

Cher Franck,

Il y a évidemment quelque chose de dramatique dans ton allusion à Perec et à sa Grande Hache. Bien que cela ne soit aucunement notre sujet, ne pas en profiter pour rappeler l'antisémitisme ultra de Céline serait inacceptable. En matière de lettre orpheline, le « H » nous conduirait plutôt à rester du côté de l'Histoire militaire et coloniale française et de celui qu'elle a enregistré sous le nom de code « Opérateur H ». Les photos noir et blanc de Douala et de Campo reproduites dans ces pages sont de lui. Il avait lui aussi un nom, l'opérateur H : Frédéric Gadmer. Envoyé en pleine Première guerre, à l'époque où Céline séjourne au Cameroun, ses photos ont permis de retrouver des lieux, et des personnes qui ont servi de modèle aux personnages céliniens du Voyage. La Pagode qui abrite aujourd'hui le White Cube, l'hôpital devenu caserne de la Brigade d'Intervention Rapide, la case du colon Destouches, les séchoirs qu'il utilisa pour le cacao sur l'île de Dipikar... En redécouvrant ces lieux, ces habitats, ces corps et les visages travestis en personnages du roman, on a le sentiment d'être pris dans un rituel de possession documentaire. Et on se dit, à nouveau, que la seule façon de ne pas être pris dans le cercle vicieux de l'Histoire, c'est précisément de la faire advenir, de la narrer, à notre tour de « noircir et de se noircir »¹, de créer nos propres « faux témoignages », pour reprendre votre vocabulaire, à vous les avocats.

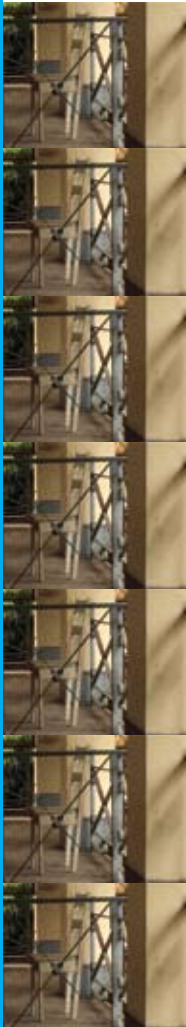
L.

1 Ndr. Le Ntem est un fleuve du Sud du Cameroun qui se jette dans l'océan atlantique.

2 Le sobriquet que Georges Perec donne à l'Histoire.

1 Selon une expression que Céline utilisait.





Dear Louis,

The three amazing weeks that I've spent on this side of the world are surely going to count as a before-and-after experience: my mind is already made up. I will go back to Paris, to the office, my fellow advocates and the cases, in 48 hours. Speaking of avocados, the ones you get here are so much more delicious and have a much better reputation than the local men of the legal profession: A.K. has only bad things to say about them. I'm going to miss the bench of the totems and the conversations beneath the mango tree in the garden of the White Cube like anything. Not to mention the rest. I'll go back to the complacency, the ego-wars, and the round-the-clock competition. This reunion will not exactly be easy. I foresee it being accompanied by high friction, like when a space shuttle returns to the Earth's atmosphere at high speed. The shock is huge, violent. Almost overwhelming for those faint of heart, comfortably ensconced in the high latitudes of History and Progress.

I earn a good living defending, when necessary, the interests of contemporary publicly traded capitalism. Some of our clients are blue chips on the CAC 40¹, the pride of blue-white-red industry. Their vexations form a solid and coveted source of business. I'm no longer working for a rainy day: my umbrella's secure. Insiders with an understanding of the intricacies of speculative finance that I know have allowed me to book consistent gains in the "hot" season, on a regular basis. I've acquired a nice nest egg on my savings account with the BNP, a diversified portfolio of shares, and a soul firmly anchored on the left, despite appearances, if not even beyond it. This seeming schism doesn't bother me at all. Leather oxfords are comfortable and it's a good idea to have the money to pay for them, because they're part of the professional gear. With a Rolex to tell the time and a Montblanc Meisterstück to sign the cheques, you can initial contracts at high speed.

Born as Baby X under the anonymous childbirth laws, I feel as if I've found the brothers and sisters I never had, here. I was as alone in the world as Corneille, who had his season of glory. Nothing to do with the classical author, no, Corneille is the stage name of the singer-songwriter originally from Rwanda, the land of the "mille collines", ravaged in 1994 by an inglorious genocide that some accuse France, flying the flag of François Mitterrand, of having covered up. Without a father or mother to bother one, there is a positive side to this singular condition which demagogues of the family values persuasion work diligently to obscure. Long after my teens, I still imagined the face of the woman who brought me into the world, secretly caressing the foolish hope that a miracle would occur, picturing us passing each other in the Paris metro never knowing, or even elsewhere in France. One day, I no longer needed this thought experiment and the unknown woman who might as well be dead slipped out of my mind. But I treasure a little piece of paper on which my progenitor writes that she is abjectly sorry for her act, begs my forgiveness and wishes me good fortune in life. I keep it in my safety deposit box at the bank.

Yours,
Franck

¹ Ed. CAC 40 is a benchmark French stock market index.

Mon cher Louis,

Les trois semaines formidables que j'aurai passées de ce côté du monde vont compter pour la suite, sur le mode avant et après : ma conviction est d'ores et déjà faite. Je vais retrouver Paris, le cabinet, mes collègues avocats et les dossiers dans quarante-huit heures. S'agissant d'avocats, le fruit, ceux d'ici sont on ne peut plus savoureux et ont bien meilleure réputation que les hommes de robe du cru : A.K. en pense pis que pendre. Le banc des totems et les conversations sous le manguier, dans le jardin du White Cube, vont fatalement me manquer. Et je ne vous parle pas du reste, frisant un tout. Je vais retrouver la fatuité, la guerre des ego, et la Lice ouverte, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ces retrouvailles n'iront pas exactement de soi. Je les entrevois accompagnées d'une importante friction, comme le retour à grande vitesse dans l'atmosphère terrestre d'une navette spatiale. Le décalage est énorme, violent. Presque foudroyant pour les petites natures avachies dans la commodité aux hautes latitudes de l'Histoire et du Progrès.

Je gagne très bien ma vie à défendre, quand il le faut, les intérêts du capitalisme contemporain coté en Bourse. Certains de nos clients le sont au CAC 40, fleurons industriels bleu-blanc-rouge. Leurs affres constituent un solide et convoité fonds de commerce. Je ne travaille plus pour mes vieux jours : ils sont assurés. Les initiés aux méandres de la finance spéculative que je fréquente m'ont permis de réaliser en « hot » saison des plus-values consistantes, régulièrement. J'ai accumulé un joli magot sur mon compte d'épargne de la BNP, un portefeuille d'actifs diversifié, et l'âme ancrée à gauche malgré les apparences, si ce n'est au-delà même. J'assume sans troubles de l'humeur cet apparent grand écart. Les chaussures anglaises sont confortables et il vaut mieux avoir du fric pour s'en acheter, car elles participent de la panoplie professionnelle. Avec la Rolex pour l'heure et le stylo Meisterstück de Montblanc qui signe des chèques, paraphe des contrats de haut vol.

Né sous X, j'ai l'impression d'avoir trouvé ici les frères et sœurs que je n'ai pas eus. Je suis aussi seul au monde que ce Corneille qui eut son été de gloire. Rien à voir avec l'auteur classique. Corneille, c'est le sobriquet d'un chanteur et auteur-compositeur originaire du Rwanda, le pays des mille collines, meurtri en 1994 par un ignominieux génocide que certains esprits accusent la France battant pavillon François Mitterrand d'avoir couvert. Sans père ni mère sur le dos, cette singulière condition présente un aspect positif que les démagogues à plumes du culte de la famille occultent soigneusement et méthodiquement. J'ai imaginé, longtemps encore après la puberté, la physiologie de cette femme qui me mit au monde, en caressant secrètement l'espoir assez insensé qu'un miracle se produirait, en me figurant que nous nous croisions parfois dans le métro parisien sans le savoir, ou même ailleurs en France. Un jour, je n'ai plus eu besoin d'une telle expérience de pensée et cette inconnue qui pouvait aussi bien être déjà morte est sortie de mon esprit. Je conserve toutefois précieusement un petit bout de papier dans lequel ma génitrice se dit sincèrement désolée de son geste, me demande à genoux de lui pardonner et me souhaite une bonne étoile dans la vie. Il se trouve dans mon coffre à la banque.

Je vous quitte,
Franck





Geography is a Flavour

“Geography is a Flavour” (since 2009) examines forms of architecture that represent certain geographical locations elsewhere. The buildings featured in these two images are an exercise in folly.

The building on the left at Planckendael Zoo in Mechelen, Belgium, is meant to inform visitors about human and animal life in Central Africa. The thatched roofs are made to last in Belgium's cold, rainy climate and all the houses are connected to the electrical power grid. Ambient sound from hidden speakers suggests village life. A bicycle, some children's toys, plants and sculptures – all props suggesting that people just left the village. These elements mix with information panels, monitors and benches.

The right image, taken in Yaoundé, shows similar structures in front of the Ministry of Culture. The ten regions of Cameroon are represented by typical vernacular architecture, accompanied by information panels. Hastily built for the visit of an official Chinese delegation, the houses had collapsed and were being renovated when the picture was taken.



Geography is a Flavour

Le projet “Geography is a Flavour” (depuis 2009) met en miroir des formes d’architectures issues d’autres contrées géographiques et représentées hors de leur contexte d’origine. Les édifices visibles dans ces deux images sont des caprices architecturaux.

Le bâtiment à gauche, au Zoo de Planckendael en Belgique, est censé donner une idée aux visiteurs de la vie des hommes et des animaux d’Afrique Centrale. Les toits de chaume sont conçus de façon à résister au climat froid et humide de Belgique et tous les édifices sont reliés au réseau électrique. Le fond sonore, sortant de haut-parleurs dissimulés, tente de recréer l’atmosphère d’une vie villageoise. Une bicyclette, des jeux d’enfants, des plantes et des sculptures épars çà et là suggèrent que les habitants viennent de quitter le village. Ces éléments se mêlent aux panneaux d’information, aux moniteurs et aux bancs à la disposition des visiteurs.

L’image de droite, prise à Yaoundé, montre des constructions similaires en face du Ministère de la Culture. Les dix provinces du Cameroun sont représentées par des exemples de leur architecture vernaculaire respective, accompagnés de panneaux informatifs. Bâties à la hâte à l’occasion de la visite au Cameroun d’une délégation officielle chinoise, les maisons se sont écroulées entretemps ; elles étaient en restauration au moment de la prise de vue.

Ben Van den Berghe,
Patrick Wokmeni: Le Croyant,
2012 (Patrick Wokmeni)





Nicolas Eyidi with the index of his image bank (photo: M. Dijkman)

Nicolas Eyidi consultant l'index de sa banque de données



Index folder at Laboratoire Prunet, Akwa, Douala (photo: M. Dijkman)

Une page de l'index du Laboratoire Prunet à Akwa, Douala

Hard to Catch

When first visiting Cameroon I discovered how delicate it was to take pictures in public space. The outspoken reactions by both authorities and individuals kept me from making photos as usual during my trips. I use photography professionally, as a tool to develop new projects on site. When encountering photographers in Cameroon I wondered how they work with this medium under these circumstances. The following presents photographers from different generations through fragments of conversations and images.

[Nicolas Eyidi](#) (b. 1955) has established the first semi-commercial image bank within his country. Rose Eyidi, his wife, maintains the archive and organises it according to categories such as Buildings, Catastrophes and The Unusual. The categories and the ambition of this image bank recall a project undertaken by French photo-grapher [Georges Prunet](#) in Douala, Cameroon before the Independence. Photo Prunet was founded in 1952 by Georges Prunet, who was working in Douala for international enterprises. His photos were categorised under themes such as Transport, Services or Airport, mainly representing colonial infrastructure and architecture. A small fragment of this archive, said to hold up to 100,000 negatives, has been digitalised by the current owners of Laboratoire Prunet in Douala. One exceptional category features car crashes – the only irregularities in an orderly and neatly represented country. Unfortunately, the location of the complete stock of images could not be traced.

The artist photographer [Patrick Wokmeni](#) (b. 1985) presents a darker side of Cameroon. He takes his social life and personal situation as a starting point. Lust, sedation and despair take centre stage in his nightshots. Our encounters made clear that life in Cameroon is hard to catch with a camera, even for insiders.

Insaisissables

Lors de ma première visite au Cameroun, j'ai découvert à quel point il était délicat de prendre des photos dans l'espace public. Les réactions explicites, tant des autorités que d'individus, m'ont empêchée à maintes reprises de prendre des photos, comme j'en ai l'habitude lors de mes voyages. J'utilise la photographie comme outil professionnel pour développer sur place de nouveaux projets. Chaque fois que je rencontrais des photographes camerounais, je leur demandais comment ils réussissaient à travailler avec leur médium dans ces circonstances. La suite de ce texte présente quelques photographes de différentes générations au moyen de visuels et de fragments de conversations.

[Nicolas Eyidi](#) (né en 1955) a fondé la première banque d'images semi-commerciale de son pays. Rose Eyidi, son épouse, alimente l'archive et l'organise en catégories telles que « Bâtiments », « Catastrophes » et « Insolites ». Ces catégories et l'ambition de cette banque d'images, évoquent le Laboratoire Prunet, une initiative développée à partir de 1952, bien avant l'indépendance du Cameroun, par le photographe français du même nom. À Douala, [Georges Prunet](#) travaillait pour des entreprises internationales. Ses photos étaient classées par thèmes tels que « Transport », « Service » ou « Aéroport », et représentaient principalement l'infrastructure et l'architecture coloniales. Une partie minime de cette archive, que l'on dit composée de quelques 100 000 négatifs, a été digitalisée par les propriétaires actuels du Laboratoire Prunet de Douala. La rubrique « Accidents de voiture » fait figure de seule irrégularité dans un pays propre et ordonné. Malheureusement, le lieu principal de stockage de cette importante collection d'images reste encore inconnu.

L'artiste photographe [Patrick Wokmeni](#) (né en 1985) nous présente une face plus sombre du Cameroun. Il prend comme point de départ sa vie sociale et sa situation personnelle. Désir, séduction et désespoir sont les thèmes centraux et récurrents de ses clichés de nuit. Toutes ces rencontres ont mis en lumière la difficulté de représenter la vie au Cameroun avec une caméra, même de l'intérieur.

Services

[Transport](#)

Ville

Paysage

Bureaux

Rue

Port

Vue Aérienne

Agriculture

Benoue

Balancier

Dibamba

Pirogue

Aéroport

Mont Cameroun

Chutes

Rivière

Gabon

Rapides

Mines ener

Commerce

Animaux

Warf

Akwa Palace

Agence AFR

CEAC

Façade

Chargeurs

Intérieur

Nord

Wouri

Air Cameroun

Plages

Port et VI

Ville et B

Eglise

Personnage

Traditions

Distribution

Cathédrale

Panhard

Typon Douala

Faune

Porteur Bassine

Famille

Carrefour

Construction

King

Journaux

EDEA

Chargement

Georges Prunet





Rose and Nicolas Eyidi



Rose Eyidi at work in Deido,
Douala

Rose Eyidi au travail à son
domicile de Deido, Douala

The first time I met Nicolas Eyidi was in 2010 at his house in Deido in Douala. Nicolas is a professional freelance photographer, documenting official events and ceremonies throughout the country. He has covered many art events in Cameroon over the last decades and has a large archive with images of exhibitions, performances and artist portraits. His house is filled with artworks and in a professional photo studio in the back room he works on commissions and teaches young artists to work with photography. The focus of the following conversation with Nicolas and his wife, Rose, is the image bank they are currently developing together. As a digital resource it does not yet include Nicolas's numerous analogue pictures from the decades before. With this publication we hope to support his aspiration to make the entire archive public one day.

Marjolijn Dijkman: When did you start compiling your image bank?

Nicolas Eyidi: I started it in the year 2000. Before that, I had already collected images that I kept for myself. I had the idea of making enlargements for hotels and for tourism: it's not as if you'd want to hang pictures of Pakistan on the walls here, in the lobbies, in the rooms...! The initial idea, which I haven't given up on, was to "sell" Cameroon as much as possible. But I don't have a specific theme in mind when I travel. The distances are so huge that you can't just go photograph the coffee harvest, for example, and then go visit the cacao harvest. You have to save time. It's once I get back that Rose and I put everything onto the computer, and start sorting it. But we always save the original file, we don't touch that. And then we start to organise the images with numbers and captions.

Annette Schemmel: What drives you to take the photos?

N: Well, I take photos to keep them, you see? Once you sell them, it's all over. These are not commissions, it's not journalism. On the

La première fois que j'ai rencontré Nicolas Eyidi, c'était en 2010 à son domicile de Deido à Douala. Nicolas est un photographe professionnel indépendant qui documente cérémonies et événements officiels d'un bout à l'autre du pays. Depuis de nombreuses années, il prend également en photo les événements et manifestations artistiques, documente des performances et réalise des portraits d'artistes. Sa maison est remplie d'œuvres d'art ; mais c'est dans un studio photo professionnel installé dans une pièce à l'arrière qu'il travaille à ses commandes et enseigne la photo à de jeunes artistes.

Le sujet principal de la conversation que nous avons eue avec Nicolas et son épouse Rose est la banque d'images qu'ils développent ensemble. L'archive étant d'abord numérique, un grand nombre de clichés analogiques en est pour l'instant exclu. Par cette publication, nous espérons soutenir son aspiration à rendre un jour la totalité de ses archives accessible au public.

Marjolijn Dijkman : Quand et comment avez-vous commencé votre banque d'images ?

Nicolas Eyidi : Je l'ai commencée en l'an 2000. Avant ça, j'avais déjà des images que je gardais pour moi-même. J'avais l'idée de réaliser des agrandissements pour les hôtels, pour le tourisme : ça ne sert à rien de mettre des images du Pakistan au mur ici, dans les réceptions, dans les chambres... ! L'idée au départ, que je n'ai pas encore abandonnée, était de « vendre » le Cameroun au maximum. Mais je n'ai pas de thème précis quand je voyage. Les distances sont tellement énormes que l'on ne peut pas aller photographier la récolte de café, par exemple, pour après partir à la récolte de cacao. Il faut gagner du temps. C'est en rentrant que Rose et moi mettons tout dans l'ordinateur et commençons à dispatcher les clichés. Mais nous gardons toujours le fichier d'origine, on ne le touche pas. Ce n'est qu'après que nous commençons à ranger les images avec des numéros et des légendes.

Catastrophes



The Unusual / Insolites



other hand, I may sell the rights to an image to Jeune Afrique or Afrique Economie: for this illustration, say, it costs so much. Like this, I can wait until they get old. That's a real image bank!

M: How many photos are there in the bank?

Rose Eyidi: We never counted them!! I'd say there might be about 5,000 items.

N: There's a lot that isn't in there. We're working on it gradually.

M: What was your reason for starting this archive here, in this context?

And the archiving method: how did you learn to do this? Were you inspired by the Laboratoire Prunet or others?

N: For me, inspiration always comes from looking, when you're just walking along. It's difficult to be creative; you have to see how it comes out. Can you improve it or start with something else? That's where the inspiration comes from. Anyway, for now, for the future, what is the purpose of the archives? There are a lot of things that are disappearing: for example, children no longer know what a pirogue is. There are birds and fish that are disappearing, a whole natural world is vanishing. Therefore, my images may become part of history and the birds may reappear in dictionaries. For example, you can see how people used to celebrate Ngondo¹: ten years ago, it wasn't the same as it is now. You need to make this distinction. That's what's behind the idea for the archives.

M: Has the archive changed a lot since you started? It is still changing?

N: Yes, it changes as I move into different regions. In Cameroon, there is diversity among the regions, with cultures that are not like the others. From an architectural point of view, the style of house that is built in the South is not the same as the ones in the North. The colours of the photos change depending on the regions, too. If you move from the Coast to the Centre to the West, the colour changes because the soil is different. So you add, I add images. If someone wanted to write about ten different regions in Cameroon, I've got the images to illustrate them! But there are still regions where I've never been. I don't only create archives. There's also survival, if you know what I mean! Otherwise you couldn't live. I do commissions in the studio and when I have a little bit of time, I go out. That's just the way it is.

M: Rose, do you also take photos?

R: A little.

M: How do your images differ? Are they all archived in the same way?

N: She doesn't see the same things that I see.

R: He's the professional. Me, I just use my little camera, and it's trial and error. But the photos in the archive are by Nicolas. The quality is not the same.

Here, for example, it's transport in a village. In the city, you don't see people travelling like this, on the roof of the bus or sitting on top of a car. When I saw that, I couldn't even imagine travelling under such conditions. I think this is the only photo of mine in the archive!

A: How did you get involved in this project, Rose? Did your studies have a connection with photography?

R: I got into it by chance. I studied economics, and afterwards, I was having trouble finding a job. Then, when Nicolas started his enterprise, I thought: why not work with him? I had been following him since we knew each other at school. And I share his passion. He wasn't always able to keep up with the administrative side of things. So we came to an arrangement.

M: Are there other professionals with whom you could collaborate?

Annette Schemmel: Quelle est la motivation de ces photos ?

N: Moi, je fais des photos juste pour les garder, tu comprends ? Quand tu les vends, c'est fini. Ce ne sont pas des commandes, ce n'est pas du journalisme. Par contre, je peux vendre les droits d'une image à Jeune Afrique ou Afrique Economie : pour telle illustration, ça coûte tant. Comme ça je peux attendre qu'elles vieillissent. Ça, c'est une vraie banque d'images !

M: Combien y a-t-il de photos dans la banque ?

Rose Eyidi: On n'a jamais compté ! Disons que ça donne à peu près 5 000 éléments.

N: Il y en a beaucoup qui ne sont pas là-dedans. On fait ça progressivement.

M: Quel était ton intérêt pour commencer l'archive ici, dans ce contexte ? Et en ce qui concerne la façon même d'archiver : comment as-tu appris cela ? Est-ce que tu t'es inspiré du Laboratoire Prunet ou d'autres ?

N: Pour moi, l'inspiration vient toujours quand on regarde, quand on se promène. C'est difficile d'être créatif ; il faut voir comment ça se passe. Est-ce qu'on peut améliorer ou commencer par autre chose ? C'est de là que vient l'inspiration. Bon, maintenant, pour l'avenir, à quoi servent les archives ? Il y a beaucoup de choses qui disparaissent : les enfants, par exemple, ne savent pas ce que c'est qu'une pirogue. Il y a des oiseaux et des poissons qui disparaissent, toute une nature qui disparaît. Donc, mes images rentreront peut-être dans l'Histoire et les oiseaux figureront dans les dictionnaires. Par exemple, on pourra voir comment on célébrait le Ngondo¹ : il y a dix ans, ce n'était pas la même chose qu'aujourd'hui. Il faut faire cette différence-là. D'où l'idée des archives.

M: L'archive a-t-elle beaucoup changé depuis que tu l'as commencée ? Change-t-elle encore ?

N: Oui, ça change au fur et à mesure que je me déplace dans d'autres régions. Il y a des diversités entre les régions au Cameroun, des cultures qui ne sont pas comme les autres. Au point de vue architectural, le genre de maisons que l'on construit dans le Sud n'est pas le même que celui des maisons du Nord. Les couleurs des photos changent selon les régions. Si on passe du Littoral au Centre ou à l'Ouest, la couleur change parce que la terre est différente. Donc, on ajoute sans cesse des images. Si quelqu'un veut écrire sur les dix différentes régions du Cameroun, j'ai des images pour les illustrer. Mais il y a des régions où je ne suis jamais allé. Je ne fais pas que des archives. Il y a aussi la survie, tu es d'accord avec moi ! Sinon tu ne vis plus. Je fais les commandes de studios et quand j'ai un peu de temps, je m'en vais. C'est normal.

M: Rose, est-ce que tu prends aussi des photos ?

R: Un peu.

M: Quelle est la différence entre vos images ? Sont-elles toutes archivées au même titre ?

N: Elle ne voit pas la même chose que moi.

R: Lui, c'est le professionnel, moi, je fais ça avec mon petit appareil, au pif. Mais les photos de l'archive sont de Nicolas. La qualité n'est pas la même.

Ici, par exemple, c'est un transport dans un village. En ville, on ne voit pas les gens voyager comme ça, sur le toit des bus ou assis au-dessus de la voiture. Quand j'ai vu ça, je ne pouvais même pas imaginer que l'on puisse voyager dans ces conditions-là. Je pense que c'est la seule photo que j'aie de moi dans l'archive !

A: Comment êtes-vous arrivés dans cette affaire, Rose ? Vos études avaient-elles un lien avec la photographie ?

Buildings / Bâtiments





N: There's a problem with that here: everyone likes to work alone. They're all individualists. Collaboration is very difficult!

A: *Is your image bank known throughout Cameroon?*

N: Not yet.

A: *How many categories are there?*

R: 74, 73 categories. We record all the titles of the photos, and add a little note to indicate exactly what it is. When you take a picture of a building, for example, you need to be able to identify its name.

M: *Do you have any favourite categories?*

R: Ones that we prefer? No. Perhaps there are categories that crop up frequently, like for example "daily life". That's what Nicolas most often sees. But all of the categories are important.

A: *Did you take the categories from other large image banks?*

N: Oh no! They just grew like that, along the way! I'm completely self-generated.

A: *Do you sometimes start with categories before you have any images?*

N: Yes.

R: Sometimes there's a single image that forms the basis for creating a category. And then others are gradually added.

A: *Are there people who are interested in your photos in the category "Unusual"?*

N: No, not yet. That's for us. No one has ever asked me for them yet.

A: *You have a category "buildings". Do you also photograph precarious architecture?*

N: Not yet. For that, you need to somehow make friends in just a couple of days in the district. If I look at someone's house, he's going to wonder why I'm taking a photo. They are afraid; it's not easy. I have a ready-made contract I bring with me on my travels. It states that in the case of publication, I will pay them something – as rights to the image. If I don't do this, I'll get into trouble. But I don't really like "squalor"! I can take pictures of it, but I don't like doing it. I prefer to present a positive image to the West. I make images to "sell" my country from the point of view of tourism, culture, economics, all rolled into one.

R: J'y suis arrivée par hasard. J'ai fait des études en économie et à la fin, j'avais des difficultés pour trouver un emploi. Puis quand Nicolas a créé sa structure, je me suis dit : pourquoi ne pas travailler avec lui ? Je le suis depuis ce temps-là car je l'ai connu quand nous étions encore à l'école. Sa passion, je la partage. Il ne pouvait pas toujours s'occuper du côté administratif. Alors nous avons fait la part des choses.

M: *Y a-t-il d'autres professionnels avec qui vous pouvez échanger ?*

N: Ici, il y a un problème : au Cameroun, on aime beaucoup le travail individuel. Nous sommes tous un peu des individualistes. La collaboration, c'est très difficile !

A: *Votre banque d'images est-elle connue partout au Cameroun ?*

N: Pas encore.

A: *Combien y a-t-il de catégories ?*

R: 74, 73 catégories. Nous enregistrons tous les titres des photos, puis y ajoutons un petit commentaire pour savoir exactement ce que c'est. Quand tu prends en photo ce bâtiment, par exemple, tu dois pouvoir retrouver son nom.

M: *Avez-vous des catégories favorites ?*

R: Que nous favorisons ? Non. Peut-être qu'il y a des catégories qui reviennent souvent, comme, par exemple, « la vie quotidienne ». C'est ce que Nicolas voit le plus. Mais toutes les catégories sont importantes.

A: *Les catégories sont-elles tirées d'autres grandes banques d'images ?*

N: Oh non ! C'est venu comme ça, en travaillant ! Je suis vraiment autonome.

A: *Commencez-vous parfois les catégories sans avoir d'images ?*

N: Oui.

R: Parfois, c'est une seule image qui permet de créer une catégorie. Et puis viennent s'y ajouter d'autres clichés, progressivement.

A: *Y a-t-il des gens qui sont intéressés par vos photos de la catégorie « Insolites » ?*

N: Non, pas encore. C'est pour nous. Personne ne me les a encore jamais demandées.

A: *Vous avez une catégorie « bâtiments ». Photographiez-vous aussi l'architecture précaire ?*

N: Pas encore. Pour ça, il faut se faire des amis pendant deux jours dans le quartier. Si je regarde la maison de quelqu'un, il va se demander pourquoi je la prends en photo. Ils ont peur ; ce n'est pas facile. J'ai un contrat déjà prêt avec lequel je voyage. Ce contrat précise qu'en cas de publication, je leur verserai quelque chose – comme un droit à l'image. Si je ne le fais pas, j'ai des problèmes. Mais moi, la « misère », je n'aime pas ! Je peux la photographier, mais je n'aime pas ça. Je préfère donner une image positive à l'Occident. Je fais les images pour « vendre » mon pays du point de vue touristique, culturel, économique, tout ça en même temps.

Patrick Wokmeni



At Patrick Wokmeni's house
in New Bell, Douala
(photo: M. Dijkman)

Au domicile de Patrick Wokmeni
à New Bell, Douala

The first time I met Patrick Wokmeni, it was in his neighbourhood New Bell in Douala. He was a young and timid photographer who presented his work to us at his home. But his pictures were strong and outspoken. The world he depicts doesn't conform to any recognised representation of his country. In the last two years Patrick was granted asylum by the Belgian authorities, found a new home and became a resident at the HISK in Ghent, where this conversation took place.

Amélie Bouvier: How did you start taking photographs?

Patrick Wokmeni: I met a French videographer who was in Douala for a shoot. That was in 2002/03. We were introduced and I guided her around the districts of the city. As a result, I got to know the local artist Hervé Yamguen, and then Philippe Niorthe, a French photographer who came for a residence with the collective Cercle Kapsiki. He lent me his camera to take a few pictures in the neighbourhood. But when he left with it, I didn't do any more. My friend Dunja Herzog, from Basel, gave me my first camera, a digital Nikon.

Marjolijn Dijkman: You like to take pictures at night, how come?

P: I'm fascinated by the night and feel ill at ease during the day.

A: You get very close to the people you're photographing and you immerse the viewer in an intimate world. Do you work in a similar way in Belgium and in Cameroon?

P: Well, intimacy goes hand in hand with mistrust. Actually it's quite difficult here, particularly in relation to the subjects I was working with in Cameroon. It was a series about the people who come out at night ("Les belles de New Bell", 2006). In Cameroon, I knew people. Here, I wanted to do similar work, but it's complicated and I don't exactly know why: is it because I have no money or because I'm black? I think that here in Belgium, things are closed. Because in Congo, which wasn't my country either, I could easily introduce myself into the world

La première fois que j'ai rencontré Patrick Wokmeni, c'était dans son quartier de New Bell à Douala. A l'époque, c'était un photographe encore jeune et timide qui nous montrait son travail. Mais ses clichés étaient forts et directs. Le monde de ses photographies ne se conformait pas à l'image du Cameroun habituelle et reconnue de tous. Ces deux dernières années, les autorités belges lui ont accordé l'asile politique. Depuis, il s'est installé à Gand et est devenu l'un des artistes résidents du HISK, lieu où s'est déroulé cet entretien.

Amélie Bouvier : Comment as-tu commencé la photographie ?

Patrick Wokmeni : J'ai rencontré une vidéaste française qui était à Douala pour une scénographie. C'était en 2002/03. On me l'a présentée et je l'ai accompagnée dans les quartiers de la ville. Suite à cela, j'ai connu l'artiste Hervé Yamguen au quartier, puis Philippe Niorthe, un photographe français venu pour une résidence avec le collectif Cercle Kapsiki. Il m'a prêté sa caméra pour faire quelques images dans le quartier. Mais quand il partait avec, je ne faisais plus rien. Mon amie Dunja Herzog, de Bâle, m'a offert ma première caméra, une Nikon digitale.

Marjolijn Dijkman : Tu aimes photographier le monde de la nuit. Pourquoi ?

P : La nuit me fascine et le jour, je me sens mal à l'aise.

A : Tu es très proche des gens que tu prends en photo et tu nous plonges dans un univers intime. Est-ce que tu travailles de manière similaire en Belgique et au Cameroun ?

P : Qui dit intimité, dit méfiance. En fait, c'est très difficile ici, surtout par rapport aux sujets que je traitais au Cameroun. C'était un travail sur ceux qui vivent la nuit (« Les belles de New Bell », 2006). Au Cameroun je connaissais les gens. Ici, je voulais faire un travail pareil, mais c'est compliqué et je ne sais pas vraiment pourquoi : est-ce que c'est le manque de moyens ou parce que je suis noir ? Je pense qu'ici en Belgique, c'est fermé. Car au Congo, qui n'est pas mon pays, je me suis facilement



Patrick Wokmeni: Makutano
Swahili (rencontre), 2012

of the night. Here, the girls, for example, they work for other people and having a camera is a big no-no, unless you make friends with the girl and follow her in her work. That takes time. Or you become a customer and that costs money, so it's complicated. Sometimes I go to bars or cafés at night. I'm able to join other Africans, but as soon as I pull out my camera, there's a problem. They won't hear of it. The image that they want is a clean, well presented one.

A: Do you think one might say your pictures reveal a "forbidden intimacy"?

P: My photographs touch upon taboo subjects that people refuse to see in pictures in Cameroon. They are things no one wants to talk about and no one wants to see. They are not easily accepted. Here, in Belgium, but still in an African context, the majority of people don't like to show how they live. My work may present an image of them that they don't want to project to others. Sometimes they'll agree to be photographed on a Saturday when they are wearing a nice jacket...

A: You especially take portraits, often of women, and there's a certain eroticism in the way you stage the photos. How does this triangle between the subject, the photographer and the viewer work?

P: There is the "subject", that is, the person being photographed, but myself and the viewer, we are also "subjects": the one who looks at the picture always has a reaction. The viewer is not just the viewer but in a sense takes part in the scene. Since I photograph everyday life, this means that the viewer can easily identify with the image. Me, I take the picture but I take part in the scene, I am in the scene, sometimes naked.

introduit dans le monde de la nuit. Ici, les filles par exemple travaillent pour des gens, et avoir un appareil photo, c'est « chaud », sauf si tu noues une amitié avec une fille et que tu la suis dans son travail. Là, tu prends du temps. Soit tu deviens son client et ça coûte de l'argent, soit c'est compliqué. Parfois, je rentre dans des bars ou des cafés, la nuit. Il m'arrive d'être avec d'autres africains. Mais dès que je sors l'appareil photo, il y a un problème. Ça ne va pas. L'image qu'ils veulent, c'est une image propre, soignée.

A : Pourrait-on dire que tes images révèlent une « intimité prohibée » ?

P : Mes photographies rejoignent des sujets tabous que les gens refusent de voir en images au Cameroun. Ce sont des choses dont on ne veut pas parler et que l'on ne veut pas voir. Elles ne sont pas facilement acceptées. Ici, en Belgique, mais toujours dans un contexte africain, la plupart des gens n'aiment pas montrer leur vie. Mon travail peut renvoyer une image d'eux-mêmes qu'ils ne veulent pas donner aux autres. Parfois ils acceptent de se faire photographier le samedi quand ils portent une belle veste...

A : Tu fais surtout des portraits, souvent de femmes, et par ta mise en scène tes photos ont un côté érotique. Comment fonctionne ce triangle entre sujet, photographe et spectateur ?

P : Il y a le « sujet », c'est-à-dire celui qui se fait photographier, mais moi et le spectateur, nous sommes aussi « sujets » : celui qui regarde l'image a toujours une réaction. Le spectateur n'est pas juste spectateur mais il participe en quelque sorte à la scène. Parce que je photographie le quotidien, il se reconnaît forcément dans l'image. Moi je prends l'image mais je participe à la scène, je suis dans la scène, parfois nu.







Patrick Wokmeni:
Untitled, 2013 (Morocco)

M: Can you tell us something about your new research?

P: I wanted to do a work about the return route to Cameroon. I have friends who are using the same routes to get to Europe. Starting from Cameroon, they cross borders to get to Morocco, then to Spain in order to finally "stroll around in Europe". What I want to do is the opposite: go to Morocco, and then head for the Cameroon border, which was my point of departure. The idea came to me while I was applying for political asylum. I wanted to go back to my country again because I was unhappy, but I couldn't. A Belgian friend asked me if I told my friends that it was hard, that you had to have papers, etc. I told them that it was hard, but in Cameroon, it's harder!

M: And how are your friends in Morocco getting on?

P: I have about a dozen friends there that I've known from childhood. On the whole, they are having economic difficulties. Their dream is Europe; the exile from poverty, though, it's a rough road.

A: After your arrival in Belgium in February 2011, you joined the HISK. In what way has this changed your artistic approach?

P: Here, I've learned to show my work, to talk about it, to launch a project, to use new software. I also do studio photography. In Cameroon, I didn't talk much about my pictures. Here, there's much more dialogue, even if it's not always possible to answer all the questions.

M: Est-ce que tu peux nous parler de tes nouvelles recherches ?

P: J'ai eu envie de faire un travail sur le chemin du retour au Cameroun. J'ai des amis qui empruntent les mêmes chemins pour venir en Europe. Ils traversent les frontières depuis le Cameroun pour arriver au Maroc, puis en Espagne, pour finalement se « balader en Europe ». Moi, je veux faire le contraire : partir au Maroc, puis aller jusqu'aux frontières du Cameroun, le lieu de départ qui est le mien. L'idée m'est venue pendant que je faisais une demande d'asile politique. Je voulais rentrer à nouveau dans mon pays parce que je ne me sentais pas bien, mais je ne pouvais pas. Un ami belge m'a demandé si je disais à mes amis que c'était dur, qu'il fallait avoir des papiers, etc. Moi je leur disais que c'était dur, mais au Cameroun c'est plus dur !

M: Et comment vont tes amis au Maroc ?

P: J'en ai une dizaine. Ce sont des amis d'enfance. En général, ils ont des problèmes économiques. Leur rêve, c'est l'Europe ; mais l'exil à cause de la pauvreté, c'est dur.

A: Après ton arrivée en Belgique en février 2011, tu as intégré le HISK. En quoi cela a-t-il changé ton approche artistique ?

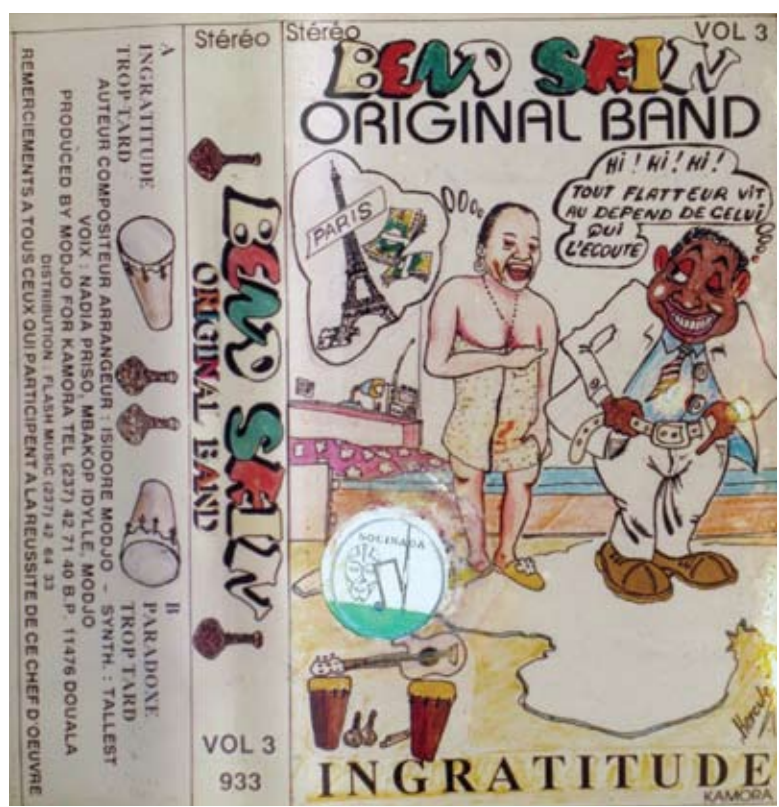
P: Ici, j'ai appris à montrer mon travail, à en parler, à monter un projet, à utiliser de nouveaux logiciels. Je fais aussi de la photographie de studio. Au Cameroun, je parlais peu de mes images. Ici, il y a plus d'échanges, même si ce n'est pas toujours possible de répondre à toutes les questions.





“The Bend Skin from the early 90s, a band that unleashed a movement amongst the drivers of motor cycle taxis (bend skin). They used a heterogeneous set of rhythms, all from Cameroon's West. And their covers worked very well!”

« Le groupe Bend Skin du début des années 90, qui a déclenché tout un mouvement de bend skin (les motos-taxis). C'était une cadence très hétérogène, venue de l'Ouest du Cameroun. Des pochettes très réussies ! »



**Archiving Cameroonian beats?
An Interview about Music
with Joachim Oelsner-Adam**

**Marquer le tempo, remonter le temps ?
Archiver la musique camerounaise avec
Joachim Oelsner-Adam**

Originally from the GDR (East Germany), sexagenarian Joachim Oelsner-Adam carries his imposing 1.90m frame as lightly as his years. He has been living in Cameroon since 1991, in the capital, where we first met in 2010, and we have kept in touch since. A thin, sharp-featured silhouette in jeans and leather jacket, we caught up with him again in 2013, this time in Berlin.

After spending several years teaching at the University of Yaoundé in the German department, he developed a passion for Cameroonian music and began to travel around the country seeking it out. At first he collected records and cassette tapes; later, he would acquire old reel-to-reel tapes from radio stations, restore them and gradually put together a veritable archive. When Joachim Oelsner-Adam talks about it – which he is delighted to do! – his hands and his face grow increasingly animated.

Sexagénaire originaire de l'ex-RDA (République Démocratique Allemande), Joachim Oelsner-Adam en toise plus d'un du haut de ses 1,90 m. Il s'est expatrié dès 1991 au Cameroun, dans la capitale, où nous le rencontrons en 2010 pour la première fois, avant de continuer l'échange par écrit. Mince silhouette, long visage, il porte jean et veste en cuir quand finalement nous le retrouvons, cette fois-ci à Berlin, en 2013.

Après quelques années à l'université de Yaoundé en germaniste natif, il se passionne pour la musique camerounaise et part à sa rencontre à travers le pays. Dans ses voyages, il commence par collectionner les disques vinyles et les cassettes audio ; plus tard, il récupère les vieilles bandes-sons des stations-radio, les restaure et constitue peu à peu de véritables archives. Quand Joachim Oelsner-Adam en parle – avec grand plaisir ! –, ses mains et son visage s'animent en crescendo.

Annette Schemmel: What kind of music is on these recordings?

Joachim Oelsner-Adam: All genres of music: traditional, folkloric, religious and above all, modern popular music. A lot of it is music recorded starting from the late 1950s, even before the Independences. At the time, Cameroonian musicians still had very little opportunity to produce music locally. The music publishing houses were all based in Europe and West Africa! They told me that when they approached recording studios in Cameroon – run by the French, at the time – they were literally hounded out with shouts of: "We're not interested in your music from here! Make some other music, music of today!"

If I go back in my mind over all the music that I've listened to and digitised to date, you could say that up to the 1960s and in all the regions of Cameroon, the music was pretty similar, if not to say monotonous. The only thing that distinguishes one recording from another are the local languages, but the style remains the same: a guitar, some percussion, a group of three or four singers. It's all alike, whether the musicians are Bamilekes or Betis. Starting in the 1960s, things began to change: there was interest in "real Cameroonian" music. Things began to diversify ten years later, with the emergence of rock and soul on one hand, and with musicians rediscovering the music of their native regions on the other. This became practically an ideological stance, because at that point people explicitly wanted to produce their own music. Which was something that the previous generation of musicians were not concerned with. It's this music, recorded between 1960 and 1975, that I encountered most often. The radio stations in Garoua, Douala, Bouéa and Yaoundé gradually filled a need, offering musicians a way to record their work and get their music heard. There is some music that never made it out of the studios! It only exists in these recordings, while it's often of very high quality... But nowadays, no one remembers these musicians; many of them have vanished. Some of them, whom I was able to meet, did not preserve their music, and didn't really remember it either. Here, they were able to hear it again for the first time after over 30 years! At the age of 80, the elderly musician Tang Pascal started dancing with joy when he heard his old songs...

Bathilde Maestracci: How did your project for musical archives get started?

J: I started getting interested in the music of Cameroon in 1997, after having worked for eight years as a professor in the German Department at the University of Yaoundé. I saw that the archives in the country were in an absolutely disastrous state. When I understood that it was the music that was thus disappearing, I started collecting tapes and vinyls systematically. The music from the 80s was recorded on tapes which had come to replace vinyl records. But it was only much later, once I had enough contacts in the music scene, that I could access the real station archives, i.e. the regional stations of the national broadcaster. From that point I began to discover music from the 60s and 70s that is almost forgotten today.

Annette Schemmel: Quelle musique trouve-t-on sur ces bandes sonores ?

Joachim Oelsner-Adam: Tous les genres de musique: traditionnelle, folklorique, religieuse et surtout de la musique populaire moderne. Il s'agit d'une grande partie de la musique enregistrée à partir de la fin des années 1950, avant même les indépendances. A l'époque, les possibilités de produire de la musique sur place étaient encore très limitées pour les musiciens camerounais. Les maisons d'édition ne se trouvaient qu'en Europe et en Afrique de l'Ouest ! Quelques uns d'entre eux m'ont raconté que lorsqu'ils se rendaient dans les studios d'enregistrement au Cameroun – alors gérés par des Français –, ils étaient littéralement mis dehors avec ces cris : « Votre musique d'ici ne nous intéresse pas ! Faites donc une autre musique, une musique d'aujourd'hui ! »

Si je passe en revue dans ma tête toute la musique que j'ai écoutée et numérisée jusqu'à présent, on peut dire que jusque dans les années 60 et dans toutes les régions du Cameroun, la musique est assez similaire, voire monotone. Ce qui est différent de l'une à l'autre, ce sont les langues locales ; mais le style reste le même : une guitare, un peu de percussions, un chœur de trois ou quatre chanteurs. Tout se ressemble, que les musiciens soient Bamilékes ou Bétis.

A partir des années 60, c'est le tournant : on s'intéresse à la musique « proprement camerounaise ». Cela se diversifie dix ans plus tard, lorsque d'un côté apparaissent le rock et la soul, et que, de l'autre, les musiciens redécouvrent la musique issue de leur région d'origine. Cela devient presque idéologique car, désormais, les gens veulent expressément produire leur propre musique. Ce qui n'était pas le souci de la génération antérieure de musiciens. C'est cette musique, enregistrée entre 1960 et 1975, que j'ai retrouvée avec le plus de facilité. Les stations-radio de Garoua, Douala, Bouéa et Yaoundé ont alors peu à peu comblé une lacune et donné la possibilité aux musiciens d'enregistrer leurs morceaux et de se faire connaître.

Il y a de la musique qui n'est jamais sortie des studios ! Elle n'existe que sur ces bandes-sons alors qu'elle est souvent d'une très grande qualité... Mais personne ne se souvient aujourd'hui de ces musiciens ; beaucoup d'entre eux ont disparu. Certains, que j'ai pu rencontrer, n'avaient pas conservé leur musique, et ne s'en souvenaient pas vraiment. Ils l'ont réécoutée ici après plus de trente ans pour la première fois ! À 80 ans, le vieux musicien Tang Pascal s'est mis à danser de plaisir à l'écoute de ses vieux morceaux...

Bathilde Maestracci: Comment votre projet d'archives musicales est-il né ?

J: J'ai commencé à m'intéresser à la musique du Cameroun à partir de 1997, après avoir été pendant huit ans enseignant au département d'allemand de l'université de Yaoundé. J'ai vu que les archives du pays étaient dans un état absolument catastrophique. Quand j'ai compris que la musique disparaissait ainsi, j'ai commencé à collectionner les vinyles et les cassettes systématiquement. C'était des cassettes audio des années 80, à l'époque où au Cameroun, ce support a pris la place des disques vinyles. C'est seulement bien plus tard, lorsque j'eus suffisamment de contacts dans le milieu, que j'ai pu accéder aux vraies archives des stations-radio, celles des antennes régionales de la Radio Nationale Camerounaise. À partir de là, j'ai découvert la musique des années 60, 70, quasiment oubliée aujourd'hui.



"Ekang Mbolo - a rhythm typical of South Cameroon showing its instruments."

« Ekang Mbolo - une cadence typique du Sud-Cameroun avec ses instruments. »



P.M. Records

KON MBOGOL

"P'èlan du Cœur"

KON MBOGOL

CASSETTE

Produit par les éditions P.M.

FACE A

1. N'ON BIBANGA BI A
2. HYMNE

FACE B

1. HOMMAGE AU S.G.
2. DITE Nò Hò

Participants : Byty Guy & Mbilla

"Kon Mbogol - Bassa music: the eternal opponents in Cameroon. The Party certainly did not like being the object of a rescue attempt...!"

« Kon Mbogol - musique Bassa : les éternels opposants du Cameroun. Le Parti n'a certes pas aimé être l'objet d'une action de sauvetage... ! »

Archiving as we know it comes from the West and not from Africa. Here, the method of archiving is very different: above all, people want to preserve the repertoire. For the musicians, the personal musical product, the title, all this may disappear within a few months; but not the repertoire: the form, the melody that has always existed and will always exist. From this point of view, what I am doing has no value whatsoever! Whether the tapes are there or not, nobody cares about that here...

I didn't begin this collection as an ethnologist or even as a true collector. For me, there's nothing scientific about it, I am truly a dilettante in the classic sense of Schiller and Goethe... In fact, dilettantism was a part of my literature thesis! My initial motivation was getting to know Cameroon, an encounter, a privileged access to the country in a way that I had never had, even after eight years of teaching. Later, there were the first contacts with the musicians, and evenings in the nightclubs, it was fantastic!

B: What are some memorable moments in your work?

J: Every night, for years, I would listen to music. I translated the lyrics and thanks to Cameroonian friends I was able to understand what they meant. It was fascinating! I went around with the feeling that I was discovering a whole world, little by little each day. Gradually, I learned the languages and then I started to be able to speak them. There were also the meetings and conversations with the musicians, the tours with them in the villages for concerts, festivals or ceremonies. Another memorable moment was of course being able to hear for the first time the tapes that I had long ago catalogued but hadn't had the technical means to listen to.

A: What do you think is the place of music within society? To what degree is it political?

J: Like in a lot of African countries, in Cameroon, music is a total work of art: it captures the essence. The music says a lot of things about languages, regions, history, practices and customs. In principle, it's the backdrop for events in this world! For example, in the Centre and the South, you'll find hundreds of different rhythms of Bikutsi: among the Ulus, the Etons, the Ewondos, the Bakas, the Bikélés, the Kosimés, etc. each rhythm is very distinct, but they are all called Bikutsi on account of the liveliness that they all share. It's important to capture these details and above all the diversity! From village to village, the music changes and the inhabitants are proud of this. At a village concert, everyone can instantly identify the musicians who come from a neighbouring village. Countrywide, practically everyone recognises the basic origins of different kinds of music. From this perspective, music is an excellent means of communication between populations with very different cultures. The music talks about everyday life and politics as part of that. Music is present at any political event in Cameroon in various forms. The musicians offer their talent in the service of a movement or a political personality. In the early 1990s, there was the boom in Bikutsi and the so-called "war of the Makossa and the Bikutsi". At the time, tonnes of Bikutsi tapes were produced but

L'archivage tel que nous le connaissons vient de l'Occident et non d'Afrique. Ici, la façon d'archiver est très différente : on veut préserver avant tout le répertoire. Pour les musiciens, le produit musical personnel, le titre, tout cela peut disparaître dans quelques mois ; mais pas le répertoire : la forme, la mélodie qui a toujours existé et qui existera toujours. De ce point de vue, ce que je fais n'a aucune valeur ! Que les cassettes soient là ou pas, cela n'intéresse personne ici...

Je n'ai entrepris cette collecte ni comme ethnologue ni même comme un vrai collectionneur. Pour moi, ça n'a rien de scientifique. Je suis vraiment un dilettante dans le sens classique de Schiller et de Goethe... D'ailleurs, le dilettantisme a fait partie de ma thèse en littérature ! Mon intérêt de départ et ce qui m'a fasciné dans la musique, c'était la découverte du Cameroun, une rencontre, un accès privilégié au pays que je n'avais jamais eu, même après huit ans de lectorat. Plus tard, il y eut les premiers contacts avec les musiciens, les soirées dans les cabarets, c'était fantastique !

B : Quels sont les moments forts de votre travail ?

J : Chaque nuit, pendant des années, j'écoutais de la musique, je traduisais les paroles et grâce aux amis camerounais, j'en comprenais le sens. C'était passionnant ! Je vivais avec le sentiment de découvrir chaque jour un peu plus tout un monde. Petit à petit, j'ai appris ces langues, puis j'ai commencé à pouvoir les parler. Il y a eu également les rencontres et les conversations avec les musiciens, les tournées dans les villages avec eux pour des concerts, des festivals ou des cérémonies. Un dernier moment fort était bien sûr d'écouter pour la première fois les bandes que j'avais répertoriées depuis longtemps déjà sans avoir eu les moyens techniques pour les écouter.

A : Quelle place la musique a-t-elle, selon vous, au sein de la société ? Dans quelle mesure est-elle politique ?

J : Comme dans beaucoup de pays africains, la musique au Cameroun est une œuvre d'art totale : on y retrouve l'essentiel. La musique dit beaucoup de choses sur les langues, les régions, l'histoire, les pratiques et coutumes. En principe, elle est la toile de fond des événements de ce monde ! Il existe par exemple dans le Bikutsi, dans le Centre et le Sud, des centaines de rythmes différents : chez les Ulus, les Etons, les Ewondos, les Bakas, les Bikélés, les Kosimés, etc. Chaque rythme est très singulier mais tous sont appelés Bikutsi du fait d'une certaine vivacité commune à tous. C'est important de distinguer tous ces détails, et la diversité surtout ! De village en village, la musique change et les habitants en sont fiers. Dans un concert de village, tous peuvent immédiatement identifier des musiciens qui viennent du village voisin. A l'échelle du Cameroun, pratiquement tout le monde reconnaît les principales origines des musiques. De ce point de vue, la musique est un excellent moyen de communication entre les populations aux cultures très différentes. La musique parle de la vie de tous les jours et la politique en fait partie. La musique est présente à chaque événement politique sous différentes formes. Les musiciens offrent volontiers leur talent à tel mouvement ou telle personnalité politique. Au début des années 90, il y eut le boom du Bikutsi et ladite « guerre du Makossa contre le Bikutsi ». A cette époque, des tonnes de cassettes de Bikutsi ont été produites mais malheureusement, celles-ci n'existent plus nulle part... ! Les Doualas ont alors

unfortunately, they can no longer be found, anywhere... ! So the Doualas jealously claimed the invention of Cameroonian music with Makossa. Their best-known Makossa musicians formed l'Equipe Nationale du Makossa; they started out in Cameroon before emigrating to Paris in the 1970s, where they founded a band with the goal of attracting as many Cameroonian musicians as possible to it. They then followed the big wave of World Music and simply sweetened their own music. By the 1980s, Makossa was scarcely recognizable!

But at the same time Bikutsi was rapidly expanding, as a style that was still "fresh" and untouched. It was considered authentic and consequently got promoted as the music "made in Cameroon". President Paul Biya, who was elected in 1982, came from the South, and he was quickly associated with the success of Bikutsi... And there is some truth to this, in fact! In reality, it goes back to the creation of the national newspaper "Cameroon Tribune" in 1974. In keeping with their role as centralism's representatives its journalists were primarily interested in Bikutsi. So there was a highly partisan and ideological element! The polemics continued to escalate, finally coming to a head in 1990.

Another example, the covers for the audio tapes released in the early 1990s: this was an additional means of expression and was often highly inspired, highly creative, little works of art you might say. They practically always contained information on the music: the rhythmic expressions and their meaning, translations, etc. In other words, everything that currently seems to have disappeared or which has been transformed into a way of presenting oneself, in order to "stand out". Television relegated music to the background. The quality of the music no longer plays any role whatsoever; it's the image that counts. Even though the image has always been essential for African music – and in that sense, I was glad I had a camera! – the image has decisively harmed the music.

jalousement revendiqué l'invention de la musique camerounaise à travers le Makossa. Leurs musiciens de Makossa les plus connus formaient l'Équipe Nationale du Makossa ; ils avaient commencé au Cameroun avant d'émigrer à Paris dans les années 70, où ils avaient fondé un orchestre avec l'objectif d'y attirer le plus possible de musiciens camerounais. Ils ont ensuite suivi le grand chenal de la Musique du Monde et n'ont fait qu'édulcorer leur propre musique. Dans les années 80, le Makossa était devenu à peine reconnaissable !

Or à la même époque, le Bikutsi était en plein essor, car encore « frais » et protégé de toute influence. Il représentait une certaine authenticité et fut par conséquent projeté au devant de la scène comme musique « Made in Cameroon ». Le Président Paul Biya élu dès 1982 étant originaire du Sud du Cameroun, il fut vite associé au succès du Bikutsi... et pas tout à fait à tort d'ailleurs ! À Yaoundé, les journalistes du quotidien national « Cameroon Tribune », dignes représentants d'une vision politique centraliste, s'intéressaient essentiellement au Bikutsi. Il y avait quelque chose de très partisan et idéologique ! La polémique a ensuite grandi pour finalement éclater en 1990.

Autre exemple, les pochettes des cassettes audio publiées au début des années 90 : c'était un moyen d'expression supplémentaire et souvent très inspiré, très créatif, des petites œuvres d'art pour ainsi dire. Elles recelaient pratiquement toujours des informations sur la musique : les expressions rythmiques et leurs significations, des traductions, etc. Autrement dit, tout ce qui semble avoir disparu actuellement ou qui s'est transformé en un moyen pour se mettre en scène, pour « se faire voir ». La télévision a retranché la musique au second plan. La qualité de la musique ne joue plus aucun rôle ; c'est l'image qui compte. Même si l'image a toujours été essentielle pour la musique africaine – et de ce point de vue j'étais content de posséder une caméra ! –, l'image a nui à la musique de façon décisive.



Stefaan Dheedene:
Reconstruction, an occasion for
mistake, 2002 (poster)

**Reconstruction,
an occasion for mistake**

The following describes the events preceding the taking of a picture.

It was early September 2002, and at that time I had been living in Cameroon for over a year. Kim, my girlfriend, was stationed as a researcher in Njombé. We travelled together to Douala as I needed to catch a flight to Brussels to set up my first solo show. The exhibition was planned at "Netwerk center for contemporary art" in Aalst and I had been given the possibility to invite an artist to present a video installation in conjunction with my show. I had invited the Cameroonian Goddy Leye who was then in residence at the Rijksakademie in Amsterdam. I had booked my flight with Brussels Airlines, at the time still a very young airline company that based its network on the former Sabena. The airport was busy, as usual. I was on time, as were my fellow passengers. I said goodbye to Kim and stepped in line to check in. The check-in area had three unmanned desks to welcome the large group of people waiting for this flight. The lines expanded but it seemed that the check-in procedure would start any moment. Many people were elated as this was the last hurdle to start the trip. Large amounts of luggage crowded the hall and the prospect of the air conditioning in the plane made the oppressive heat even more unbearable. I recognized nobody among my fellow passengers who were waving off the heat with their plane tickets and passports. When the departure time of the flight approached and the desks remained unmanned, more and more commotion arose and the three lines changed into a jumble of people and luggage. We were expecting information on a delay any moment now. The flight was coming from Kinshasa and it seemed that the plane hadn't made the stopover yet.

At the planned departure time, a solution seemed within reach. A young woman in a Brussels Airlines uniform briefly appeared behind the counter to call off some names of passengers who were asked to go to the office of the airline company. I recognized my name and went as requested, but somewhat distressed, to the office. I was addressed quickly and firmly in my native Dutch: "Mr Dheedene, the flight you booked to Brussels has been overbooked in Kinshasa due to an error in the system. The plane will land in Douala in a few moments and I would like to give you and some other passengers the opportunity to travel in one of the few free seats in Business class". I was surprised to be chosen along with some other white male Europeans. I hesitated but refused this proposal. My fellow white passengers, however, took the opportunity and were escorted discreetly to the transit zone. I demanded to be brought back to the group of awaiting passengers who were informed immediately afterwards about the overbooked flight. As compensation, Brussels Airlines offered us all accommodation in the large Hotel Arcade Tropical and we each received 10 000 francs CFA for expenses. We were told that we could take our flight the following day. After an extensive administrative process we were eventually brought to the hotel by bus. I was given a room on the 4th floor with a view on the Avenue du Général De Gaulle. Just below my window, I looked out onto the roof of a gas station. On the roof, the "Texaco" sign had fallen down and broken into pieces. It formed the word "exact". I scanned the roof for the letter "o". It was not to be found. The sight was awesome and unique. I took a picture with my camera. The picture formed the basis for a sculpture.

Stefaan Dheedene, 2013

Reconstruction, une invitation à l'erreur

Ce texte décrit les événements qui ont précédé la prise d'une photographie.

C'était en 2002, au début du mois de septembre.

A l'époque, j'habitais au Cameroun depuis plus d'un an.

Kim, ma copine, séjournait comme chercheuse à Njombé. Nous avions fait le trajet ensemble jusqu'à Douala, parce que je devais y prendre un avion pour rentrer en Belgique monter ma première exposition solo.

Cette exposition était prévue au Netwerk Center for Contemporary Art d'Aalst qui m'avait donné la possibilité d'inviter un autre artiste à présenter une installation vidéo, parallèlement à ma propre exposition. J'avais décidé d'inviter le camerounais Goddy Leye, alors en résidence à la Rijksakademie d'Amsterdam.

J'avais réservé mon vol avec Brussels Airlines qui, à l'époque, était encore une toute jeune compagnie aérienne, utilisant le réseau de feue la Sabena. Il y avait, comme d'habitude, foule à l'aéroport. J'étais à l'heure, comme l'étaient mes compagnons de voyage. Je dis au revoir à Kim et me mis dans la queue pour procéder à l'enregistrement. Il y avait trois bureaux encore inoccupés, destinés à l'accueil du nombre important de passagers qui devaient embarquer sur ce vol. Les files de passagers ne cessaient de croître, et l'enregistrement allait commencer de façon imminente. Nombreux étaient ceux au comble de l'excitation car c'était là le dernier obstacle avant le grand voyage. D'immenses monticules de bagages s'amoncelaient dans le hall et la pensée de l'air conditionné qui nous attendait dans l'avion rendait la chaleur étouffante encore plus insupportable. Je ne reconnaissais personne parmi mes compagnons de voyage qui s'éventaient avec leurs passeports et leurs billets d'avion. Comme l'heure du départ se rapprochait et que les comptoirs d'enregistrements restaient vides, l'agitation se fit sentir de plus en plus et les trois files se changèrent bientôt en un fouillis de personnes et bagages. Nous attendions à tout moment l'annonce d'un retard. Le vol était en provenance de Kinshasa et apparemment, l'appareil n'avait pas encore fait escale.

A l'heure initialement prévue pour le départ, une solution sembla être à portée de main. Une jeune femme en uniforme Brussels Airlines vint se placer derrière l'un des comptoirs pour prononcer le nom de quelques passagers qui furent invités à se rendre au bureau de la compagnie aérienne. Je reconnus mon nom et me rendis comme demandé, non sans émoi, auprès d'eux. D'emblée et avec assurance, on s'adressa à moi en néerlandais, ma langue maternelle : « M. Dheedene, le vol que vous avez réservé pour Bruxelles a été surbooké à Kinshasa suite à une erreur du système informatique. L'avion va atterrir à Douala sous peu et nous voudrions vous offrir, ainsi qu'à quelques autres passagers, la possibilité de voyager dans les quelques sièges encore libres en classe business.

» Je fus surpris d'avoir été choisi avec quelques autres Européens de sexe masculin. J'hésitai un peu mais finis par décliner la proposition. Mes compagnons de fortune saisirent, eux, l'aubaine et furent discrètement dirigés vers la zone de transit. Je demandai à être ramené auprès des passagers qui attendaient, lesquels furent aussitôt après informés de la surréservation du vol.

En compensation, Brussels Airlines nous offrit une nuitée au grand Hotel Arcade Tropical ainsi qu'une indemnité de 10 000 CFA pour nos dépenses. On nous informa également que nous pourrions embarquer sur un autre vol le lendemain. Après de longues procédures administratives, une navette nous conduisit à l'hôtel. On m'attribua une chambre au 4e étage, avec vue sur l'Avenue du Général De Gaulle. Juste en-dessous de ma fenêtre, je pouvais voir le toit d'une station-service. L'enseigne Texaco était tombée sur le toit et s'était disloquée. Elle formait le mot « exact ». Je scrutais le toit à la recherche de la lettre « o »... en vain. Cette vision était à la fois unique et effrayante. Je pris une photo avec mon appareil. Celle-ci servit de point de départ à une sculpture.

Stepfaan Dheedene, 2013



Stefaan Dheedene:
Reconstruction, an occasion
for mistake, 2005

Colophon

Editors / Éditrices :

Annette Schemmel, Marjolijn Dijkman

Assistant editors / Assistantes de rédaction :

Amélie Bouvier, Bathilde Maestracci

Publisher / Publié par :

Enough Room for Space

Designer / Graphiste :

Indre Klimaite

Printer / Imprimeur :

Sint Joris, Ghent, BE

Translations to French / Traductions en Français :

Emmanuel Lambion

Translations to English / Traductions en Anglais :

Catherine Grady

Copy Editors / Relecture :

Léa Colson, Samuel Langer, Bathilde Maestracci, Annette Schemmel

Cover images / Couverture :

Beate Engl and Justine Gaga, Patrick Wokmeni and Ben Van Den Berghe

This publication has been made possible with the generous support of / Cette publication a été réalisée avec le généreux soutien de :

Arts Collaboratory,
Amsterdam, NL
Stroom, The Hague, NL
IFA, Stuttgart, DE

Thanks to / Merci à :

Achille K. Komguem, Ruth Afane-Beling, Joachim Oelsner-Adam, Doual'art, Regine Johnson (GIZ) and all the contributors to this publication

In commemoration of / Dédié à :

Goddy Leye, 1965 – 2011 (ArtBakery)

ISSN: 2213-7718

© 2013 Enough Room for Space, DiARTgonale and all the contributors.

Attempts have been made to locate the sources of all images to obtain full reproduction rights, but in the very few cases where this process has failed to find the copyright holder, our apologies are offered.

This publication is also available as free download / Cette publication est disponible gratuitement en ligne : www.enoughroomforspace.org



ARTS
COLLA
BORAT
ORY

ifa

Gefördert durch das Institut für
Auslandsbeziehungen aus Mitteln der
Kulturabteilung des Auswärtigen Amtes

DiARTgonale

Ouvrir les portes de l'imaginaire

Trimestriel panafricain d'opinions, de formation et de réflexion sur l'art. N° 002 - Prix : 500 F CFA

© Trésors d'Art - 2007. Tous droits réservés. Toute réimpression ou utilisation sans autorisation est formellement interdite. Toute réimpression ou utilisation sans autorisation est formellement interdite.



The quarterly DiARTgonale is a Pan-African, educational journal of opinion and reflection on art. Based in Cameroon, its goal is to accompany the vibrancy of contemporary African art and to shine a light on art history. Its transversal approach to art and society shapes its discourse, which is directed by an egalitarian management, that includes both amateurs and professionals of art.

DiARTgonale sprang from an innovative group project, one of the objectives of which was the democratization of the consumption of contemporary art in Cameroon: DREAMERS – Les rêveurs du Kamer (the dreamers of Kamer). Formed in 1998 in Yaoundé, this artist collective¹ gave itself a life span of four years. During this time the members were to establish themselves on the national/international stage with the help of the collective and construct individual, iconoclastic and innovative projects, as a prelude to the set dissolution of the group after the fourth year.

With the support of DREAMERS, Goddy Leye launched the Art-Bakery project (Contemporary art laboratory based in Bonendale, Douala IV) in 2003. In 2004, I created the DiARTgonale association conceived as a space of synergy and visibility for the DREAMERS' group projects. It was from the failure of this first idea that later in 2007 an artistic publication was born, the journal DiARTgonale, allowing for the scientific discussion of art through articles.

DiARTgonale is meant to be a space for the debate of ideas. Its goal is to reflect the multiplicity of artistic practices in ebullience in Cameroon. It is also to form a platform for exchange and discussion between artists and amateurs of art. Lastly, by way of the artistic columns and debates, its goal is to help work towards the structuring of the art world in Cameroon and to spread pioneering artistic practices.

During three years of almost normal functioning (2007-2009), six editions of this quarterly journal have been published. Numerous theoretical and/or empirical works on the transformations of art and of its heritage, as well as questions regarding the usefulness (or not) of contemporary art; the globalization of art; new technologies in the art world; cultural mediation; and curating, are all areas that have gradually (and not exhaustively) been broached. Since 2010, DiARTgonale has been in a restructuring and reorientation phase. This breathing space is necessary in order to return to DiARTgonale's artistic roots and to gather artistic practices anchored in an Africa that is open to the world.

Since 2009 I have exchanged with the European artists/curators/researchers brought together on the Enough Room for Space platform. During the workshop meetings in Rotterdam, the triennial SUD in Douala and their conferences in my University Seminar in Maroua, we discussed this collaborative project, which led to the series of editions, the first of which is in the hands of the reader. With their Cameroonian and European colleagues, the editors Marjolijn Dijkman and Annette Schemmel explore the current and historical relationships between Europe and Cameroon through contemporary art. It was my pleasure to give carte blanche to this interesting process, which captures, through the fusion of North/South semiological strata, the essence of the intimate depths of artists in confrontation or collaboration with one another.

Achille K Komguem, artist
Maroua, July 2012.

¹ With Goddy Leye (deceased in 2011), J.M. Siangue, Armand Mekoa, Stefaan Dheedene, Simon Soha and Achille K Komguem.

Art
doesn't have
a purpose.

It's a
free spot
in society,

where
you can
anything

1.
ART IS ART.

I
am for an art
that takes its form
from the lines of life
itself, that twists and
extends and accumulates
and spits and drips, and
is heavy and coarse and
blunt and sweet and
stupid as life
itself.

**EVERYTHING ELSE
IS EVERYTHING
ELSE.**

What we
really need
are not more
and more
[art] objects,
but an
objective.

Make something
which
experiences,
reacts to its
environment,
changes,
is nonstable...

ECHOES
DARTgonale Special Edition #2
ISSN: 2213-7718

*I want
to stand
at the edge*

*rather
than
the center.*

*I
to s
at the*